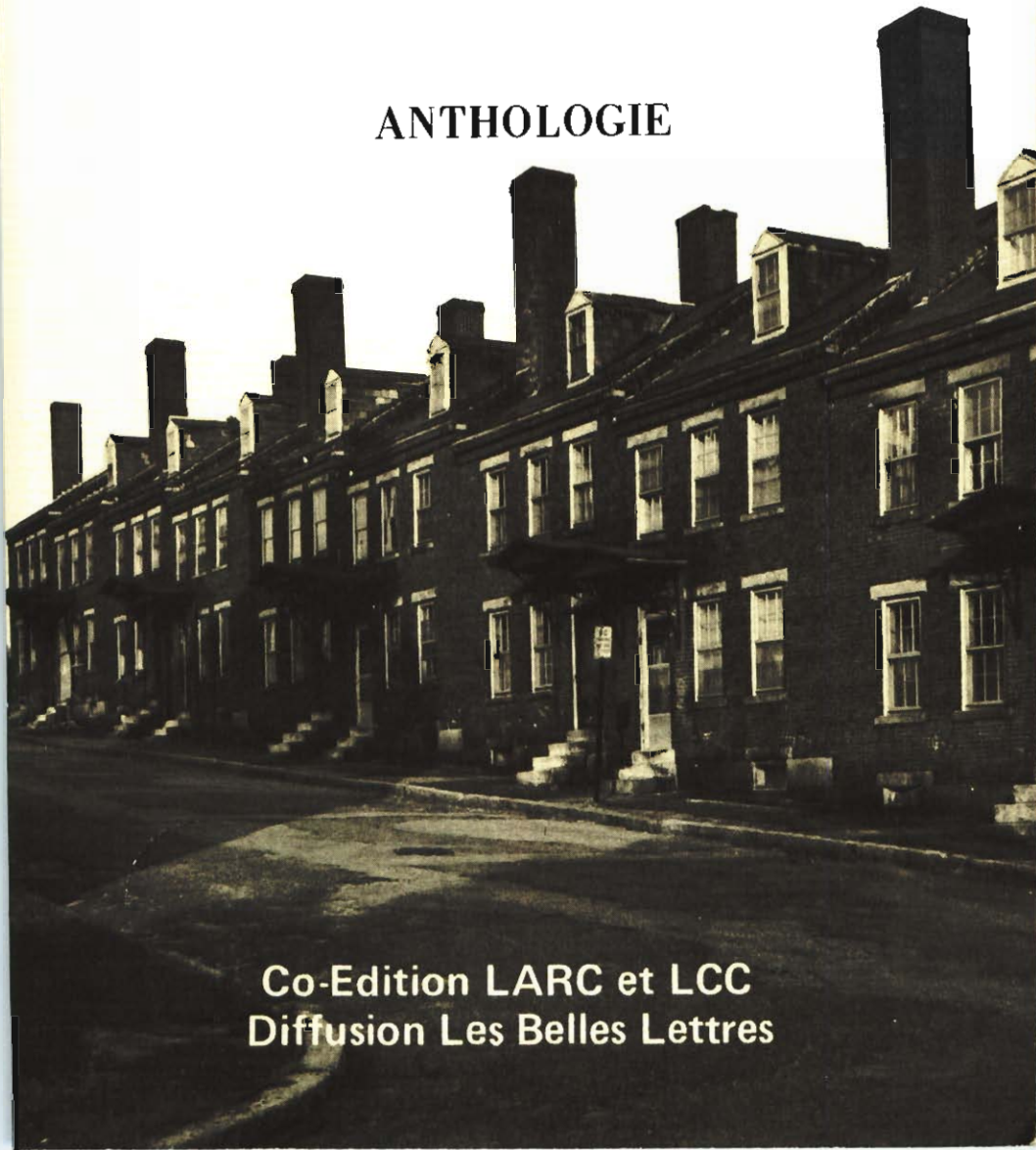


LES FRANCOS

de la nouvelle - angleterre

ANTHOLOGIE



Co-Edition LARC et LCC
Diffusion Les Belles Lettres

LES FRANCOS
de la nouvelle - angletterre

ISBN 2-251-36105-7

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation
réservés pour tous pays

© LARC - Editions 1981

**Sous les Auspices du Fond d'Intervention Culturelle
et du Haut Comité de la Langue Française**

LES FRANCOS de la nouvelle - angletterre

ANTHOLOGIE FRANCO - AMERICAINE
(XIXe et XXe siècle)

Introductions, choix des textes et commentaires de
FRANCOIS ROCHE
Agréé des Lettres



**Co-Edition LARC - Centre d'Action Culturelle - 71200 Le Creusot
et Langues Cultures et Communication**

Diffusion : Les Belles Lettres

PREAMBULE

L'observateur perspicace de la page-titre se pose inévitablement une question : quel rapport peut-il bien exister entre un centre culturel de Bourgogne et la littérature de Nouvelle-Angleterre ?

La réponse est double : d'abord le Centre d'Action Culturelle du Creusot vient de créer en son sein une cellule littéraire, pour combler une lacune dans le domaine artistique que l'histoire de la décentralisation ne peut pas, à elle seule, justifier. Le livre et l'édition doivent, plus que jamais, trouver leur place dans toute action culturelle digne de ce nom.

Ensuite, notre cellule a choisi de travailler cette saison sur le thème de la Francophonie. Les causes sont multiples et complexes ; l'une d'entre elles se rattache à une mission voulue par le Ministère des Affaires Etrangères et aux échanges qui ont été décidés à la suite de ces rencontres.

Notre désir d'en savoir plus, le fruit de nos contacts avec des associations et des universités américaines, l'encouragement de divers partenaires culturels en France, dont, au tout premier rang, le Fonds d'Intervention Culturelle, le Centre National des Lettres et le Haut Comité de la Langue Française, dans le cadre d'un projet plus général, ont fait le reste. Que tous ceux qui, très nombreux, nous ont aidés, sachent que, sans eux, cette entreprise n'aurait pas trouvé son terme.

INTRODUCTION

Dans l'idée d'éditer et de présenter une anthologie, il y a toujours quelque chose d'inconvenant et même de sacrilège. On a le sentiment de labourer le champ d'un autre, ou encore, pour satisfaire aux devoirs de l'étymologie, de cueillir des fleurs dans le jardin du voisin.

Et ceci est particulièrement vrai pour ce petit ouvrage, qui a non seulement pêché au large fleuve des auteurs franco-américains, mais aussi puisé au vivier de travaux récents, premiers rassemblements de textes, thèses ou études qui ont contribué à faire connaître la littérature francophone sur les lieux mêmes de son expression, spécialement depuis le bicentenaire, en 1976. Paul Chassé, professeur au Rhode-Island College, mon ami, et Richard Santerre, que j'ai rencontré à Bedford m'ont encouragé à suivre cette voie et je dois reconnaître qu'à la fois l'excellence de leurs travaux et les contraintes techniques dues à l'éloignement des sources littéraires - car j'ai dû rédiger cette anthologie en France - m'ont poussé à m'appuyer en fidèle zélateur et disciple soumis sur des choix qu'ils avaient déjà eux-mêmes effectués.

Toutefois cette anthologie, même s'il lui arrive de recouper leurs ouvrages, n'obéit pas à la même fonction.

J'avoue découvrir ces textes depuis la France, c'est-à-dire de Sirius, ou presque. Avec un regard différent, mais non indifférent ; non pas celui de l'huissier ou de l'officier d'état civil, mais celui du cousin issu de germain. Avec une sorte de complicité intérieure qui n'exclut pas l'exotisme, qui se détache en tous cas des passions, de ces fibres sensibles toujours prêtes à vibrer sous l'effet de sollicitations subjectives et de subtilités historiques, qui se perdent, pour nos regards, dans la brume océanique, lorsque nous nous tournons au couchant.

J'avoue aussi que le modeste but que je m'assigne est de mieux faire connaître ici ce qui constitue le tissu vivant de la culture franco-américaine de Nouvelle-Angleterre, sa poésie, son théâtre, ses récits folkloriques, ses romans.

Nos mauvaises habitudes hexagonales ont longtemps figé notre regard en deçà des Pyrénées, particulièrement dans le

domaine des lettres. Le Français connaît mal les écrivains étrangers, lit très peu ce qui vient d'ailleurs. Pourtant, depuis quelques années, les auteurs francophones jouissent d'un regain d'intérêt. Des prix littéraires ont récompensé, entre autres, Jacques Chesseix, Françoise Mallet-Joris et, récemment, l'Acadienne Antonine Maillet. La sympathie, l'engouement même, aussi ambigus soient-ils, pour le Québec, l'Acadie et la Louisiane ont malheureusement polarisé l'intérêt en estompant a contrario et en couvrant de leur ombre les autres communautés francophones d'Amérique, comme celle de Nouvelle-Angleterre.

Dans ces six états en effet, Maine, Vermont, New Hampshire, Massachussets, Rhode Island et Connecticut, vit une forte minorité ethnique "franco-américaine", implantée dans cette région depuis les premières années de l'industrialisation systématique, au XIXe siècle et même avant pour quelques-uns, émigrée du Canada, farouchement accrochée à sa culture, rivée à ses institutions, et dont on comprendra mieux l'histoire et les idées à travers l'analyse de Claire Quintal (1).

Curieusement, les arts n'ont jamais été considérés comme un vecteur prioritaire de la culture franco-américaine. Ce qui ne veut pas dire qu'ils n'ont pas existé et qu'ils ne se sont pas développés. Mais ils l'ont fait modestement, "sans tambour ni trompette". Très rarement publiés en dehors des journaux ou des périodiques, les poèmes et les récits, fragmentés, découpés au hasard d'une mise en page n'étaient promis qu'à une courte destinée puisque l'édition d'ouvrages demeurerait un luxe, ou en tout cas une exception. Aujourd'hui encore, n'étaient les efforts remarquables du Centre Pédagogique de Bedford, les éditions ou rééditions sont rares, à tel point qu'on pourrait compter sur les doigts des deux mains les livres en langue française de Nouvelle-Angleterre.

Ce qui explique l'intérêt particulier d'une anthologie ; non pas encore, car ce serait prématuré, donner le goût de lire romans ou recueils dans leur intégralité, puisque pour le Français et même pour l'Américain, ceux-ci restent introuvables ou inédits, mais seulement donner un aperçu de la vitalité exceptionnelle de la littérature franco-américaine de langue française, de la variété d'expression d'une communauté ethnique minoritaire, depuis le milieu du XIXe siècle jusqu'à nos jours.

Cette vitalité trouve son origine dans une ardente passion pour la langue française. A la pointe d'un combat dont les

généraux s'appelaient *Ferdinand Gagnon, Louis Dantin ou Honoré Beaugrand*, les écrivains défendent avec une âpreté jalouse la cause linguistique, non sans se séparer depuis quelques décennies entre partisans d'un français "pur", sauvegardé et isolé -comme on dit d'un corps chimique- par la sévérité attentive des maîtres de l'école confessionnelle, et d'autre part les acolytes de la langue parlée, si originale et typée, chaude et chantante, amoureusement transcrite, surtout dans les récits et le théâtre.

Cette dernière tendance est historiquement la plus jeune, beaucoup de Franco-Américains s'accrochant, non sans complexe, à la notion du "Français de Paris" et rejetant comme hérétique toute tentative de valorisation de la langue idiomatique. Il serait trop long et pesant de se livrer ici à une analyse des caractéristiques de cette langue ; disons grossièrement qu'elle a hérité des parlers québécois et acadiens ; qu'elle connaît naturellement la contamination de l'environnement anglophone ; qu'elle a gagné une part de son originalité dans l'introduction d'un vocabulaire technique issu de la révolution industrielle.

Ces deux courants subsistent perpétuellement et traduisent une antinomie fondamentale, un déchirement entre deux tentations, l'une de se tourner vers le passé, le "beau langage" portant alors les nostalgies et les références, même mythiques, qui courent, via le Canada jusqu'à une France devenue abstraite ; l'autre d'affirmer une entité ethnique forte et fière, qui n'a pas à rougir des particularismes vis-à-vis des Anglo-Saxons comme des Francophones des métropoles, une entité dynamique aussi qui ne craint pas de rivaliser avec les zélés de l'outil linguistique purement utilitaire, prêts à récupérer la vieille notion du français "standard" mais en la dépoussiérant des connotations traditionnelles. Langue noble ou anoblie, vulgaire ou vulgarisée, toutes deux diachroniquement opposées, l'une poussée jusqu'aux limites du formalisme, l'autre cédant quelquefois à la facilité de la couleur locale, mais toutes deux employées avec une foi qui déplace les montagnes et une prolixité quasi boulimique jouent un jeu de miroir qui traduit l'incertitude séculaire de ce peuple, mais aussi l'attachement fécond à son langage, partie vivante du corps social et organe indispensable à sa survie.

A l'intérieur de ce corps social, ou plutôt au front de l'expression écrite, on trouve tout naturellement les clercs, formés traditionnellement dans les écoles religieuses et les séminaires. On comprendra mieux une bonne part des idées

exprimées dans les textes quand on découvrira l'immense influence philosophique et morale -même quand elle apparaît a contrario, comme chez Louis Dantin- du clergé catholique. Cette influence, classique dans notre littérature mais fortement combattue par les mouvements d'idées rationalistes ou matérialistes dès la fin du XVIIe siècle, est encore très forte chez les Franco-Américains, jusque dans les premières décennies de notre siècle. Ainsi, pour ne citer qu'un exemple, le courant de pensée sociale (2), présent en Nouvelle-Angleterre francophone est sensiblement canalisé par une idéologie humaniste de type chrétien, même si le scepticisme commence lentement à s'insinuer.

Pratiquement tous les écrivains ont fait leurs études chez les Frères des Ecoles Chrétiennes, les Jésuites, les Sulpiciens... Certains sont prêtres : F. X. Burque, Henri d'Arles, Maurice Trottier ; ou l'ont été : Louis Dantin. D'autres se sont orientés vers la médecine, profession qui produira beaucoup d'écrivains, dont quelques-uns parmi les meilleurs : J. H. Roy, J. A. Girouard... Cependant le journalisme est le port d'attache naturel de la plupart d'entre eux. Il faut dire que la presse était le support le plus courant de toute la littérature quelle qu'elle fût, poésie, théâtre, roman. Ce point détermina quelque peu la forme : romans trop prolixes, comme ceux d'Emma Port-Joli, ou découpés en feuilletons ; poèmes de circonstance, ou isolés. Et agit aussi sur le fond : difficultés d'élever le débat, goût pour la polémique ou le drame familial, style laxiste. Mais c'était là la seule chance de survie de l'écriture et il est heureux que souvent ces contingences aient pu être dépassées et les efforts des écrivains sublimés pour nous laisser aujourd'hui des textes de grande qualité.

Il faut ajouter que cette profession donnait aux hommes et aux femmes l'occasion de beaucoup voyager -à moins qu'une instabilité caractérielle fût pour certains la raison de ce choix- et par conséquent de pouvoir élever leur réflexion au-dessus des querelles intestines aux Franco-Américains, de relativiser des problèmes dont la gravité pouvait paraître anormalement grossie. Ce fut le cas pour Rosaire Dion-Lévesque et Rémi Tremblay.

Notons enfin que la nouvelle génération, par contraste, est surtout composée d'enseignants, en tout cas d'écrivains issus des meilleures universités et bardés des plus hauts diplômes : Robert Perreault est bibliothécaire, Julien Olivier chercheur, R. L. Hébert, Paul Chassé, N. Dubé, Claire Quintal sont universitaires ; signe des temps et transformation de

l'écriture. Cela signifie beaucoup plus de liberté formelle, un épanouissement de l'inspiration en même temps qu'un affranchissement paradoxal des modèles, une authenticité et une fidélité linguistiques, une recherche ethnologique et une valorisation des langages parlés. Cette diversification des métiers (ceux qui font vivre, car aucun n'a vécu ni ne vit de ses livres) et ses caractéristiques diachroniques révèlent l'évolution qu'a connue la littérature francophone depuis le début du siècle ; arme privilégiée d'un combat pour la survie, elle a connu un glissement insensible en même temps que l'influence de la presse diminuait et que la place des universités grandissait, tandis que le clergé perdait peu à peu de son aura dans les milieux intellectuels.

Tentons maintenant de dégager une autre caractéristique, celle d'un goût affirmé pour la poésie et le récit.

Peut-être faut-il lier, au départ, ce goût à celui de la langue noble, dont nous avons souligné plus haut le caractère éminent. Peut-être faut-il y voir l'ambition plus ou moins consciente de s'inscrire dans la lignée, sans solution de continuité, des grands mouvements poétiques français : préromantisme lamartinien, esthétique parnassienne, symbolisme verlainien et mallarméen. D'où, en cette matière, une discipline point exempte, à l'occasion, de servilité, ou en tout cas l'aveu d'une inspiration déclarée en exergue, à mi-distance entre l'hommage et l'exercice de style. Quelques remarquables personnalités vont néanmoins affirmer un tempérament poétique hors pair : Dantin, Roy, Henri d'Arles, Dion-Lévesque dans les premiers, mais non les seuls ; n'osant s'affranchir aussi vite de la forme traditionnelle que leurs grands inspireurs mais n'hésitant pas à faire pénétrer dans la poésie des sujets conventionnellement regardés avec mépris ou méfiance (ainsi les préoccupations sociales ou la modernité).

Mais les dernières décennies ont balayé toutes les appréhensions et la poésie a gagné, avec la liberté rythmique et syntaxique, une vigueur et une originalité que nous ne soupçonnons guère depuis notre planète trans-océanique. Paul Chassé, Claire Quintal et surtout Normand Dubé dominent aujourd'hui un genre insuffisamment encouragé là-bas comme chez nous.

Il conviendrait de s'attarder sur la rareté ou la faiblesse de l'écriture théâtrale. Si l'on excepte quelques tentatives isolées -dont celle, courageuse, militante, de G. Chabot- la scène a peu séduit les Franco-Américains. Il m'est impossible

Manufacture et boutique de cigares de Romeo J. Olivier, 421 rue North Main, dans le centre commercial du Petit Canada de Manchester, New Hampshire, vers 1908. (Il est le grand-père de Julien Olivier).



aujourd'hui, faute d'éléments suffisants, d'en donner des raisons acceptables et il faudrait y revenir.

En revanche, le goût du récit court et découpé caractérise à ce point la vie littéraire francophone de Nouvelle-Angleterre qu'on peut s'interroger sur les causes de cette abondance ; on serait tenté de mettre en avant les nécessités du support : c'est la presse qui publiait ces textes ; elle obligeait l'auteur à faire court, ou au contraire à découper, pour satisfaire aux normes techniques du journal et aux habitudes du lecteur. Mais il serait utile d'ajouter à ces contraintes formelles une référence d'ordre traditionnel : pour la plupart, les Franco-Américains de la fin du XIXe siècle ou du début du XXe, sont des fils de paysans, de bûcherons ou d'artisans venus des campagnes canadiennes. Là-bas, la vie rurale, l'isolement, le rassemblement des familles, le goût de la fête favorisaient l'épanouissement du récit de tradition orale, l'histoire amusante ou étonnante, le conte populaire ; les grands écarts climatiques et la proximité de la nature sauvage nourrissaient un certain penchant pour le fantastique et le mystérieux. Quelques-uns comme Honoré Beaugrand, puisant dans un fonds commun, ont transcrit des récits qui risquaient de se perdre et ont même apporté leur touche personnelle. D'autres, comme Rémi Tremblay et Emma Port-Joli, confiants dans leurs talents de narrateurs, trouvèrent dans la réalité matière à dépasser largement la fiction. De là, on aurait pu aller au roman. Mais jamais, cependant, on ne se détacha vraiment du récit, comme si la tradition eût été la plus forte et que le genre résistât aux assauts, même lorsque l'on franchit, au moins théoriquement, le fossé.

Et il faut attendre de grands écrivains comme Kérouac, Franco-Américain de souche, mais qui choisit la langue anglaise, pour trouver une originalité d'écriture digne d'être relevée. Mais les frontières que nous nous sommes assignées écartent malheureusement (et parfois artificiellement, nous en convenons) tout ce qui n'est pas francophone.

Ces quelques remarques sur les caractéristiques de la littérature franco-américaine de Nouvelle-Angleterre, proposées uniquement comme des points d'interrogation et de réflexion, nous entraînent à dire quelques mots sur cette anthologie et sur les choix que nous avons opérés. Sans revenir à tout ce que peut avoir de partial notre sélection, sans contraindre le lecteur à suivre un itinéraire cartographié - car, après tout, on peut encore préférer la promenade sauvage à la grande randonnée- nous avons cependant guidé notre chemin

par un regroupement thématique. Cette option nous a paru moins austère que la simple chronologie pour le lecteur peu averti des subtilités historiques et soucieux avant tout de comprendre ce qui fait l'originalité de ce groupe ethnique francophone en pays yankee, à travers les traces écrites de son expression.

Ici se présente une ambiguïté qu'il faut éclaircir.

Faut-il pénétrer l'originalité d'un peuple A TRAVERS sa littérature ou nous en tenir aux talents littéraires pris IN ABSTRACTO ?

Faux débat selon nous : les hommes et leur littérature sont étroitement imbriqués. Aussi commencerons-nous par lire ce qui attache ce peuple à ses souvenirs, l'histoire de ses ruptures, de son "dérangement", puis nous participerons à la recherche de son identité et à l'identification de ses valeurs, pour glisser ensuite aux problèmes sociaux et moraux que posent son établissement et sa survie ; et franchir, pour finir, les limites de cette société et par-delà les individus dépasser le groupe humain pour trouver, tout simplement, l'homme.

Cette route, large et sûre d'abord, se noue et bientôt oblige à un détour, voire à un retour, et devient simplement le chemin des écoliers. Les "curiosités", comme disaient les vieux guides, y sont vraiment de toute sorte, entomologiques, naturelles, historiques, humaines. C'est à suivre ce sentier que nous vous invitons.

Coutainville - Le Creusot, août/octobre 1980



NOTEZ-BIEN :

Tous les extraits sont introduits par nos soins. Le titre est généralement de nous, sauf indication contraire, mais les références exactes, lorsqu'elles sont connues, sont portées ensuite sous le nom de l'auteur.

Nous n'avons pas apporté de corrections particulières, sauf parfois à la ponctuation, lorsqu'elle était obscure ou abusive, ou simplement démodée. Pour de rares allusions ou points peu connus, nous avons proposé une courte explication en note.

L'index des auteurs, avec quelques indications chronologiques est reporté à la fin de l'ouvrage.

I - L'EXIL

« LA PROCESSION DES ANCETRES »

Louis Dantin (1865 - 1945)
"Evocation"

Québec surtout, Acadie aussi. Terre des ancêtres, terre de naissance, ville et villages mythiques abandonnés parce que la famille était trop nombreuse pour subsister, mais éternellement présente dans les cœurs, évoquée glorieusement dans les fêtes traditionnelles, plus discrètement dans les réunions de famille, au milieu des chansons nostalgiques. Tous disaient quand ils parlaient qu'ils reviendraient un jour au pays, dans la Belle Province. Quelques privilégiés -et c'est le cas de nombreux écrivains- retournaient périodiquement à Québec, ou ailleurs au Canada. Mais les autres moururent à Fall River, à Woonsocket, à Manchester ou à Lewiston sans avoir revu la terre chérie. Aujourd'hui, les liens avec le pays des ancêtres sont renoués grâce aux facilités des transports mais aussi au développement des communications de masse.

Ils sont là tous, tous les héros, tous les vainqueurs,
Tous les vaincus, tous les martyrs, tous les grands cœurs,
Marins, femmes, soldats ou prêtres ;
Et dans tes murs ayant leur cendre pour ciment
Ils refont chaque nuit mélancoliquement

La procession des ancêtres.
Car il faut que leur nom aille aux siècles lointains ;
Car il faut que leur race achève les destins
Dont ils la laissèrent gardienne :
O Québec ! si leur vision hante tes soirs,
C'est pour hausser ton âme et grandir tes espoirs
C'est pour que Québec se souviene.

Lorsque le soir s'abat sur ton sourcil géant
Et que, plus fantastique, au bord du flot béant
 Québec, ta grande ombre se penche,
Comme portée au vol de vents magiciens,
Vers toi furtivement l'âme des jours anciens
 Accourt, mystérieuse et blanche.

Le jour est aux vivants, à ces fils nés d'hier
Et que demain appelle, et qui de leur pas fier
 Foulent tes places et tes rues :
Mais le passé frissonne et flotte dans la nuit ;
Et tu t'émeus à voir, dans ses ombres, sans bruit
 Glisser les gloires disparues.

« L'EXODE »

Rosaire Dion-Lévesque
 A Ferdinand Gagnon
 "En égrenant le chapelet des jours" - 1928.

Le poème est dédié à Ferdinand Gagnon, figure très célèbre parmi les Franco-Américains. Né au Québec en 1849, il mourut prématurément à l'âge de 37 ans. Journaliste infatigable, il se dépensa sans compter pour la cause franco-canadienne. Son allure physique traduisait sa force de caractère : tête balzacienne coupée d'une épaisse moustache, chevelure abondante, regard perçant, menton volontaire.

Cet hommage est l'occasion pour Rosaire Dion-Lévesque d'évoquer le destin des immigrants de 1800. S'il est vrai que des Canadiens avaient franchi la frontière dès la fin de la guerre d'Indépendance, le courant s'amplifia très sensiblement au milieu du siècle dernier. En effet, ce n'est que vers 1840 qu'on peut vraiment parler du "mirage d'or".

Dix-huit cent ! C'est l'exode ! A travers la frontière
 On a vu par milliers affluer les colons,
 Quittant leur Canada, leurs blés et leurs houblons
 Pour le mirage d'or d'une terre étrangère.

Ils n'ont pas vu pourtant, à travers la verrière
 Et le prisme enchanteur de leurs fous rêves blonds
 Qu'ils exposaient la race à créer des félons.
 Et notre foi tremblait déjà sous la bannière.

Lorsque tu vins un jour, homme prédestiné
 Claironnant les échos du beau verbe de France,
 Forger dans l'union la nouvelle vaillance.

Ton front ne fut jamais de lauriers festonné !
 Pour récompense, vois, on a suivi ta trace.
 Ton monument se dresse au plein cœur de la race.

« PREMIERS JOURS D'EXIL A FALL RIVER »

Honoré Beaugrand
 "Jeanne-la-fileuse" (Extraits)
 Fall-River - 1878

L'intrigue romanesque de Jeanne-la-fileuse est un peu simpliste : Dans la campagne canadienne, au village de Lavaltrie, les amours de deux jeunes gens, Pierre Montépel et Jeanne Girard, sont contrariés par des antagonismes familiaux, qui ont pris naissance au moment de la révolte de 1837. Pierre s'attirant les foudres de son père, décide de s'éloigner et de partir pour des chantiers, afin de réunir assez d'argent et d'épouser Jeanne à son retour.

Conflits de générations, querelles familiales et politiques, émotions sentimentales, angoisses de l'éloignement ou de la mort d'êtres chers sont l'inévitable nourriture morale du roman de ce journaliste.

Devenue orpheline, Jeanne doit chercher du travail. Elle n'en trouve pas, mais des amis de rencontre, les Dupuis, lui proposent d'émigrer avec eux aux Etats-Unis, à Fall-River, où l'on peut trouver du travail dans les nouvelles manufactures.

Après quelques péripéties dont la plus importante est un incendie dans les usines textiles et le rétablissement de Jeanne, ouvrière modèle, grièvement blessée dans l'accident, les deux fiancés se retrouvent et ouvrent la perspective «d'un avenir prospère et heureux, le fruit de l'industrie et du travail honnête».

Derrière cette histoire "à l'eau de rose" et ce canevas psychologique ultra-conventionnel et moralisateur, surgit le contexte socio-historique de l'immigration québécoise et des conditions de l'exil dans la nouvelle terre industrielle, autour des années 1870.

Les premiers soins d'Anselme Dupuis, lors de son arrivée à Fall River, furent consacrés à l'installation de sa famille et à l'achat des meubles et des ustensiles qui lui manquaient pour monter son ménage. Les quelques dollars qui lui restaient

suffirent à ces premières dépenses, mais il fallut s'aboucher avec des marchands de comestibles afin de faire face aux besoins des premiers mois. Des comptes furent ouverts chez l'épicier, le boucher et le boulanger de qui l'on obtint un crédit de trente jours, comme c'est l'habitude chez les marchands de détail de Fall River.

Des employés passent chaque jour dans les familles pour prendre les commandes et les marchandises sont portées à domicile. Ce système de commerce est général parmi les Canadiens des Etats-Unis et s'explique facilement par le fait que les émigrants, en général, arrivent aux Etats-Unis dans un état voisin de la pauvreté. On commence par escompter les salaires du premier mois de travail, et une fois lancées sur la pente du commerce à crédit, les familles continuent généralement à payer leurs fournisseurs de la même manière. On a cependant remarqué, depuis deux ou trois ans, que quelques personnes avaient inauguré le système des achats au comptant et il est à espérer que cet exemple de quelques-uns aura pour effet d'ouvrir les yeux du plus grand nombre sur les désavantages du commerce à crédit.

Toute la famille Dupuis, à l'exception du père, s'était ressentie des fatigues du voyage et il fut décidé que les enfants ne commenceraient leurs travaux que le lundi de la semaine suivante, afin de leur accorder un repos dont ils avaient besoin, et de leur permettre de visiter la ville et de faire des connaissances. Le fils aîné, Michel, obtint un congé de quelques jours afin de pouvoir guider son père dans ses premières démarches et comme toutes les industries étaient alors dans un état florissant, on n'eut aucune peine à régler les détails les plus importants du ménage, en attendant que les salaires réunis de la famille eussent produit les fonds nécessaires pour faire face aux dépenses courantes.

Les quelques jours qui restaient aux émigrés avant de se mettre au travail furent employés à renouer connaissance avec quelques familles de Contrecoeur (1) qui les avaient précédés dans l'exil et qui s'empressèrent de donner aux nouveaux venus toutes les informations désirables. Monsieur Dupuis lui-même s'adressa au gérant de la filature "Granite" où son fils avait fait les arrangements préliminaires, afin de s'assurer dans quelles conditions ses enfants commenceraient à travailler. Il fut décidé que les deux filles les plus âgées, Marie et Joséphine entreraient comme apprenties dans le département du tissage, pendant que Philomène, Arthur et Joseph assisteraient au cours des écoles publiques pendant le terme

prescrit par les lois. (2) Jeanne serait admise dans la salle du filage où se fabriquait la chaîne des tissus sur les métiers à travail continu, (ring frame spinning) et Monsieur Dupuis lui-même serait employé dans le hangar au coton où se fait le déballage de la matière brute, avant de la soumettre au procédé du nettoyage et de l'épluchage. Michel, l'aîné, travaillait depuis un an comme fileur sur les métiers adoptés maintenant pour le filage en fin, et connus sous le nom de bancs à filer à travail intermittent, (mule spinning). Cette dernière occupation demande des aptitudes spéciales et les ouvriers fileurs reçoivent un salaire supérieur à celui que gagnent les autres employés d'une filature. Michel qui était un garçon intelligent avait eu la bonne fortune de tomber entre les mains d'un contremaître qui s'était intéressé à son avancement et en moins de six mois le jeune homme était arrivé à obtenir la direction d'une paire de bancs à broches.

Il était évident que les premiers jours de travail ne produiraient qu'un salaire relativement insignifiant, car il fallait d'abord mettre les enfants au courant des devoirs de leurs occupations respectives avant qu'ils eussent acquis l'expérience nécessaire pour qu'on leur confiât, sans contrôle, la direction des machines. Mais comme Michel gagnait déjà de forts bons gages, on pourrait attendre, sans embarras, que le temps eût amené des changements favorables qui permettraient à tous les membres de la famille de contribuer à la prospérité commune. Madame Dupuis serait chargée des soins du ménage, et les jeunes enfants qui iraient à l'école pourraient l'aider jusqu'à un certain point, en dehors des heures de classe, dans les travaux intérieurs de la maison. Tout semblait arrangé à souhait et les enfants eux-mêmes témoignaient le désir de commencer bientôt les travaux qu'on leur avait assignés.

Monsieur Dupuis s'était informé, aussitôt après son arrivée, des facilités que possédaient ses compatriotes pour remplir leurs devoirs religieux et on lui avait répondu que, sous ce rapport, les Canadiens de Fall River n'avaient rien à envier à leurs frères du Canada. Un véritable prêtre appartenant à une noble famille française s'était dévoué au service de la population franco-canadienne et un joli temple dédié au culte catholique sous le patronage de Sainte Anne, s'était élevé comme par enchantement à l'appel de l'évêque du diocèse. Ce fut cependant avec un sentiment d'agréable surprise que Monsieur Dupuis se trouva avec sa famille, le dimanche suivant, au milieu d'une foule de ses compatriotes émigrés comme lui, et qui étaient accourus de tous les coins de Fall River pour

assister au service divin. L'église décorée avec goût présentait un aspect gai comme aux jours des grandes fêtes au Canada et les cérémonies du culte rappelaient forcément le souvenir de la patrie absente.

Après avoir fait un tour de promenade sous la direction de Michel qui leur fit visiter les points les plus intéressants de Fall River, les jeunes filles se retirèrent de bonne heure afin de se préparer au travail du lendemain. Chacun devait être debout à cinq heures et demie du matin, car il fallait prendre le déjeuner avant de se rendre à la filature où les travaux commençaient à six heures et demie précises. Accompagné de Michel qui se rendait lui-même au travail et qui lui servait d'interprète, Monsieur Dupuis conduisit les jeunes filles au bureau du surintendant qui leur assigna leurs emplois respectifs. Jeanne, comme il l'a dit plus haut, devait être employée dans le département du filage réservé pour les femmes et Marie et Joséphine dans les ateliers de tissage. Monsieur Dupuis trouverait, en attendant mieux, du travail dans le hangar de déballage. Chacun se mit à l'ouvrage et l'on commença, dans des circonstances assez favorables, le premier jour de travail à l'étranger.

L'émigrant canadien qui quitte la charrue et l'air pur des campagnes canadiennes pour le travail mécanique et l'atmosphère raréfiée des filatures de la Nouvelle-Angleterre éprouve, tout d'abord, un sentiment bien naturel de malaise physique et de nostalgie. La cloche réglementaire qui appelle sa famille au travail lui fait comprendre qu'il se trouve sous la dépendance de l'étranger et qu'une infraction aux coutumes et règlements établis suffirait pour le placer dans une position difficile au point de vue pécuniaire. Les enfants, élevés dans les campagnes dans toute la jouissance des libertés de la vie pastorale, s'accoutument assez difficilement à cette surveillance toujours sévère de la hiérarchie des directeurs, surintendants, maîtres et contremaîtres des grands établissements industriels. A chaque pas, dans chaque action, on sent la main inexorable du gérant qui veille aux intérêts du capitaliste. Les machines ne savent pas attendre et l'assiduité la plus rigoureuse est exigée des ouvriers et des ouvrières. Les heures de travail sont réglées et observées avec un soin tout particulier. Une loi de l'Etat de Massachussets fixe à soixante heures par semaine la somme de travail que l'on peut exiger des femmes et des enfants, ce qui, en moyenne, forme un labeur de dix heures par jour, quoique les travaux soient répartis de manière à permettre la fermeture des filatures à trois heures de l'après-



Vue à vol d'oiseau de Manchester, New Hampshire, montrant les manufactures de textiles de la compagnie Amoskeag (la plus grande filature du monde) et, à l'arrière-plan, les maisons des Franco-Américains (Le Petit Canada) et leur église, Sainte-Marie. Photo Ulric Bourgeois, 1927.

La rue Elm, la rue principale de Manchester, New Hampshire, en 1917. Photo Ulric Bourgeois.



midi tous les samedis, tout en fournissant les soixante heures réglementaires. En un mot, il faut que tous les travaux soient faits, tous les devoirs accomplis avec la régularité implacable de la machine à vapeur qui donne la vie et le pouvoir à ces immenses ateliers. Il faut être là pour veiller à la mise en opération des métiers ; il faut être là pour veiller à la perfection du travail des machines ; il faut être là pour assister, chaque soir, à la cessation du mouvement de la "grande roue", comme on appelle généralement, chez les Canadiens, le moteur principal d'une filature. Il est facile de comprendre que la rigueur mécanique de tous les travaux de la filature produisent, au début, un sentiment de lassitude physique et d'esclavage moral chez les gens qui n'ont connu jusque-là que des occupations paisibles et le laisser-aller assez général de la vie des campagnes. Les premières semaines s'écoulaient dans un état de mécontentement assez prononcé, mais quand arrive le premier jour de paye "pay day" comme on dit généralement ici, ce mécontentement se change presque toujours pour la satisfaction bien naturelle de pouvoir toucher régulièrement le prix de son travail. Le paiement des ouvriers à Fall River se fait régulièrement chaque mois et, quoique les sommes ainsi distribuées atteignent le montant d'un demi-million de dollars, nous n'avons pas un seul exemple à citer où les compagnies aient failli de rencontrer leurs obligations envers leurs ouvriers. Chaque famille peut ainsi compter avec certitude sur le montant de son salaire et régler ses dépenses en conséquence. Ici, comme ailleurs, se trouvent des gens dont les dépenses excèdent les revenus, mais ces gens-là ne sauraient prendre pour excuses la mauvaise foi des corporations industrielles ou l'irrégularité des paiements mensuels. Tout au contraire ; il n'existe probablement pas, en Europe ou en Amérique, une ville manufacturière dont les établissements industriels soient assis sur des bases plus solides.

L'émigré, après s'être mis au courant des habitudes et du travail des filatures, se fait peu à peu à cette vie réglementée. On se familiarise avec les occupations quotidiennes assignées à chaque membre de la famille ; on devient habile et les salaires sont augmentés en proportion des aptitudes des ouvriers. Pendant les heures de loisirs des soirées et des dimanches, on a généralement rencontré, parmi les six mille Canadiens qui habitent Fall River, des amis ou des connaissances du pays natal. On a renoué les anciennes relations ou l'on en a formé de nouvelles, et trois mois se sont à peine écoulés que l'on se sent réconcilié aux manières de vivre des villes américaines.

"IMMIGRÉS A HOLYOKE"

Emma Port-Joli
"Mirbah" (roman) - 1910-1912

Ce roman d'Emma Dumas, dont l'intrigue est fort complexe, évoque l'arrivée des premiers immigrants canadiens-français à Holyoke, vers 1850. L'auteur était naturellement attachée à cette ville ouvrière de Massachusetts puisqu'elle y avait elle-même émigré vers 1880 et qu'elle avait personnellement travaillé à la filature de soie Skinner.

On notera le sérieux de la documentation historique utilisée dans ce passage.

Lors de son incorporation, (3) Holyoke comptait trois mille deux cent quarante cinq habitants. Elle progressa rapidement surtout après la construction de la seconde digue par la compagnie du Hadley Falls qui avait réussi à détourner les eaux du Connecticut pour l'utiliser à des fins industrielles, chose qui avait été prédite impossible et après l'inauguration du système des canaux, dû plus tard à la Water Power Company. L'on vit alors arriver des travailleurs de toute la vallée du fleuve, du Vermont et même des provinces nord du Canada.

Les premières notions que nous ayons de l'arrivée des Canadiens-Français dans cette région des Etats datent de 1852 à 1854, lorsque quelques familles vinrent s'établir à Mittineague pour y travailler dans les manufactures. La famille Nicholas Proulx était du nombre. Comme les membres étaient catholiques et habitués à l'observance du dimanche, ils allaient soit à Springfield ou à Chicopee pour entendre la messe d'obligation. L'aîné des fils, Joseph, raconte qu'un jour, à Chicopee, la famille était agenouillée devant la porte d'une église surmontée d'une croix. Supposant que c'était une église catholique, ils y récitaient dévotement leur chapelet, quand un homme sortant du temple leur fit remarquer leur erreur et les conduisit poliment à l'église Saint Mathieu, bâtie sur la colline et desservie par le Révérend-Père Brady.

Après un court séjour à Mittineague, la famille Proulx

retourna en Canada à Saint Ours, comté de Richelieu, P. Q., et repassa aux Etats en 1858 ; elle vint cette fois à Holyoke où il y avait déjà deux familles canadiennes, les Therrien et les Benoit.

L'histoire de la colonie canadienne de Holyoke remonte à quelques années après l'incorporation de la ville. En 1860, outre les deux déjà mentionnées, les familles Narcisse Francœur, Nicholas Proulx, Gonzague Viens, Furmence Hamel et Charles Provost y étaient les seules établies. La compagnie Lyman Mills étant venue se fixer à Holyoke, chargea Monsieur Proulx de recruter des ouvriers au Canada. Monsieur Proulx entreprit le voyage dans une voiture faite par Monsieur Shelly et conduite par quatre chevaux. Il revint avec quarante-cinq personnes qui arrivèrent à Holyoke dans deux grandes voitures : la première, celle de Monsieur Proulx, traînée comme nous l'avons déjà dit, par quatre chevaux et l'autre par six. Une troisième voiture conduite par un seul cheval suivait, portant le bagage.

Nos voyageurs apportaient aussi avec eux leur nourriture pour la durée du trajet. En chemin, ils couchèrent dans des écoles. Au nombre des émigrés se trouvait un jeune homme qui plus tard fut ordonné prêtre : le Révérend-Père Saint-Onge qui devint célèbre missionnaire chez les Indiens de l'ouest.

La première recrue fut suivie de plusieurs autres qu'exigeaient les nouvelles industries s'implantant chaque jour le long des canaux. Pendant cinq ans, Monsieur Nicholas Proulx fut employé par la compagnie Lyman Mills pour lui amener des travailleurs canadiens de la province de Québec. On dit qu'il recruta au moins cinq cents personnes. A lui plus qu'à tout autre est dû l'honneur de posséder dans notre ville une classe de gens économiques et industriels.

Si les premiers émigrants étaient pauvres, par contre, ils étaient doués d'une forte constitution physique et animés de louables ambitions. Parlant très peu l'anglais, connaissant encore moins les coutumes américaines, ils furent plusieurs fois victimes de certains intrigants et durent obéir à des maîtres vraiment arrogants. Mais ponctuels à leur travail, ouvriers laborieux, ils furent bientôt reconnus comme appartenant à une race intelligente et active. Ils économisaient leur argent dans l'intention de retourner en Canada et d'y vivre dans l'aisance comme cultivateurs ou négociants. Quelques-uns envoyaient une partie de leur gain à leurs parents pauvres restés au pays.

Tous ces Canadiens avaient des idées de rapatriement qui

ne se réalisèrent guère parmi ceux arrivés dans les premiers vingt-cinq ans qui suivirent la fondation de notre ville. L'influence de certaines familles destinées à s'enrichir chez nous y ayant attiré un grand nombre d'autres, il fut jugé inutile par la compagnie Lyman de renouveler le contrat passé avec Monsieur Nicholas Proulx, les Canadiens venant d'eux-mêmes s'établir à Holyoke. Ils se fixèrent pour la plupart dans la partie de la ville connue sous le nom de "Petit-Canada" ou dans South Holyoke. De là, ils se dispersèrent dans les différents quartiers. Les quartiers 1 et 2 cependant sont demeurés les châteaux-forts de la colonie franco-américaine. Nous comptons aujourd'hui parmi nous de très riches propriétaires et des milliers de familles jouissant d'une aisance enviable.

Les Canadiens de Holyoke n'eurent un curé résident parmi eux qu'en 1869. Jusqu'à cette époque, ils furent desservis par le Révérend Harkins, curé de la paroisse irlandaise Saint Jérôme. Peu se rendaient à son église, prétextant l'ignorance de la langue anglaise ou encore la pauvreté qui n'était pas une excuse puisque les déshérités du sort avaient leur entrée gratuite dans la seule église catholique de Holyoke.

Au mois d'octobre 1867, Monseigneur Williams de Boston s'adressa aux Oblats de Montréal pour prêcher une retraite aux Canadiens de Springfield. Les Révérends Pères Garin et Dudebaut furent les missionnaires désignés par le Père Provincial.

Une délégation de Springfield les rencontra à Holyoke, où ils passèrent quelques heures. L'église et le presbytère du Révérend Harkins leur ayant été montrés, ils entrèrent saluer le curé irlandais qui les reçut très cordialement. La conversation tomba sur les Canadiens de Holyoke.

Nous avons ici une dizaine de familles canadiennes, dit le curé Harkins. Le Père Garin ne put s'empêcher de sourire, avouant au Révérend Harkins qu'il était entré chez un épicier du nom de Sansoucy, dont le magasin était situé au coin de la Hampden et de la rue High et qu'il avait vu dans les livres de ce monsieur les noms de cent-dix sept Canadiens, ses clients. Monsieur Sansoucy prétendait en avoir un plus grand nombre.

Le Révérend Harkins offrit alors aux Pères de venir prêcher une retraite à ses Canadiens quand ils auraient terminé la mission de Springfield.

L'affaire s'arrangea. Les Pères prêchèrent pendant huit jours dans l'église du Révérend Harkins, qui leur accorda l'hospitalité la plus généreuse. La communion fut donnée à plus de cinq cents Canadiens.

A partir de ce moment, ces derniers résolurent de fonder une paroisse. Une délégation nommée à cette fin fut envoyée, en 1868, auprès de Monseigneur Williams, évêque de Boston, qui nomma le Révérend A. B. Dufresne, curé de la première congrégation canadienne de Holyoke. (4)

"LE DÉRANGEMENT"

Maurice Trottier
 "Les Deux Amants" (cont.)

Les maux des Acadiens commencèrent avec le traité d'Utrecht (1713) qui mit fin à la guerre de succession d'Espagne ; l'accord stipulait la cession de l'Acadie aux Anglais. Affichant un esprit d'indépendance, ils furent déportés dans les provinces d'Amérique du Nord, dont la proche Nouvelle-Angleterre. L'Évangéline de Longfellow, que traduisit Maurice Trottier en 1955 à l'occasion du bi-centenaire du "Grand Dérangement" a popularisé les souffrances des paysans contraints d'abandonner leurs terres. L'émigration continua à la fin du XVIII^e siècle, après la guerre d'Indépendance, quand les volontaires acadiens furent refoulés par les autorités anglaises, puis se développa au siècle dernier, pour des raisons économiques.

Elle est encore là la forêt primitive ; mais loin de son ombre, l'un près de l'autre, dans leurs tombeaux sans nom les amants dorment.

Sous les humbles murs du petit cimetière catholique, au cœur de la ville, ils reposent, inconnus et inaperçus.

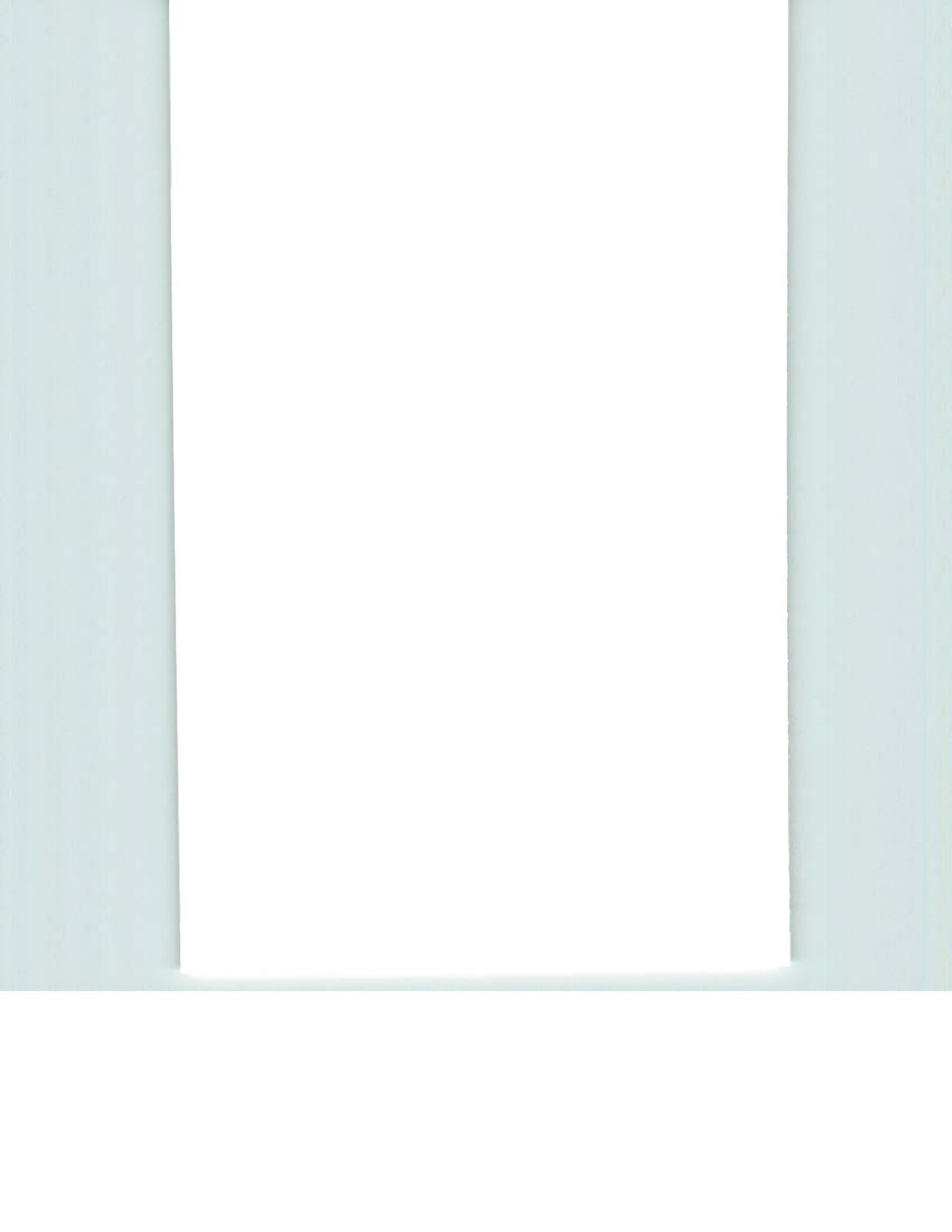
Chaque jour, les marées de la vie descendent et montent à côté d'eux, -des milliers de cœurs battent, alors que les leurs sont au repos et pour toujours,- -des milliers de cerveaux souffrent, alors que les leurs ne sont plus occupés,- -des milliers de bras travaillent, alors que les leurs ont cessé leurs travaux, -des milliers de pieds se fatiguent, alors que les leurs ont achevé leur voyage !

Elle est encore là la forêt primitive ; mais, à l'ombre de ses branches habite une autre race, avec d'autres coutumes et une autre langue.

Seuls, le long de la côte du triste et brumeux Atlantique demeurent encore quelques paysans acadiens, dont les pères de l'exil revinrent au pays natal pour mourir dans son sein.

Dans la maison du pêcheur la roue et le métier sont encore actifs ; les jeunes filles portent encore leurs bonnets normands et leurs jupes, faites à la maison, et près du feu du soir répètent l'histoire d'Évangéline, alors que de ses cavernes rocheuses la mer avoisinante parle à voix grave, et, en des accents inconsolables répond au gémissement de la forêt.





II - IDENTITE

"L'HÉRITAGE"

Normand C. Dubé
"Un mot de chez nous" - 1976

Titulaire d'un doctorat, professeur dans le Maine puis directeur du National Materials Development Center for French de Bedford au New Hampshire, Normand Dubé est sans doute un des poètes les plus doués de la nouvelle génération. La plupart des poèmes du recueil Un mot de chez nous sont marqués par la nostalgie de "l'héritage".

Il faut mouiller la terre
Pour que la graine pousse.

Alors,
Laissez-moi pleurer
 Dans le fleuve
 De mon passé
Où j'ai pris le chemin des émigrés
 Avec mes souvenirs
 Comme compagnons.

Laissez-moi pleurer
 De villes en villages
 Dans la verdure
Remplie de promesses, de cœur,
 Et d'une foi
 Plantée dans la croix.

Laissez-moi pleurer
 L'héritage
 De la solitude
 Tamponnée de vaillance d'honnêteté
 Dans un langage de métiers :
 Weaver
 Stitcher
 Digger
 O. K.
 Lumberjack
 Boss
 Chum
 Too bad !

J'ai pris une femme.
 C'est mon désennui.
 C'est mon devoir.
 J'ai pris une femme
 Venue du grand pays
 De mon histoire.
 Créature d'habitant,
 Compagne de lit,
 Mère de mes enfants
 Et semeuse de vie !
 Tu es mon partage et mon soutien.
 Tu es mon ménage. Je suis ton bien.

Je sens l'exil et le Grand Tronc.
 Je chante les provinces et les états.
 Je respire les chantiers, les rangs de patates et le Petit
 Canada.

Je récite le Pater, l'Angelus et l'Ave Maria.
 Je fête Champlain, Évangéline, Sainte Anne et Ferdinand
 Gagnon.

Je respecte la loi et les commandements.
 Je satisfais ma routine et ma nostalgie.

Et puis,
 Je me meurs de ces émotions
 Traqué dans l'idéal des ambitions.
 Je me meurs des inspirations
 Traqué dans l'entrave des aspirations
 Je me meurs d'une fondation
 Traqué dans le devoir et l'immersion.

Il faut mouiller la terre
Pour que la graine pousse,
Alors,
Laissez-moi pleurer
Par les ruelles
De chez nous
Où la sécheresse du mensonge
Y semait
Les faux espoirs.

Laissez-moi pleurer
Entre les bloques
Aux bardeaux dépeinturés
Où la fertilité de mon enfance
Était gênée
Par des voyages déroutés

Laissez-moi pleurer
Dans les entrailles
Des perrons et des passages
Où dans ma langue singulière
J'apprenais les mots d'usage :
Puanteur
Crasse
Punaise
Crève-faim
Pourriture
Colon
Petit pain
Misère.

La femme est mon confort
D'amant et de mari
L'amour de toute une vie
La femme est le ressort
Qui contourne mes conflits :
Passions et délits,
Elle est la grande messe
De chaque matin
Elle est la sagesse
Des jours bénis
Tu es ma raison nuptiale
Et ma rubrique familiale.

Je sens l'église et l'école paroissiale.
 Je chante le grégorien et la Bonne Chanson.
 Je respire les filatures et les hôpitaux.
 Je récite mes blasphèmes et les litanies.
 Je fête la Saint-Jean et les vendredis.
 Je respecte la grand'tante et Monsieur le Curé.
 Je satisfais mon intempérance et la belle félicité.

Et puis,
 Je me meurs l'esprit brisé,
 Blessé par l'ignorance du préjugé.
 Je me meurs le cœur brisé,
 Blessé aux mains des bien-aimés.
 Je me meurs l'âme brisée
 Blessé par la conscience de ma timidité.

Il faut mouiller la terre
 Pour que la graine pousse.

Alors,
 Laissez-moi pleurer
 Sur le béton
 De nos nouveaux soucis
 Où la folie de nos désirs
 Sera la mesure
 De mes plaisirs et de mon entrain.

Laissez-moi pleurer
 Au cœur
 De nos cœurs
 Où, dans une langue bien précise,
 Retentiront
 Des mots plus choisis :
 Fierté
 Amour
 Force
 Bonheur
 Fraternité
 Connaissance
 Fertilité
 Honneur

Je sens la rencontre et les grandes écoles.
Je chante nos clochers et nos violons.
Je respire la besogne et la santé.
Je récite mes vers et mon credo.
Je fête chaque jour et mes petits-enfants.
Je satisfais mes folies et les tiennes.
Je respecte tous ceux qui veulent s'aimer.

Il y a des enfants
Qui veulent sourire
Se réjouir
Et se souvenir
Se faire réjouir
Et se faire souvenir
Se nourrir, courir et grandir.

Il y a des adolescents
Qui veulent se dépandre
Se comprendre
Et s'entendre
Se faire comprendre
Et se faire entendre
Se détendre.

Il y a des jeunes gens
Qui veulent se concrétiser
Se parler
Et se toucher
Se faire parler
Et se faire toucher
S'idéaliser et s'aimer.

Il y a des femmes
Qui veulent se libérer
Se mériter
Et s'admirer
Se faire mériter
Et se faire admirer
Se destiner.

Il y a des hommes
Qui veulent s'enhardir
Se valoir
Et se matérialiser
Se faire valoir
Et se faire matérialiser
Produire et reproduire.

Je n'ai pas d'illusion.
Hier n'était pas toute tempête
Et aujourd'hui n'est pas tout beau temps.
Tant qu'à demain,
La graine aura poussé
Dans une terre bien mouillée.
Mais ce sera à d'autres de pleurer.

"LE PEUPLE FRANCO-AMÉRICAIN"

Claire Quintal

"Le Franco-Américain, tel il fut, tel il est, tel il sera"
Worcester, sd.

Placée à la tête de l'Institut de Français du Collège de l'Assomption à Worcester (Massachusetts) dont elle a réussi à faire un pôle du renouveau intellectuel franco-américain, universitaire brillante et éclectique, Claire Quintal tente de définir, dans ce texte, l'identité du peuple franco-américain et d'évaluer les chances d'une survivance culturelle.

Pour comprendre le Canadien-Français devenu Franco-Américain, tout au long du XIXe siècle, il faut le replacer dans son milieu historique, social et religieux. Vaincu par les Anglais au XVIIIe siècle et voyant sa tentative d'insurrection rapidement écrasée au début du XIXe siècle, en 1837, il s'est replié sur lui-même. Se voyant abandonné par la mère patrie puis incapable d'atteindre son indépendance par ses propres moyens, il s'est vu obligé de ne plus compter que sur sa force à lui et sur les maigres moyens dont il disposait. Homme de la terre, donc de par la force des choses de tendance conservatrice et fataliste, sa vie devint très vite un champ clos. Vivant éloigné des grands centres urbains, résigné à l'idée que le pouvoir politique était aux mains de l'étranger, il s'habitua à ne compter que sur ses propres forces et à investir le meilleur de lui-même dans sa famille. C'est la seule chose qui lui appartenait en propre. C'est donc sur sa famille qu'il régna, n'ayant point de patrie. Maître chez lui, il avait néanmoins recours de façon régulière à une autorité plus haute que la sienne - celle du prêtre. Ce double patriarcat du curé et du père de famille était tout de même tempéré par le fait que la femme-mère régnait au foyer et que son concours était indispensable pour la bonne marche de l'exploitation fermière.

Ce même peuple qui avait vécu replié sur ses terres, habitué au travail ingrat de l'exploitation agricole, se contentant de très peu de choses, patient, endurant, bon travailleur,

pas regardant à sa fatigue, s'est retrouvé un jour dans certaines villes de la Nouvelle-Angleterre puritaine du XIXe siècle. Il avait apporté pour tout bagage sa famille nombreuse et ses habitudes séculaires. Il avait laissé au Canada un gouvernement qui ne lui appartenait pas, un pays où il ne se sentait point, n'étant pas Anglais, un citoyen à part entière, pour s'installer dans un pays si près de son Québec natal qu'il pouvait y retourner de façon régulière mais où là encore et de manière plus accentuée, tout appartenait à l'Autre et non point à lui. Habitué à la résignation depuis 1763, persuadé qu'il ne lui restait qu'à survivre, à se maintenir tant bien que mal tout en assurant sa postérité, l'habitant canadien-français devenu franco-américain ne changea point d'optique. Bien qu'ayant laissé derrière lui sa terre et sa maison, "vendues à l'encan", il apporta néanmoins avec lui les mêmes attitudes psychologiques qui l'avaient caractérisé dans son pays natal. Loin de lui donc l'idée d'essayer de s'imposer là où il allait s'installer. Ses faibles moyens pécuniers l'en auraient empêché de toute façon, au début tout au moins.

Pendant longtemps, l'habitant de la terre canadienne devenu ouvrier dans une ville américaine ne s'engagea donc point dans la vie politique de son nouveau pays. Il vivait en vase clos. Pour quelles raisons ? D'abord par manque d'assurance en lui-même et par une certaine apathie où se mêlait un grain du cynisme de sa race : «l'a quoi bon» et ce sens que «plus ça change, plus c'est la même chose.» Mais aussi parce qu'il écoutait son guide spirituel, le curé de la paroisse pour qui toute influence étrangère constituait, par le fait même d'être protestant et anglais, un danger pour ses ouailles catholiques et françaises. Ses chefs laïques, journalistes et présidents des sociétés dites "nationales" étaient eux aussi d'avis que toute ouverture à la société environnante devait fatalement conduire à brève ou à longue échéance au reniement des valeurs traditionnelles de la race et à la perte de la foi. Ajoutons que certains "habitants" rêvaient de rentrer un jour au village natal ayant amassé leur petit pécule, d'autres pensaient sérieusement au "rapatriement" prôné par certains chefs inquiets de la "saignée à blanc" de la province de Québec par le départ en si grand nombre de ses fils et de ses filles.

On a cru pendant longtemps que l'appât du gain était tout ce qui les intéressait en fin de compte parce qu'ils ne semblaient pas s'occuper de grand-chose d'autre. Ils mettaient même leurs enfants au travail très jeunes. C'est que dans leur simplicité ils avaient transplanté la manière de vivre de l'habi-

tant du terroir québécois aux petites villes industrielles de la Nouvelle-Angleterre. Tout le monde travaille sur une terre, non ? La famille s'entr'aide partout et toujours, non ? Pourquoi donc un père de famille ne serait-il pas en droit d'attendre que ses enfants l'aident à joindre les deux bouts ? L'éducation, "l'instruction" comme ils disaient, eux, c'était bon pour les riches, pour ceux qui avaient de l'ambition, pour ceux qui voulaient changer leur mode de vie. Or l'habitant récemment arrivé, qui venait tout juste de changer sa vie entière, qui avait tout chambardé pour recommencer à neuf, qui avait quitté sa maison, sa paroisse, sa ville, son pays, sa terre en un mot, était bien satisfait d'attendre encore un peu avant de faire instruire ses enfants surtout dans les écoles publiques d'alors où ses enfants étaient brimés et se faisaient insulter à la fois par les institutrices et par les élèves. Vivant à part, n'ayant confiance qu'en son curé et en ses proches parents, il enverrait plus tard, sous la pression de son curé, ses enfants à l'école paroissiale, les séminaires et les pensionnats étant réservés à ceux qui en avaient les moyens ou qui avaient une vocation religieuse. Passée l'école paroissiale, ç'en était fini de l'éducation des siens avant qu'il ait pu fonder ses propres écoles secondaires et ses collèges à lui. Et même là, n'y allait pas qui voulait. Il fallait pouvoir payer les frais de scolarité. Résultat : peu d'éducation pour le très grand nombre. Donc voués à répéter les mêmes gestes que leurs parents à l'usine et à la maison.

Cela les rendait-ils malheureux ? Point du tout, sauf les plus intelligents parmi eux qui, espérons-le, avaient une "vocation". La vocation religieuse était la seule garantie d'une éducation plus poussée pour les enfants des pauvres et les pauvres devaient représenter 98% de la population. Ces jeunes gens intelligents mais pauvres qui n'avaient point de vocation réagissaient sûrement avec une sorte de résignation non point amère, c'était plutôt la résignation du paysan devant une mauvaise récolte, résignation transmise de façon naturelle et renforcée par l'enseignement de la religion qui avait réussi à former un peuple humble et obéissant.

Parce que c'était un genre d'homme qui ne s'attendait pas à grand-chose de la vie, qui s'adaptait facilement à un milieu, parce qu'il faisait partie d'un peuple dont les ancêtres avaient vite appris à vivre avec les tribus indiennes, il s'est vite accoutumé à son nouveau mode de vie dans les "Petits Canadas" des villes industrielles de la Nouvelle-Angleterre. Son peuple s'était dispersé un peu partout sur ce vaste conti-

nent mais en "Canadien errant" ; son véritable "pays" avait toujours été sa famille et sa paroisse. Né d'un peuple de "voyageurs" qui avaient couru et parcouru tous les bois du continent, il se contentait maintenant de son "Petit Canada" d'ouvrier entouré de sa famille nombreuse. Ses seuls voyages à présent étaient d'aller de "Petit Canada" en "Petit Canada" cherchant toujours et seulement un "job" meilleur et de temps à autre quand il lui restait des parents au Québec, il partait pour le "Grand" Canada afin d'aller les saluer, prenant un plaisir puénil, avec ses habits "modernes" et son "char" neuf à éblouir ses cousins restés sur la terre. Mais en dépit des "airs" qu'il se donnait quand il visitait ses cousins "en" Canada, il était resté au fond de lui-même pareil à ses cousins de la terre. L'homme de la petite ville était resté un époux tranquille, un bon père de famille, hospitalier, gai luron à ses heures, dépourvu d'arrogance et d'ambition véritable. Ce peuple paisible, un peuple qui n'imposait pas ses misères aux autres par pudeur, par un mélange de fierté et d'humilité, n'endossa point non plus les problèmes des autres. Devons-nous être surpris alors si ces Canadiens-Français au cœur encore enraciné dans leur province refusèrent pour la plupart de participer aux grèves de l'industrie du textile et de la chaussure ? si, plutôt que de participer, ils déménageaient tout bonnement vers une autre ville ou plutôt vers un autre "Petit Canada" où ils trouvaient non seulement du travail mais une paroisse tout comme celle qu'ils venaient de quitter, un curé disant à peu près les mêmes choses du haut de sa chaire, une école paroissiale où les enfants pouvaient apprendre leur catéchisme, un médecin, un avocat, un pharmacien, un entrepreneur de pompes funèbres ayant comme lui des noms bien canadiens : Béland, Lussier, Morin, Blais, Messier, Héroux ?

Ce même peuple, qui faisait tout pour vivre tranquille, donc déjà à l'écart des grands problèmes politiques et sociaux, s'entendait tout de même dire par ses chefs spirituels et laïques qu'il avait une mission à remplir, celle de témoigner pour le fait catholique français en Amérique. Or cela impliquait un isolement encore plus complet de sa part. Toute ouverture vers l'autre, de quelque nationalité qu'il fût, contenait un germe de "contamination", soit protestante, soit "anglaise". Contrairement à ce qui se serait passé dans une société plus ancienne et mieux structurée, le Canada-Français s'est vu obligé de confier la survie d'une culture à un peuple pauvre et sans instruction. La "survivance" s'opéra donc tant bien que mal, avec les moyens du bord. Quelle gageure ! Mais

plutôt que de témoigner par sa participation politique, par son érudition, par des succès brillants dans les affaires ou dans les professions libérales, ce peuple continua tout bonnement d'exister comme si le fait d'avoir une famille nombreuse suffisait pour assurer la survie du patrimoine ancestral. Le témoignage manqua donc d'envergure et d'éclat. Ce qui n'empêcha point notre homme de continuer à assurer sa présence modeste de travailleur honnête et consciencieux. N'oublions pas qu'il se faisait dire par les WAPS que sa langue n'étant pas celle de Paris, que sa culture étant canadienne et non point française, il ne pouvait pas prétendre avoir l'acuité intellectuelle du Français, ni son élégance, ni sa fougue. Il y crut volontiers, semble-t-il et il accepta tout bonnement d'être un homme ordinaire, d'intelligence moyenne, passif et prudent plutôt que dynamique et débrouillard, bon père plutôt qu'élégant cavalier.

Ce même homme pacifique était tout de même capable de colère. Mais de façon bouleversante, ses meilleures énergies, son plus grand courroux ont été dirigés non point contre l'Anglo-Saxon protestant, le patron en quelque sorte, mais contre ceux qui étaient de la même religion que lui : les évêques irlandais. Ce Franco-Américain si respectueux à l'ordinaire de l'ordre, de la hiérarchie sociale a osé, lorsqu'il fut question de ses droits linguistiques et de ses biens paroissiaux, se mettre en dehors de la communion de la Sainte Eglise, là même où, il le savait trop bien, il n'y avait point de salut. C'est comme si le salut ne comptait plus devant l'acharnement du paysan à garder intacts "son" bien, "son" église, "son" école.

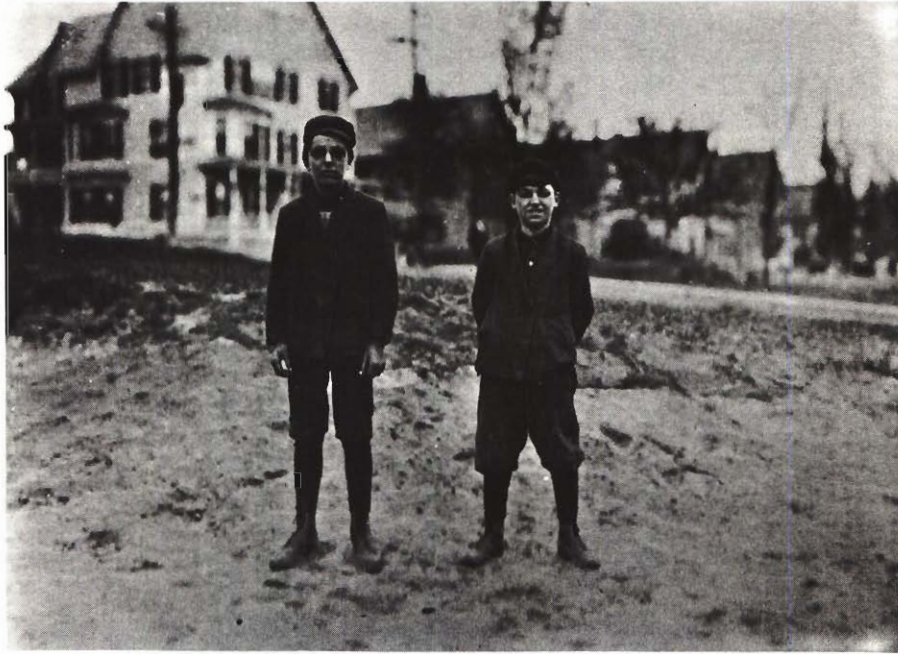
Voilà donc notre homme, un être d'une simplicité étonnante, capable néanmoins de sursauts d'énergie pour défendre ses droits les plus précieux : prier dans son église "nationale", dans sa langue maternelle, envoyer ses enfants dans une école paroissiale où ils apprendraient le français, contribuer son argent non à l'évêque irlandais mais à son curé, Franco-Américain comme lui, pour l'usage des Francos et non pour être distribué à travers le diocèse où cela avantagerait sûrement les autres et non point les siens.

Et depuis ce temps-là, qu'advient-il du Franco-Américain ? La deuxième guerre mondiale qui suivit l'époque pénible de la crise économique des années trente arracha les jeunes hommes de leurs "Petits Canadas", pour les plonger dans le tourbillon de la guerre. Après avoir été mêlés à tous les autres "Américains" pendant son entraînement, le jeune Franco se retrouva un jour en Angleterre, puis en France ou se battant

contre les Japonais. Le "melting pot" allait enfin pouvoir agir sur notre homme. La guerre venait compléter ce que le cinéma et la radio avaient déjà commencé : l'américanisation du Franco. Comment peut-on s'étonner de l'attirance exercée sur ces jeunes par la fierté de se sentir citoyen du pays qui était en train non seulement de "sauver le monde", mais de libérer la France, pays de ses pères. Quelle revanche de l'histoire ! Lafayette nous voici, enfants des vieilles provinces : de la Normandie, du Poitou, de l'Île de France, de la Picardie, de la Bretagne, tout comme les marins et les soldats qui avaient contribué de façon si spectaculaire à la victoire américaine de Yorktown en 1781.

Nous nous débattons maintenant devant le dilemme du présent. Quelle est la réalité contemporaine du Franco-Américain ? Les personnes sont demeurées pareilles à elles-mêmes, mais les structures ont été modifiées. La réalité religieuse et sociale a été transformée par les influences venant de toutes parts. Les paroisses franco-américaines se sont anglicisées afin de mieux atteindre les jeunes pour qui le français n'est plus une langue maternelle. La plupart des écoles paroissiales ont aussi fermé leurs portes. Les curés ne pouvant plus compter sur des vocations religieuses pour pourvoir aux écoles et désireux de ne point grever leur paroisse des dépenses que représente le maintien d'une école par des professeurs laïques, préfèrent abandonner cette institution qui a formé au moins deux et dans quelques cas trois et quatre générations de Francos. Le vieux dicton qu'on se plaisait à répéter autrefois : «Qui perd sa langue, perd sa foi» s'est donc avéré faux. Les curés sont les premiers maintenant à l'admettre ! Quelle ironie ! Pour ne point risquer la perte de la foi parmi les jeunes, les curés franco-américains ont largué la langue.

Or le même type d'homme qui avait vécu dans une paroisse d'un "Petit Canada" entouré de sa famille, persiste, il se maintient. Mais la famille se désagrège et se disperse, la paroisse, sauf pour sa messe en français, est comme toutes les autres paroisses catholiques de ce vaste pays et les "Petits Canadas" sont habités maintenant par des vieillards, des Porto-Ricains, des Portugais, quand ils n'ont pas été démolis au nom du renouveau urbain. Qu'advient-il donc de notre Franco resté au fond de lui-même le même homme ? A cause de sa ténacité et de son conservatisme foncier il maintiendra une certaine cohésion ethnique. Quand on s'appelle Giroux, Lamoureux, Le Blanc, Pelletier, Péloquin, Poirier, il est assez difficile encore aujourd'hui de se faire passer pour un protes-



Jeunes ouvriers d'usine photographés par Lewis Hine en 1909 - Manchester, New Hampshire, dans le Petit Canada.

tant de souche anglo-saxonne !

Ce pays s'intéresse de façon plus sérieuse d'ailleurs depuis une dizaine d'années au phénomène de la persistance des groupes ethniques. Il y a une volonté de légitimer leur apport à l'essor industriel des Etats-Unis, à voir dans leurs différentes traditions culturelles une richesse supplémentaire pour le pays. Ces individus ont d'ailleurs mérité le titre d'Américains à part entière en mourant pour ce pays dans les guerres du XXe siècle ; ils ont mérité ainsi qu'on respecte leur identité ethnique.

Cette ethnicité "nouvelle vague" semble d'ailleurs plaire aux jeunes aussi bien qu'aux moins jeunes. Ces jeunes qui veulent être pleinement et consciemment eux-mêmes se rendent compte de la nécessité de s'éclairer sur leurs origines afin de se mieux comprendre eux-mêmes. Qui mieux est, ayant dépassé le stade du complexe d'infériorité qui a été le sort de tous les immigrants et se cherchant une appartenance autre qu'économique dans la société américaine pluraliste, le jeune "ethnique" s'intéresse à sa famille, à l'histoire de sa ville et de son groupe ethnique.

Appelé "Chinois de l'Est" en 1881 dans un rapport du Bureau du Travail, le Franco-Américain a, comme eux, vécu à l'écart, il a refusé toute influence étrangère, il a continué à parler sa langue. Il avait choisi d'être fidèle à un idéal catholique et canadien-français. Il a beaucoup travaillé pour gagner très peu d'argent. On s'est moqué de lui, on l'a exploité. Mais il a survécu en homme placide, en paroissien docile, en père de famille comblé.

Que seront ses lendemains de citoyen à part entière ? Il saura profiter de plus en plus d'une éducation à la portée de tout le monde. Il fera son petit bonhomme de chemin sans trop attirer l'attention sur lui. Il continuera très probablement à être bon époux et bon père de famille. Il apprendra peut-être comment réussir une carrière politique.

Le Franco de demain restera vraisemblablement pareil à lui-même mais ayant plus d'éducation, il pourra aller très loin s'il le désire. Pour y arriver, il aura besoin des qualités d'endurance et de persévérance dont ont fait preuve ses grands-parents, jointes à plus d'assurance et de confiance en lui-même et à une meilleure connaissance des qualités de fidélité et de fraternité qui lui sont particulières. Et à une époque où cette nation semble vouloir retrouver un mode de vie plus simple, à un moment où les valeurs rurales sont de plus en plus respectées, il se peut que le Franco-Américain n'ait point à faire peau

neuve. Il lui sera très probablement utile d'avoir recours à ses habitudes séculaires d'homme respectueux de la vie et de la nature.

Et il y aura, espérons-le, quelque part en Nouvelle-Angleterre, au moins un centre où tous ceux qui le voudront, pourront aller se renouveler à la source même de leur culture, où ils pourront apprendre ou ré-apprendre qui ils sont et ce qu'ils représentent pour ce pays.

De toute façon il y aura, pas loin de nous, un Québec reconnu, renouvelé, repensé, régénéré et retrouvé, où toutes sortes d'énergies créatrices seront encouragées. Cela ne pourra manquer d'inspirer, d'encourager, de stimuler les jeunes Francos à mettre en valeur le meilleur d'eux-mêmes afin d'atteindre leur plein rendement d'hommes et de femmes, Franco-Américains du XXe et XXIe siècles.

"CATHOLIQUES ET FRANÇAIS"

Ferdinand Gagnon

Discours prononcé le 24 juin 1879 à Worcester

Personnalité historique, porte-drapeau inconditionnel de la cause franco-américaine, souvent invité lors des fêtes traditionnelles en Nouvelle-Angleterre, Ferdinand Gagnon développe avec éloquence les thèmes classiques, le rejet du matérialisme et la défense de la langue.

Quand je rappelle à mon souvenir ce qu'étaient mes compatriotes, il y a dix ans, j'admire l'apostolat bienfaisant de notre clergé. Gardez votre foi religieuse, messieurs, et jetons un regard sur la croix de Notre-Dame des Bois, orgueilleux de pouvoir dire : Avant tout, vous êtes Canadiens.

Quand j'ouvre les pages de notre glorieuse histoire, hélas ! trop peu connue, et que j'y vois écrits en traits de flamme l'héroïsme de l'apôtre, du soldat et du laboureur ; quand j'y vois à chaque page resplendir d'un éclat sans tache, la foi, l'espérance et la charité, mon front se relève plus fier, mon regard est plus superbe, et je répète avec toute l'effusion de mon cœur : avant tout, restons Canadiens.

Quand je jette un regard sur notre passé politique, j'admire le patriotisme et l'honnêteté de nos hommes d'Etat, leur désintéressement et leur dévouement, mais en même temps, je déplore le peu de fermeté de nos hommes politiques actuels, et je déplore notre désunion, nos luttes intestines, et je répète en français le bel adage anglais : unis, nous régnons, divisés, nous tombons. Je me dis en même temps qu'en suivant l'exemple de nos ancêtres, en étant aussi énergiques, aussi fermes qu'ils l'ont été, nous pouvons toujours dire en face des étrangers : Avant tout, nous sommes Canadiens.

En ce moment même, quand je vois les braves travailleurs qui m'entourent et leurs compagnes fidèles et dévouées célébrer la fête de leur nationalité d'une manière aussi brillante et aussi admirable, avec bonheur je m'écrie : Avant tout, vous êtes Canadiens.

Bien loin de s'affaiblir, votre sentiment national ne fait que se raviver.

Soyons toujours fiers de notre origine, et n'allons jamais courber la tête devant l'étranger. Nous appartenons à cette race des plus hardis pionniers, des plus courageux, des plus dévoués colonisateurs de l'Amérique ; nous sommes de cette race qui, suivant l'énergique expression d'une de nos gloires nationales, marche tête levée au milieu des nations d'Amérique.

Nos ancêtres nous ont légué un passé sans tache, admirable et héroïque, par leur esprit religieux et civilisateur ; ils nous ont acquis un droit de cité sur tout le continent américain.

Prêtre, soldat, coureur de bois, laboureur, ils ont pénétré partout le crucifix d'une main, la hache du colon de l'autre. Jetez vos regards sur la carte géographique de ce continent, et vous trouverez dans les noms des établissements, les vestiges des premiers explorateurs français.

Mais à cette œuvre de civilisation ne se borne pas la gloire de nos ancêtres.

De 1763 à 1841, ils ont combattu dans les parlements et partout, contre les empiètements de l'oligarchie anglaise.

Ils n'ont cessé de lutter pour la conservation et le libre exercice de notre foi, de notre langue et de nos droits.

Les seuls noms des Viger, des Papin, des Lafontaine, des Morin et des Papineau ne sont-ils pas en eux-mêmes l'expression du plus noble et du plus pur patriotisme ?

Compatriotes, imitons ces glorieux exemples.

Si nous n'avons pas les empiètements de vainqueurs puissants à combattre, nous avons les circonstances contre nous.

Le fait d'être au milieu d'une population protestante et de langue anglaise constitue un obstacle véritable à l'expansion de notre foi, à l'usage journalier de notre idiome.

Nous devons faire face à ces obstacles et demeurer malgré tout et en dépit de tout : Canadiens Français.

Compatriotes, nous n'irons pas dire aux générations qui dorment dans la tombe : Votre sang a été répandu en vain, il n'a fécondé que l'erreur ; vos labeurs ont été vains, ils n'ont fondé que sur le sable. Vous avez lutté et combattu, pour rester Français, vous avez eu tort ; sans vous, sans vos luttes, la France serait oubliée, nous serions prospères, car nous serions assimilés aux Anglais et aux Américains.

Pouvons-nous dire : oublions notre origine ; si elle fut française, c'est la faute du sort ; changeons de langue, celle que nous parlons n'est bonne que pour la poésie, l'éloquence et

l'amour, et il nous faut parler affaires, n'aimer en un mot que ce qui constitue le bonheur matériel ?

Non, non, non !

Compatriotes, nous ne pouvons dire ces abominations, ce serait forfaire à l'honneur ; ce serait jeter dans la boue de l'égout du matérialisme, tout un passé de gloire pour s'acheminer vers un avenir de mépris et d'opprobre.

Compatriotes, puisse cette belle fête profiter à nous tous ; elle devra servir à affermir notre patriotisme.

J'ai lu sur quelques insignes la belle devise : Se chercher et s'unir. Oui, soyons honorables. Avant tout, ne faisons rien qui donnerait à nos compatriotes le droit de rougir de nous ; respectons notre patrie, notre titre de catholiques et de Français.

"C'T'A SORTE D'ANIMAL QUI PARLE LE FRANÇAIS"

Grégoire Chabot
 "Un Jacques Cartier errant"
 Pièce en un acte - 1977

Grégoire Chabot, l'un des rares auteurs de théâtre contemporains, a imaginé une situation pour le moins saugrenue et bouffonne : le fantôme de Jacques Cartier pénètre un jour dans un bar, au cœur d'une grande ville industrielle de Nouvelle-Angleterre. Le barman et son ami Ti-Jean, travailleur au moulin, à peine étonnés, bavardent avec l'illustre personnage. Cartier comprend soudain qu'il n'est pas en Nouvelle-France, comme il l'avait d'abord cru...

Cet échange rocambolesque est l'occasion pour Chabot d'exercer sa verve satirique et de mettre au jour les difficultés que rencontrent les Franco-Américains pour conserver leur langue. Comme on le verra, les erreurs n'ont pas toujours été commises d'un seul côté...

Cartier : Vous dites que je suis en Nouvelle-Angleterre, Monsieur ?

Barman : Oui, c'est correct ça.

Cartier : Et vous et votre femme, et ce monsieur-là, vous parlez tous notre belle langue ?

Barman : Ça ben l'air à ça.

Cartier : Il se doit donc que la France ait conquis ce pays-ci et que maintenant tout ce grand continent sauvage soit sous la protection de sa Majesté le Roi de France, bien qu'on ait conservé ce nom atroce !

Barman : Non.

- Cartier : Non ?
- Barman : Non.
- Ti-Jean : (Se lève et va au bar) En effet, Monsieur Cartier, si vous me permettez, on pourrait même dire que c'est le contraire qui est arrivé.
- Cartier : Vous voulez dire...
- Barman : Oui. Exactement.
- Cartier : Depuis...
- Ti-Jean : Plus que deux cents ans.
- Cartier : (Assommé par la nouvelle, indiquant le vin) Monsieur, s'il vous plait. (Vide le verre d'un trait) (Grimace) Mais c'est abominable ça. Moi qui avais tant d'espoir de voir une colonie française florissante... vous vivez donc, depuis deux cents ans sous le joug horrible de la domination anglaise ?
- Barman : Ben, pas exactement. On est Américain.
- Cartier : Américain ? Américain ? Qu'est-ce que ça veut dire ?
- Ti-Jean : Ecoutez, Monsieur Cartier, ça serait un peu long de tout vous expliquer ça, mais disons là qui y a eu une guerre, eh ? Ben après la guerre, on a signé un morceau de papier pi bang ! nos ancêtres, y sont devenus des citoyens anglais. Après ça, icitte en Nouvelle-Angleterre, y a eu une autre guerre. On a signé un autre morceau de papier, pi bang ! on est devenu Américain.
- Cartier : Et ces Américains, ils parlent le français ou l'anglais ?
- Barman : L'anglais.
- Cartier : (Gémit. Indique qu'il veut un autre verre de

vin. Il le boit d'un trait. Grimace) Je m'en doutais. Mais, vous, vous parlez tous le français.

Ti-Jean : Ben, les Français qui étaient icitte ou ben qui sont venus icitte après, on les appelle des Franco-Américains. Y en a qui parlent encore le français.

Barman : C'est c't'a sorte d'animal-là que vous voyez en avant de vous aujourd'hui.

Cartier : (Se lève tout à coup. Prend son épée en main) S'il y a des francophones ici, tout n'est pas perdu. Allons ! Aux armes ! Prenez vos épées et suivez-moi ! Nous allons libérer ce pays. Nous allons redonner au Roi ce qui lui appartient. (Il se précipite vers la porte à droite) (S'aperçoit que personne ne le suit) Qu'est-ce qu'il y a ? Ne souhaitez-vous pas le retour du régime français ?

Barman : Ben, on veut pas vous faire de la peine, Monsieur Cartier, mais...

Ti-Jean : Ecoutez, là, Monsieur Cartier. J'ai lu un peu l'histoire de ma famille. Le premier côté, y était coureur de bois sous le régime français. Y travaillait nuit et jour, pi y crevait. Mon arrière grand-père était un habitant sous le régime anglais. Lui étou, (5) y travaillait nuit et jour, pi y crevait. Mon grand-père est venu icitte travailler au moulin (6) sous le régime américain. Y travaillait nuit et jour, pi y crevait. Moué, je travaille au moulin étou. Ça me donne pas assez cher ça, ça fait que j'ai une autre job (7) le soir. Pi savez-vous quoi c'est que j'fais, moué ? J'crève ! Si vous imaginez que le retour du régime français va arrêter 350 ans de crevage, j'ai ben peur que vous vous trompez ben mal !

Cartier : (Le menaçant de son épée) Ça, ce sont des paroles de traître, Monsieur, paroles que je vais laisser passer pour le moment, vu l'aspect

critique de la situation dans laquelle vous vous trouvez. (Avec une ironie un peu trop appuyée) Mais si vous méprisez tellement notre souverain, le Roi, si vous refusez d'agir pour la cause de la justesse, de la vérité, de l'honneur qui est et qui a toujours été la cause de la France, pourquoi parlez-vous encore notre belle langue ?

- Barman : C'est facile. On n'avait pas de choix.
- Ti-Jean : Pi, ça durera plus ben longtemps non plus.
- Cartier : Que voulez-vous dire ?
- Ti-Jean : Le français disparaft.
- Cartier : Mais comment ? ..Pourquoi ?
- Barman : C'est ben facile. Les jeunes d'aujourd'hui, y ont eu un choix, eux autres. Pi y ont choisi l'anglais.
- Cartier : Mais c'est terrible ça. C'est même impardonnable !
- Ti-Jean : Y auraient dû choisir le français ?
- Cartier : Mais il va sans dire que...
- Ti-Jean : Pourquoi ?
- Cartier : Mais, voyons, comme la langue du pays le plus puissant et le plus riche du monde, le français est absolument indispensable. Presque tout le monde le parle. Si vos jeunes veulent faire quoi que ce soit de bien dans le monde, ils devront parler français.
- Barman : J'ai ben peur que les choses ont pas mal changé depuis votre temps, Monsieur Cartier.
- Cartier : De quelle façon ?

- Ti-Jean : Ben, pour commencer, la France est plus le pays le plus puissant et le plus riche du monde.
- Cartier : Je ne vous crois pas, Monsieur.
- Barman : Oh, c'est vrai. C'est l'Amérique. On l'enseigne même à l'école.
- Ti-Jean : Pi ça, ça veut dire qu'asteur, (8) presque tout le monde parle anglais.
- Barman : Pour les jeunes, le français est pu vraiment utile, Monsieur Cartier, surtout icitte.
- Cartier : Mais même si tout ce que vous me dites est vrai, ce que je doute fortement, vous ne pouvez pas nier que le français, c'est une des plus belles langues du monde. Que les jeunes l'apprennent pour sa valeur esthétique.
- Ti-Jean : Pi combien que ça va leur donner sur leurs chèques chaque semaine, ça, une valeur esthétique ? Le boss, (9) lui, y parle anglais. Si on veut le comprendre quand y nous dit qui va baisser nos gages on est aussi ben de l'savoir, l'anglais, nous autres étou.
- Cartier : Mais si c'est ça le cas, ne pourraient-ils pas du moins être bilingues comme moi, je le suis ?
- Ti-Jean : (Se moquant un peu de lui) Et comme moi, je le suis aussi ?
- Cartier : (Qui n'y avait pas pensé) Euh... oui.
- Ti-Jean : Et pi, quoi c'est que ça va donner ça ? être bilingue ?
- Cartier : Eh bien, si vous connaissez deux langues, vous êtes deux personnes.
- Barman : Hé, ça, ça serait bon, Côté ! Si t'étais deux personnes, tu pourrais avoir quatre jobs au lieu d'ainque (10) deux.

- Ti-Jean : Deux personnes... deux personnes. Je va vous dire, là, Monsieur Cartier, moué ça fait trente cinq ans que chu deux personnes. Voulez-vous savoir quoique c'est ça m'a donné ? Ben, j'va vous le dire. Pour commencer, mes deux personnes sont allées à l'école paroissiale. Là, on leur parlait français. Mais en même temps, on riait de son accent, on riait de sa prononciation, on riait des mots anglais qui usait (ll) parce qu'il savait pas comment dire ce qui voulait dire en français.
- Cartier : Mais vous auriez dû, sans doute, avoir des maîtres qui étaient Franco-Américains comme vous pour vous aider.
- Barman : C'était eux autres qui nous chantaient des bêtises.
- Cartier : Mais je ne comprends pas !
- Ti-Jean : Nous autres non plus on comprenait pas. Ça fait que, après une secousse, on a décidé d'aller à l'école publique. Là, on parlait à mes deux personnes en anglais. Y nous punissaient même si on parlait français. Là, c'était mon côté anglais qui en mangeait une bonne. On y disait les mêmes niaiseries, pi à part de ça, on le trouvait pas mal épais.
- Cartier : Je crois que je comprends un peu la situation, Monsieur, mais il fallait essayer de se perfectionner dans les deux langues.
- Ti-Jean : Quoi c'est que vous pensez que j'ai fait. D'abord, j'ai essayé d'aider mon côté français. J'étais tétu. J'allais l'apprendre c't'a maudite langue-là.
- Cartier : Monsieur, c'est un peu fort, tout de même.
- Ti-Jean : Bon, ben, j'va pour prendre des cours, on me met en première année. (Avec accent anglais épais) «Je sais que vous parlez déjà le français

mais votre entraînement grammatique et votre prononciation laissent vraiment beaucoup à désirer.» Bon ! OK, j'les prends vos maudits cours. Enseignez-moué comment dire clothes-pin, pi second base, pi short stop, pi clutch, pi windshield, pi bathing suit, pi wash cloth. Au lieu, y me montrent comment dire des choses que je connais déjà : «J'entre dans la salle de classe. Je prends ma place. Le professeur entre. J'ouvre mon livre» pi je lui fourre ça dans le... Pi en même temps, y me disent encore que je parle mal. Moué, j'avale tout ça. J'essaie de ben pratiquer mes leçons. Droit pas drette. Froid pas frette.

Cartier : Mais du moins, vous faisiez du progrès.

Ti-Jean : C'est ça que la maîtresse disait. Ça fait que je m'en va chez nous pi j'essaie de parler comme ça. On me dit de parler comme du monde. On m'accuse de parler en cul de poule, pi de péter plus haut que le trou.

Barman : Mais c'est vrai, ça, Ti-Jean. C'est pas naturel pour nous autres de parler comme ça. C'est comme une autre langue.

Ti-Jean : (A Jacques Cartier) Vous voyez ? Ben moué, là, Monsieur Cartier, tedben (12) que j'chu épais. Mais j'chu pas si épais que ça. Après une secousse j'ai réalisé que si j'parlais le français de chez nous, on allait me chanter des bêtises. Mais si je parlais pas le français pantoute... Ça fait que asteur, je l'parle presque pu, le français. Je m'en sacre du français. Pi je vous assure que mes enfants passeront pas par là. L'anglais, c'est la langue des boss par icitte pi c'est c't'elle-là qui vont apprendre, rien que c't'elle-là !

"FRANCOS ET YANKEES"

Louis Dantin (1865 - 1945)

"La guerre de Cuba"

Le moins que l'on puisse dire de Louis Dantin, c'est qu'il sait tâter de la satire. On retrouve dans ses vers, qu'il ajoute avec une agréable fantaisie, l'anticonformisme du journaliste. Quant à cet esprit critique à l'égard de l'impérialisme yankee, qui trouve des échos étonnamment modernes, il s'inscrit dans le cadre traditionnel de l'antagonisme ethnique, entretenu par le clergé pour des raisons religieuses, mais qui n'était point aussi systématique qu'on pourrait le penser, comme le prouve la participation de volontaires franco-américains à la guerre de Sécession.

(Ceci n'est pas d'hier)

Les Yankees sur la mappemonde
 Ronde
 Voudraient voir pour maîtres et dieux
 Eux.
 Ils happent, comme crocodiles,
 Iles,
 Falines et monts, villes et ports
 Forts.

Aux cieux où fleurit le cigare
 Gare !
 Sampson avec ses loups-garoux
 Roux
 S'en vient, du haut de sa pirogue,
 Rogue,
 Dire au valeureux hidalgo :
 "Go !"

Mais l'autre, sans cérémonie,
 Nie
 Le droit d'être ailleurs que chez soi
 Roi
 Lui qui vainquit le matamore
 Maure
 Croit pouvoir noyer dans son sang
 Sam.

Si la chaire de Salamanque
 Manque
 De syllogisme assez subtil,
 Il
 Répondra d'une autre manière
 Fière
 Par la bouche de maint canon :
 "Non !"
 Mais pour garder à cette flamme
 L'âme
 Il faudrait, las ! de pesetas
 Tas !
 Et l'on n'a du nerf de la guerre
 Guère
 Au sol indolent où Madrid
 Rit.

De Saragosse à Carthagène
 Gêne !
 Pour le troupier, pour le marin,
 Rien !
 Pour Manille là-bas qui lutte
 Flûte !
 Et pour la flotte de Cadix
 Nix !

Alors régiments et bagages,
 Sages.
 Restent aux portes d'Alcala :
 Là
 Leur patriotisme s'excite
 Vite :
 Ils vont pourfendant, sabre au clair,
 L'air.

L'oncle Sam, qui fait la grimace,
Masse
Cent croiseurs aux aciers épais ;
Mais
Toujours la flotte scélérate
Rate
Les effets de ses gros vaisseaux
Sots.

Cependant, voyez comme danse
L'anse
Du panier d'où le lourd trésor
Sort !
Vont-ils boire la banqueroute
Toute
Pour être, à coups de millions,
Lions ?

Aussi, quand survient à leur rêve
Trêve
Et qu'ils voient fuir les billets verts
Chers,
Le marchand qui vit sous leur crâne
Damne
Le mal de mettre des Cubas
Bas.

"LES BANNIERES ILLUSOIRES"

Louis Dantin
 "Chanson funéraire"

Voici le destin d'un homme en marge, à la subjectivité et l'individualisme exacerbés, la folle histoire d'un déraciné, seul, au regard critique, violemment démarqué des dieux qu'il aime comme un vrai fils, idéaux illusoires, fausses justices et vains paradis du capitalisme, monde triste et conformiste ; ce passionné bâtit en creux le monde de la société franco-américaine et brise avec éclat la statue d'argile. Visions anti-thétiques extraordinairement fortes du poète, qui trace, par les ombres noires, le portrait de son peuple et les traits de son visage de détresse.

Toutes ces morts qu'il faut mourir !
 Toutes ces nefs qu'on voit périr,
 Agitant de vains oriflammes,
 Sombrant une à une, engouffrées
 Aux gueules de la destinée,
 Et chacune portait notre âme !

Toutes ces morts, toutes ces morts
 Déchirant notre sort ;
 Chacune traînant à sa griffe avide
 Notre cœur immobile et vide,
 Notre corps pantelant
 Souillé des taches de son sang !

Toutes ces tiges saccagées,
 Chacune un battement, une pensée,
 Un amour, un jet de notre être,
 Broyés sous les verglas épais,
 S'obstinant à renaître
 Pour un printemps qui ne luira jamais !

Tant d'agonies déjà râléés
 Dont recommencent les sueurs glacées,
 Et le frisson et le hoquet final :

Et l'on s'exile de ceux qu'on aime tendrement,
 Pour avancer vers la mince lumière
 Qu'on aperçoit sur des rocs solitaires,
 Pâle et tremblante, mais dans le noir
 La seule, la seule qu'on peut voir !
 Est-ce possible qu'il eût valu mieux
 S'être crevé les yeux ?
 On meurt cent fois
 Des morts qu'on sème autour de soi.

On a chéri d'une âme novice
 La fraternité la justice :
 On a cru les hommes emportés
 Au val d'idéals exaltés ;
 Bannières illusoires que bientôt
 La route accroche à tous ses poteaux !
 Unanime, la foule élude
 Le Sermon des Béatitudes,
 Pour le Testament du plus fort,
 Du plus riche et du plus retors.
 Les pacifiques sont les maudits :
 Guerre, Capital, nouveaux paradis !
 Et parce qu'en face des taudis
 Les chambres de commerce et les banques m'attristent,
 Je passe pour un bolchéviste

Et le grand monde m'est interdit.
 A mes harangues rien ne vibre :
 Je n'ai pour frères que les chemineaux libres
 Qui dorment sous le toit des cieux
 Et qui voyagent aux essieux.

Châteaux de lune jetés à bas,
 N'êtes-vous pas autant de trépas ?

Ah ! surtout voir passer aux chemins
Les lents convois de ses amours humains !
Voir s'empiler aux mausolées
Les cœurs éteints, les caresses figées.
Les bras tendres raidis, les yeux ensorceleurs
Fermés, ou qui regardent ailleurs !
Comme on brise la terre où s'émiettent
Vos gracieux squelettes,
Et comme éperdument votre souvenir
S'agite, rebelle à finir !

Fraîche fille de Wallonie,
Dont le rire perlait comme une symphonie,
Et par qui je connus, grise,
La douceur du premier baiser :
En gestes innocents
Tu me jetais l'appas de tes seize ans,
Et sous ton jeune amour
Craquaient les murs de ma funèbre tour.
Pourquoi de couteaux ennemis
Nous ont-ils désunis ?
Pour revoir ton visage cher
Il me faudrait nager toute la mer !

Florence délicate, impériale,
Dont l'âme me fut un dédale,
Qui longtemps portas mon cœur suspendu
En loquet à ton col menu ;
Feu d'artifice
Aux programmes inattendus
Capiteux bouquet de caprices,
Tourment, délice !
Hélas ! qui me voulais du bien,
Mais qui m'aimais moins que ton chien !

Hélène, sincère et jalouse,
Attentive comme une épouse,
M'offrant à l'abri des tranquilles palmes,
Un refuge indolent et calme,
Mais qui liait de trop de nœuds
Mon cœur aventureux !

Petite Rosine hardie,
 Vive comme un pétilllement d'incendie,
 D'une âme neuve, grande ouverte,
 Buvant la vie offerte ;
 Proie à de trop précoces pensées,
 Dont la danse insensée
 S'en vint tourner autour de moi,
 Le diable sait pourquoi,
 Et qui m'inoculas une étrange amitié
 Aussi tant de pitié !
 Hélas ! jamais final,
 Prêt pour un nouveau mal !

Au fouillis d'intimes halliers,
 Ces cimetières familiers,
 Où, sur la mousse et sur la neige,
 S'avancent nos cortèges,
 Refaisant, par les mêmes broussailles,
 Toujours les mêmes funérailles :
 Allées froides aux longs arceaux
 Dont un seul défunt occupe tous les tombeaux !

Pauvre petit enfant,
 Né d'hier, à peine vivant,
 Déjà tu portes sans retour
 Le deuil de ton premier jour
 Et l'on te berce dans tes langes fins
 Entre la mort d'hier et celle de demain.

Puis ce sont tous nos jours
 Qui sonnent le glas d'autres jours :
 Nos actes et nos joies
 Que le matin déploie
 Et que le soir marque d'une croix.

Prêtres naïfs qui m'enseigniez à épeler
 Et de grands gestes me bénissiez
 En m'instillant vos catéchismes,
 Saviez-vous que vous ourdissiez mon schisme
 Et semiez dans mon âme d'enfançon
 La mort de vos leçons ?
 Mais longtemps comme il faut souffrir
 De ces fois lentes à mourir !

On s'attarde à leurs ruines coutumières,
Même bien loin du vieux Calvaire
On suit la croix de Jésus Christ
Selon qu'il est écrit.

Pourtant on semble dur, on brise cruellement
Le frêle cœur de sa maman ;
Troublante enfant,
Dont je n'ai pas bien su vraiment
Si j'étais le père ou l'amant,
Mais dont l'œil noir et les demi-caresses,
Passés, lancinent ma détresse.

Ah ! vous respirez, vous marchez,
Au monde encore vivantes,
Et pour apaiser le Souvenir,
D'autres amours vous font des élixirs ;
Mais vous n'êtes pour moi que des ombres fuyantes
Qui ne voyez même pas dans la nuit
Mon fantôme qui vous poursuit.

Hormis toi, fatalement unique,
Brune aimée, chaude fleur d'Afrique,
Qui fis passer un court midi
Sur mes jours engourdis.
Tu as franchi l'ultime porte,
Vraiment ah ! vraiment morte,
Et je m'enveloppe de ton linceul,
Te gardant à moi seul.
Au grand silence où tu reposes
Se penche la prière des roses
Et tu sens, sur ton lit étroit,
Mon cœur mort serré près de toi.

Toutes ces morts, toutes ces morts
Dont, avec ce qu'on aime
On est tué soi-même !
Quand donc, comme en un port,
Atteindrai-je la grande Mort
Qui, dans une suprême déroute,
Vous enterrera toutes !



Travailleurs et livreurs de glace - Manchester Coal and Ice Company, vers le début du siècle présent.

T. Pariseau, modiste, rue Elm - Manchester New Hampshire, vers 1910.



"AFFIRMATION OU ASSIMILATION ?"

Robert B. Perreault

"Un fragment de la grande mosaïque américaine" - 1976

Robert B. Perreault appartient à ce groupe très actif de jeunes écrivains qui luttent de toutes leurs forces pour réveiller la conscience linguistique et historique franco-américaine. Placé à la tête de la bibliothèque de l'Association Canado-Américaine à Manchester, point névralgique de la culture française en Nouvelle-Angleterre, il a entrepris de nombreuses recherches qui l'ont amené à publier, en 1976, une synthèse, Un fragment de la grande mosaïque américaine. L'extrait que nous publions constitue une manière de bilan et aussi d'interrogations personnelles sur l'avenir, en cette fin du XXe siècle.

Aujourd'hui, l'avenir des Franco-Américains paraît incertain.

En plusieurs villes, le Petit Canada (13) n'est guère visible aujourd'hui. Après le déménagement en banlieue de la majorité de ses anciens habitants, le vieux quartier canadien-français commença à se détériorer et à se dissoudre. Le silence règne dans les rues où jadis les premiers Canadiens-Français avaient marché si fièrement dans le défilé annuel de la Saint Jean Baptiste. (14) Elles sont bordées de maisons vacantes dégradées et battues par les intempéries des saisons. Ces demeures, qui avaient exigé tant de travail et d'argent, et que les vieux émigrés avaient autrefois considérées comme leurs châteaux, tombent maintenant en ruine. En certains endroits, le Petit Canada se fit littéralement écraser et manger par les bulldozers et les grues de la rénovation urbaine au nom du "progrès".

Quant aux Franco-Américains, ils sont devenus tout simplement des Américains. A l'exception d'une minorité de défenseurs énergiques de la langue et des traditions françaises, la plupart des Franco-Américains ne se distinguent aucunement des autres groupes au point de vue de l'apparence, du parler, du comportement et de la pensée. Ils ne se battent plus

contre les Irlandais, et la société Yankee leur a ouvert la porte. Mais malheureusement, pour atteindre ce niveau, les Franco-Américains furent obligés de se défaire de leur possession la plus précieuse, leur identité.

Une question se pose : « Qui est responsable de toutes ces pertes ? » Les Canadiens-Français du XIXe siècle étaient persuadés que la conservation de leurs églises, écoles, journaux et sociétés assurerait leur survivance ethnique. Ils croyaient fermement que ces institutions étaient les piliers de la vie française aux Etats-Unis. Cependant, les développements du XXe siècle démontrent qu'ils avaient tort. A l'époque où les Canadiens-Français s'établirent aux Etats-Unis, leurs institutions reflétaient une image purement canadienne-française. Mais plus tard, lorsque leurs descendants, les Franco-Américains commencèrent à abandonner graduellement leur langue maternelle, leurs institutions avaient deux alternatives à considérer : soit se conformer à cette évolution afin de demeurer solvables, soit tenter de résister à ce courant vers l'assimilation et périr éventuellement. Autrement dit, les institutions franco-américaines ne furent point la base de la culture française en ce pays, mais plutôt, elles reflétèrent les sentiments qui prévalaient à une époque quelconque. Lorsque les Franco-Américains commencèrent à quitter leurs paroisses en faveur des paroisses irlandaises, pour entendre la messe en anglais, les curés franco-américains n'avaient aucun choix : il fallait introduire des messes anglaises ou bien perdre la majorité de leurs paroissiens. Cette idée s'applique aussi aux autres institutions franco-américaines. La faute n'est point la leur.

Qui donc alors est responsable de l'assimilation des Franco-Américains ? La réponse se trouve au cœur même du foyer, la famille. Le caractère de tout être humain, c'est-à-dire sa personnalité, sa perception de la réalité, ses valeurs, ses habitudes, sa langue et son identité, se développe au sein du foyer familial. Plus précisément, on pourrait indiquer que de tous les membres de la famille, la mère occupe la fonction la plus importante dans la formation de ses enfants. Même si elle travaille, ses enfants sont plus souvent avec elle qu'avec leur père. Au foyer, la responsabilité repose sur les épaules de la mère, car c'est d'elle que les enfants apprennent leur "langue maternelle". L'éducation commence certainement à la maison et ce sont presque toujours les femmes qui en sont les plus fidèles gardiennes.

Si les parents enseignent la langue maternelle à leurs

enfants et s'ils leur inculquent une fierté ethnique lorsqu'ils sont encore jeunes et sensibles, les enfants, devenus adultes, attacheront du prix à leur identité franco-américaine. Donc, ils conserveront leur langue et leurs traditions. Dès que les parents commencent à négliger la formation ethnique de leurs enfants, les forces assimilatrices s'en emparent. Ces influences comprennent, entre autres, la télévision, la radio, les bandes dessinées, le cinéma, les parents et amis qui ne parlent que l'anglais. Si les parents se décident d'envoyer leurs enfants à une école paroissiale franco-américaine (les quelques-unes qui restent) sans leur avoir d'abord montré à parler français, ils ne peuvent pas blâmer l'école d'assimiler leurs enfants, puisque ceux-ci n'avaient point de langue ou d'héritage ethnique à détruire en premier lieu.

En cette année du Bicentenaire, les citoyens des Etats-Unis s'intéressent tout à coup à leur héritage ethnique. Ils ressentent peut-être une certaine perte après l'avoir négligé pendant si longtemps. Heureusement que les jeunes, l'avenir de notre société, montrent beaucoup d'enthousiasme pour l'étude des langues étrangères, la reconstruction de leur arbre généalogique et le voyage au vieux pays pour voir où demeuraient leurs ancêtres. Quelques décennies auparavant, les adultes accusèrent la jeune génération d'avaloir la propagande assimilatrice. Avec espoir, la jeunesse actuelle récupéra cette perte en rattrapant le passé, pour ensuite le rendre utile dans le présent. Si les parents prennent un plus vif intérêt dans la formation ethnique de leurs enfants, et si les programmes bilingues d'aujourd'hui reçoivent l'appui du gouvernement et du peuple, l'avenir de toute langue, y compris le français, demeurera brillant. En cet âge d'avion à réaction, où l'on peut se rendre en Europe en quelques heures seulement, beaucoup plus d'Américains visitent les différents pays à l'étranger. Ceux qui l'ont déjà fait se rendent compte de la valeur de connaître une deuxième langue.

Certaines gens ont l'impression qu'une personne agit de façon peu patriotique en parlant une langue étrangère et en s'identifiant à son langage ethnique. Au contraire, les Etats-Unis sont une nation qui se fait avocate de la liberté d'être ce que l'on désire être. Un individu peut prêter serment aux Etats-Unis tout en ressentant de la fierté pour son héritage ethnique. Si les Franco-Américains réussissent à raviver la langue française et à la maintenir au foyer, ils seront des plus riches, tant au point de vue intellectuel, que culturel. D'un autre côté, si les Franco-Américains disparaissent un jour,

c'est parce qu'ils l'auront voulu.

Cette grande mosaïque, les Etats-Unis d'Amérique, à cause de l'assimilation de ses différents groupes ethniques, est devenue mate et sans couleur avec le temps. En cette année du Bicentenaire, 1976, c'est le moment opportun d'examiner ce chef-d'œuvre, cette mosaïque âgée de deux cents ans, pour commencer à en faire la restauration avant que ses couleurs, autrefois brillantes, flétrissent à jamais.



III - PAYSAGES

"SPLEEN D'AUTOMNE"

Rosaire Dion-Lévesque
"Les Oasis" - 1930

Les Oasis datent d'une période particulièrement féconde dans la vie de Rosaire Dion-Lévesque. L'amitié de Louis Dantin et de Robert Choquette l'encourage à pénétrer dans la voie de la poésie. Son recueil, publié en Europe, connut un incontestable succès, au-delà même des frontières de son pays.

On trouvera dans ces poèmes une inspiration mélancolique qui puise aux sources aussi diverses que celles de la Pléiade et du Parnasse pour la "bouche sonore" et à l'insondable tourbillon post-romantique pour le "cœur triste".

Automnes de jadis, où donc s'en sont allées
Vos splendeurs dont j'aimais la belle volupté.
Et dont je m'enivrais à travers les allées
De vos jardins flétris, rêvant d'éternité ?

Dans chaque feuille au vent je voyais, libérées,
Des âmes s'en allant vers la vive clarté ;
Et le chant que disaient les crissantes feuillées
M'était plus cher alors que le chant de l'été.

Saisons des rouges morts, des rêves d'améthyste,
O saisons que j'aimais, dont mon cœur était plein,
De vos charmes d'antan, rien, plus rien ne subsiste.

Aujourd'hui tout est morne et je porte un cœur triste,
Et l'effeuillaison chère à mon âme d'artiste
Ne sème que des glas dans le vent qui se plaint.

"NEIGE"

Rosaire Dion-Lévesque
"Les Oasis" - 1930

Vol de micas en fleur ô neige immaculée !
Recouvrant les pavés et les vieux toits pointus.
Sous l'amoncellement de tes prismes, perdus
Sont les cloaques gris de la rue esseulée.

La ville respandit sous la froide gelée
Par ce soir hivernal où les bruits se sont tus.
Et les arbres, hier spectres aux bras perclus,
Sont des bonshommes blancs tout au fond de l'allée.

Prismatiques splendeurs, étincellements froids,
Qui recouvrez du sol les morsures tragiques
De l'éclat lillial de vos tapis magiques,

Que ne pouvez-vous pas tapisser quelquefois
Les décombres poudreux d'un cœur lourd d'avaries.
- Il est rare qu'il neige au désert de ma vie.

"MA RIVIERE"

Rosaire Dion-Lévesque
"Quête" - 1963

La Merrimack est l'une de ces rivières de Nouvelle-Angleterre qui, tout au long de leur cours, ont été largement exploitées à des fins industrielles, pour faire tourner les "moulins", c'est à dire pour alimenter en énergie les usines. Barrée, canalisée, détournée, artère coronaire des villes de Manchester, de Nashua, la patrie de Dion-Lévesque, de Lowell et de Methuen, elle se jette dans l'Océan à la hauteur de Newburyport, au Massachusetts. Comme la Saco, la Blackstone, l'Androscoggin et la Connecticut, chantée par Joseph Thériault, elle prend valeur de symbole.

Merrimack indolente, abreuvant ma vallée,
Ruban d'acier liquide, et mat, et sans remous,
Sur ton lit peu profond, sous les nuages flous,
Tu charries dans tes flots mon enfance en-allée !

La ville et le village en ta rive ombragée
Ont filé le coton, tissé le chanvre roux ;
Dans ton onde hier pure ont vomi les égoûts,
Et tu poursuis toujours ta calme destinée.

J'aurai vu la Tamise et le Tibre et la Seine,
Mais, plus chère m'es-tu que ces eaux souveraines,
Rivière qui retient mon rêve merveilleux.

Ce paradis lointain hantant encore mes yeux,
Quand l'Indien, dans sa barque mal équarrie,
Solitaire, chantait ses dieux et sa patrie.

"A TOUTE HEURE"

Henri d'Arles

Comme beaucoup d'écrivains franco-américains, Henri d'Arles est prêtre. Sa production littéraire est très considérable et il aborde tous les genres avec bonheur, mais c'est dans le petit poème en prose qu'il paraît le mieux réussir, là où il marque un vrai talent de peintre subtil et précieux.

"Pastels" - 1905

Ah ! si tous les matins étaient comme celui-ci ! Le soleil est magnifique et doux. Il n'éclate pas. Sa splendeur est équilibrée. Toute chose reçoit une part égale de ses dons. Une sérénité riante est épandue. Le fond du ciel est pâle, presque blanc, mais gai, sans nuage. Pas de vent. Des souffles intermittents et tempérés, qui m'apportent la bonne odeur du sol, des germes neufs, des bourgeons, des sèves en travail, des feuilles près d'éclore.

"Miscellanées" - 1925

Jour splendide. Douceur de l'air. Les choses baignaient dans la sérénité. Dans le parc, là-bas, les arbres s'estompaient dans une vapeur tiède et lumineuse ; ils avaient l'air contents de vivre. Quel magnifique décor, ces frondaisons diaprées où toutes les couleurs de la palette sont fondues en synthèse rare ! Saison d'automne, tu es grande artiste ! Sous ton souffle, les bois se transfigurent. Avant de se dépouiller, ils donnent une fête : ils s'incendient, s'ensanglantent. La sève mystérieuse, qui court encore sous les écorces déjà moins gonflées, s'épanouit en des carnations humaines. Cela est beau mais si éphémère.

Vers l'heure du soir, il se donnait une fête dans les hauteurs des cieux. Le soleil, boule pourpre, plongeait rapide-

La côte atlantique - Union, Maine. Photo Gary Samson.



ment derrière la crête des collines. Des traces de sa chute demeuraient dans l'espace, sous forme de longues traînées violettes ou roses, de laines mauves, d'îles en feu. Quel sort enviable, s'en aller ainsi, s'évanouir à l'horizon du monde, en semant des fleurs, en faisant éclore un parterre infini de pétales aux nuances les plus délicates, s'ensevelir dans un linceul aux couleurs de lis et de lilas ! Manibus date lilia plenis !...

"Horizons" - 1929

Goûtons, sans plus, les délices de cette heure où la nature se transforme magiquement. Ruisseaux d'argent dans les avenues. Une blancheur douce et chaude enveloppe les arbres recueillis. Contrastant violemment avec les surfaces inondées de rayons lunaires, des ombres opaques, d'un contour net, comme taillées au couteau. Splendide eau-forte. Paysage surnaturel. Un silence absolu accroît l'impression religieuse qui se dégage de tout. Nous osons à peine parler. Les mots profaneraient le mystère de ce nocturne. Tibi silentium laus.

L'on se croirait en dehors du temps et de l'espace, dans un paradis retrouvé, tout frais éclos des mains divines. L'Eden avait-il plus de charmes, à l'heure où l'Eternel y faisait sentir sa présence, dans la brise vespérale ? O massifs ténébreux ! ô clartés tendres, coulées de crème sur les feuillages ! ô nuages de parfums, imprégnant l'air immobile ! ô diamants purs de la voûte céleste ! ô reine harmonieuse des nuits ! Pourquoi l'heure est-elle fugitive ? Pourquoi nos yeux ne jouissent-ils pas à jamais de cette vision de rêve ? Il est des moments que l'on voudrait fixer, avec des clous d'or, à l'horizon de sa vie, comme une tenture sacrée.

Deux heures du matin. Sous cette latitude, le mystère des nuits ne l'emporte-t-il pas sur le charme des jours ? Ainsi à cette heure, un sombre azur habite le firmament. Pas une tache de vapeur à travers ce dôme riche, splendide. Etoiles et planètes s'y inscrivent avec une absolue netteté, s'y détachent comme de purs bijoux. La lune, à son premier quartier, a l'air d'un montan de berceau. Dans l'atmosphère, aucun souffle. Les palmiers s'érigent immobiles. Ils ne bougent pas plus que s'ils étaient de pierre. On les dirait sculptés sur l'horizon. Toute vie est comme suspendue. Seule, la voix grave de la mer scande le repos des choses...

"Eaux-Fortes" - 1913

Mais serait-il possible de rendre la poésie éparse dans ce nocturne, cette splendeur lunaire finement enchâssée dans une sertissure de pénombre, le mystère de ces silences élargis par le faible mouvement du navire et le clapotis des flots ? Que ne suis-je peintre ! Que ne puis-je fixer ces remuantes écailles nacrées qui s'allongent en traînée infinie !

*"PAYSAGES D'EAU"**Henri D'Arles**"Pastels" - 1905*

Moelleusement sise en un creux de mousse, ou enchâssant son cristal dans une fine sertissure de pierre, discrète, mystérieuse, le plus souvent voilée d'herbes ou de feuilles, la source constitue certainement l'une des merveilles du monde matériel.

Elle est belle jusque dans son nom ; il y a en effet dans ce mot de source, de fontaine, comme une note de musique, caressante, délicieuse à l'infini ; si belle que les poètes de tous les temps l'ont célébrée en strophes exquis, et que les artistes n'ont pu s'empêcher de lui prêter une âme vivante, de la personnifier en un harmonieux rêve de chair, de la diviniser ; si belle que le Céleste Jardinier de l'Eden en avait fait jaillir une, au beau milieu du paradis terrestre, "fons escendebat e terra, une fontaine s'élevait de terre", nous dit la Genèse, comme si, sans cette perle liquide, son œuvre eût été incomplète de toute façon, et eût manqué, non seulement d'un phénomène utile, nécessaire à la fécondation du sol, mais encore d'un élément esthétique incomparable, d'un objet essentiel à l'idéal, à l'absolue beauté qu'il avait voulu réaliser.

Le source est belle, elle est discrète.

Rien n'annonce sa présence, si ce n'est ces taches blondes, ces lamelles d'or, dont le soleil, en s'infiltrant à travers les ramures, parsème son onde, ou ces lambeaux d'azur que le firmament y laisse choir ; si ce n'est aussi ce murmure incessant, ce rire clair, perlé, si mélodieux, si berceur, que le rossignol, qui vient s'y mirer et s'y baigner, qui vient y boire, et diamanter son duvet de ses gouttes argentines, que le rossignol le prend, ce doux gazouillis des fontaines, pour un écho charmant de sa propre chanson...

"Eaux-Fortes" - 1913

Tout est tranquille. L'eau grise n'a pas une ride. Comme fond à ce miroir, d'un côté des champs bien verts qui fuient là-haut en ondulations douces, tout au bout, un rideau de forêts. Les arbres plongent leur silhouette dépouillée dans la transparente quiétude de l'étang. Leur image renversée et baignante n'est pas plus saturée d'eau que leur forme réelle, enveloppée de brouillard, reprise dans un tissu serré de gouttelettes. Leurs lignes s'estompent, se fondent dans un cadre humide et flottant. Oh ! que la ville me semble loin avec ses vacarmes, ses spectacles prosaïques. Quand donc pourrai-je m'établir à demeure dans les bois profonds, près d'une eau murmurante, dans le grand silence traversé d'harmonies champêtres !...

L'étang a une petite "chaussée" dont les planches mal jointes laissent filtrer de minces filets d'eau, qui tombent sur un lit de hautes herbes et de pierres en faisant une musique fluide et si douce. Il n'y a pas de soleil. La nature n'en est que plus intime et plus recueillie. Cet effet de brouillard met des voiles de rêve. Les choses sont comme fondues dans l'essence vaporeuse. Tout à l'heure, la brume a fait mine de se dissiper ; les arbres se dessinaient en plus clair ; les linéaments d'un sommet apparurent ; la cime restait couronnée de son écharpe gazeuse.

Et voici que les "grisailles" redoublent d'intensité, que la forêt se perd en des profondeurs noyées...

"Laudes" - 1925

L'océan est le miroir mobile et fidèle où se reflètent et s'inscrivent toutes les richesses du firmament. Le soleil y jette ses coulées d'or, la lune y berce son mystère. Tout l'ordre stellaire se renverse dans cette glace infinie :

C'est l'océan : vois-tu déferler les étoiles ?

C'est un charme de contempler, à travers ce cristal, les variations des mondes supérieurs et de voguer parmi les constellations, car tout le ciel est porté sur les eaux. La mer n'a de couleurs, de nuances, que celles qui lui viennent du firmament : ses teintes multiples sont l'exacte transposition de celles qui règnent là-haut. Il n'en est pas de si subtiles ni de si éphémères que sa fluidité ne s'en pare aussitôt. Immenses morceaux d'azur, nuages affectant toutes les formes, parterres de roses

ou violents incendies, tous les états de la lumière, toutes les changeantes modalités qui font de la coupole céleste un spectacle sans cesse renouvelé, tout cela se réfléchit en caractères ondoyants et divers sur la surface des flots. En sorte que regarder l'océan, c'est embrasser les merveilles de l'espace.

"PORTS OCÉANIQUES"

Rodolphe-Louis Hébert

"Newport nocturne" et "Soirée d'automne à Salem"

Deux villes, deux ports historiques et la mer omniprésente dans ces deux poèmes de Rodolphe-Louis Hébert. Newport, qui porte le souvenir de Rochambeau, nichée au bout d'une île à l'entrée d'un long golfe qui s'étire jusqu'à Providence. Salem, au nord de Boston, dans la Massachusetts Bay. Hébert, qui séjourna et habite encore au Rhode Island ouvre vers l'Océan l'horizon de la Nouvelle-Angleterre.

Des soifs inétanchables
Vibre le vif aimant
Qu'aux corolles des tables
Attire le couchant.

Miroitant l'encens gris des cigarettes d'or,
Du fils de Sémélé, les mouettes cyclopes
Croassent les complies
Qui se mêlent aux chocs des vases de sinople
Et aux dolents échos des sirènes du port.

De l'océan salin
Les vagues ahuries
Déferlent le trop-plein
Des épaves pourries.

Sur les fétides eaux tremblotent les chansons
Du nicolodéon aux couleurs cinétiques,
Magique discobole
Qui lance ses faux sons dans l'ancre rachitique
Où brillent dans les bols les brûlantes boissons.

La Tamise lépreuse
D'où l'oiseau prend son vol
Vers les régions heureuses
Qui planent sur le sol

Des vulgaires passions, déroule le fil glauque
De son humide acier. Ses sphériques ampoules

Lancement d'une goélette - Thomaston, Maine, 1979. Photo Gary Samson.



Mijotent les complots
Des fébriles amours qu'aspergent de la houle
L'intangible bruine et la musique rauque.

C'est l'heure de la nuit
Où les faibles sanglots
De l'âme qui gémit
S'éteignent sur les flots.

Demain, hélas ! demain, de leur vergue dansante
Couleront les plis flous de la voile glissante
Etreignant pour toujours les extases nocturnes,

Caressés par le vent du soir sanguinolent,
Mélancoliquement
Gémissent les vieux ormes.
De leur haute ramure aux arceaux suppliants
Coulent leurs larmes mornes.

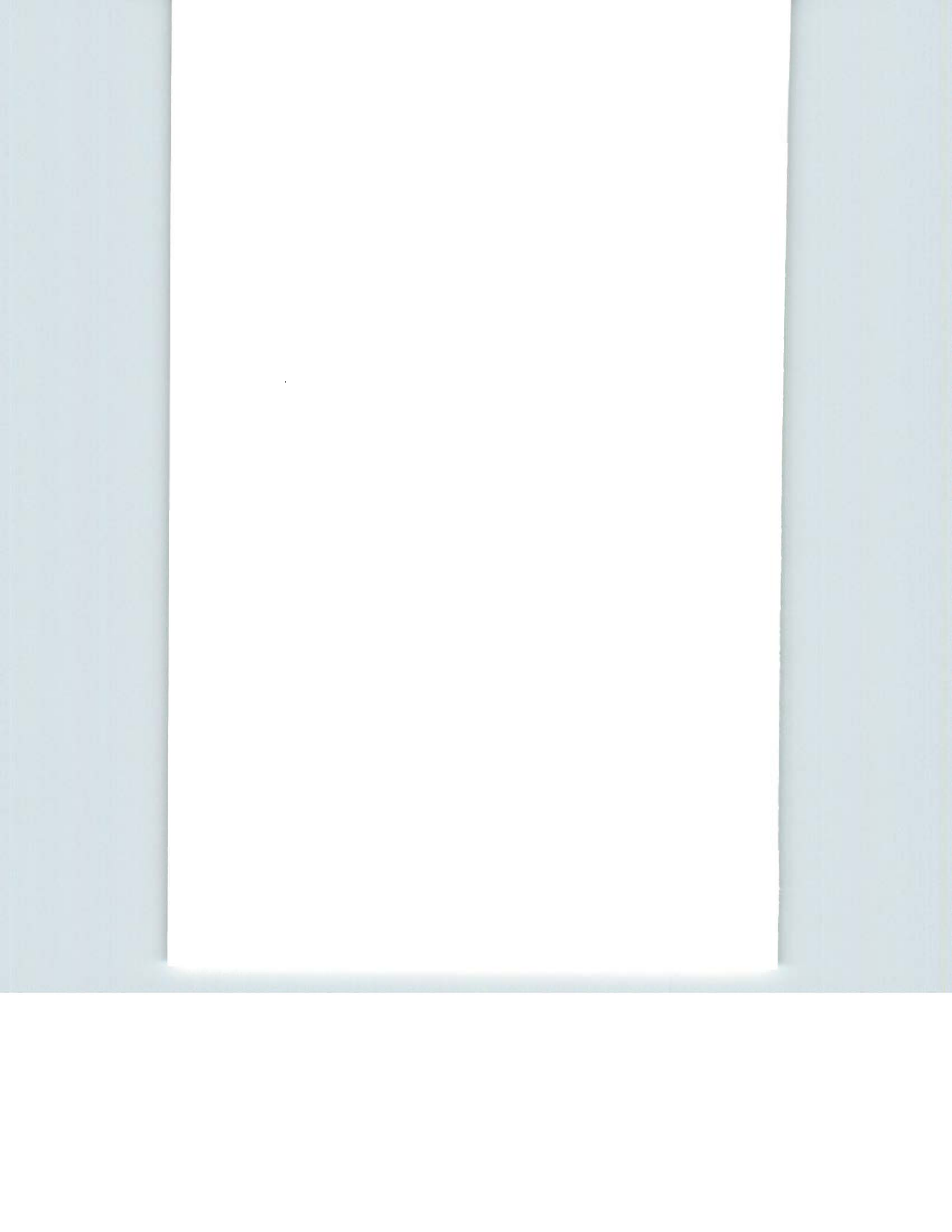
Psychophores subtils des matelots d'antan
Qui hantez cette nef aux lueurs du couchant,
Etes-vous pavillons de leurs sombres navires ?
Est-ce en vous qu'aujourd'hui leur vieille âme respire ?

Multicolore pleur de l'arbre aux feuilles mortes
Qui baves sur le pont de l'humide chaussée,
N'es-tu point le jus gras que le marin importe
Dans le rhum haitien en ses lourds négriers ?

Sur l'océan verdâtre où pourrissent les corps
Basanés aux feux d'or du soleil des Antilles,
Eclate la rafale : évocation du sort
Maléfique et cruel des sorcières, leurs filles,

Dont le long voile noir, augure tristesque,
Se gonfle en flamboyant sur leurs flancs gigantesques.
Feuillage érubescence des braises du bûcher,
Auréolez leur front que moire la fumée.

Sur l'asphalte gluant crissent les ondes brunes
Que torture la lune
Dès ses pâles rayons.
Crânes creux qui roulez vers les arides dunes
De ma mer, reposez en ses mouvants sillons.



IV - CONTES ET FOLKLORE

"LOUPS GAROUS ET FANTOMES"

Normand C. Dubé
"Un mot de chez nous" - 1976

"Vision d'enfant"

Mon grand-père, enfant de l'île, avait peur des gros loups garous. Il m'a raconté par la centaine contes et superstitions au sujet de ces sinistres hurleurs qui hantaient les bois.

Mon père, lui, d'après ces contes, craignait le bonhomme de sept heures. Chaque soir de sa jeunesse il a vécu dans l'illusion de voir par la fenêtre de sa chambre des fantaisies et la magie noire du fantôme qui rôdait autour de la maison.

Mais moi, voyez-vous, je n'ai peur de rien, car j'ai au pied de mon lit journaux, télé et magazines qui m'immunisent contre les visions que doivent souffrir les enfants moins bons.

Mais, dites-moi, qui racontera des contes à mes enfants ?

"CONTE POUR LE JOUR DE L'AN"

Conte folklorique d'Honoré Beaugrand

Tandis que "les chemins sont lisses comme une glace de Venise", dans la nuit du jour de l'an 1858, une famille québécoise de Lavaltrie écoute le patriarche raconter une histoire d'autrefois, censée se passer à la fin du XVIIIe siècle.

- Il y a de cela soixante dix ans aujourd'hui, j'avais vingt ans alors.

Sur l'ordre de mon père, j'étais parti de grand matin pour Montréal, afin d'aller y acheter divers objets pour la famille ; entr'autres, une magnifique dame-Jeanne de Jamaïque, qui nous était absolument nécessaire pour traiter dignement les amis à l'occasion du nouvel an. A trois heures de l'après-midi j'avais fini mes achats et je me préparais à reprendre la route de Lanoraie. Mon "brelot" était assez bien rempli et comme je voulais être de retour chez nous avant neuf heures, je fouettai vivement mon cheval qui partit au grand trot. A cinq heures et demie, j'étais à la traverse du Bout-de-l'Île et j'avais jusqu'alors fait bonne route. Mais le ciel s'était couvert peu à peu et faisait présager une forte bordée de neige. Je m'engageai sur la traverse et avant que j'eusse atteint Repentigny, il neigeait à plein temps. J'ai vu de fortes tempêtes de neige durant ma vie, mais je ne m'en rappelle aucune qui fût aussi terrible que celle-là. Je ne voyais ni ciel ni terre, et à peine pouvais-je suivre le "chemin du roi" devant moi ; les "balises" n'ayant pas encore été posées, comme l'hiver n'était pas avancé. Je passai l'église Saint-Sulpice à la brunante ; mais bientôt, une obscurité profonde et une "poudrière" qui me fouettait la figure, m'empêchèrent complètement d'avancer. Je n'étais pas bien certain de la localité où je me trouvais, mais je croyais alors être dans les environs de la ferme du père Robillard. Je ne crus pouvoir faire mieux que d'attacher mon cheval à un pieu de la clôture du chemin, et de me diriger à l'aventure à la recherche d'une maison pour y demander l'hospitalité en attendant que la tempête fût apaisée. J'errai pendant quelques

minutes et je désespérais de réussir, quand j'aperçus, sur la gauche de la grande route, une mesure à demi ensevelie dans la neige et que je ne me rappelais pas avoir jamais vue. Je me dirigeai, en me frayant avec peine un passage dans les bancs de neige, vers cette maison que je crus tout d'abord abandonnée. Je me trompais cependant ; la porte en était fermée, mais je pus apercevoir par la fenêtre la lueur rougeâtre d'un bon feu de "bois franc" qui brûlait dans l'âtre. Je frappai et j'entendis aussitôt les pas d'une personne qui s'avançait pour m'ouvrir. Au «qui est là ?» traditionnel, je répondis en grelottant que j'avais perdu ma route, et j'eus le plaisir immédiat d'entendre mon interlocuteur lever le loquet. Il n'ouvrit la porte qu'à moitié, pour empêcher autant que possible le froid de pénétrer dans l'intérieur, et j'entrai en secouant mes vêtements qui étaient couverts d'une épaisse couche de neige.

«Soyez le bienvenu», me dit l'hôte de la mesure, en me tendant une main qui me parut brûlante, et en m'aidant à me débarrasser de ma ceinture fléchée et de mon capot d'étoffe du pays.

Je lui expliquai en peu de mots la cause de ma visite et après l'avoir remercié de son accueil bienveillant et après avoir accepté un verre d'eau-de-vie qui me réconforta, je pris place sur une chaise boiteuse qu'il m'indiqua de la main au coin du foyer. Il sortit, en me disant qu'il allait sur la route, quérir mon cheval et ma voiture, pour les mettre sous une remise, à l'abri de la tempête.

Je ne pus m'empêcher de jeter un regard curieux sur l'ameublement original de la pièce où je me trouvais. Dans un coin, un misérable banc-lit sur lequel était étendue une peau de buffle, devait servir de couche au grand vieillard aux épaules voûtées qui m'avait ouvert la porte. Un ancien fusil, datant probablement de la domination française, était accroché aux soliveaux en bois brut qui soutenaient le toit en chaume de la maison. Plusieurs têtes de chevreuils, d'ours et d'originaux étaient suspendues comme trophées de chasse, aux murailles blanchies à la chaux. Près du foyer, une bûche de chêne solitaire semblait être le seul siège vacant que le maître de céans eût à offrir au voyageur qui, par hasard, frappait à sa porte pour lui demander l'hospitalité.

Je me demandais qui pouvait être l'individu qui vivait ainsi en sauvage en pleine paroisse de Saint-Sulpice, sans que j'en eusse jamais entendu parler ? Je me torturais en vain la tête, moi qui connaissais tout le monde, depuis Lanoraie jusqu'à Montréal, mais je n'y voyais goutte. Sur ces entrefaites,

mon hôte rentra et vint, sans dire mot, prendre place vis-à-vis de moi, à l'autre coin de l'âtre.

«Grand merci de vos bons soins, lui dis-je, mais voudriez-vous bien m'apprendre à qui je dois une hospitalité aussi franche ? Moi qui connais la paroisse de Saint-Sulpice comme mon "pater", j'ignorais jusqu'aujourd'hui qu'il y eût une maison située à l'endroit qu'occupe la vôtre, et votre figure m'est inconnue.»

En disant ces mots, je le regardai en face, et j'observai pour la première fois les rayons étranges que produisaient les yeux de mon hôte ; on aurait dit les yeux d'un chat sauvage. Je reculai instinctivement mon siège en arrière, sous le regard pénétrant du vieillard qui me regardait en face, mais qui ne me répondait pas.

Le silence devenait fatigant, et mon hôte me fixait toujours de ses yeux brillants comme les tisons du foyer.

Je commençais à avoir peur.

Rassemblant tout mon courage, je lui demandai de nouveau son nom. Cette fois, ma question eut pour effet de lui faire quitter son siège. Il s'approcha de moi à pas lents, et posant sa main osseuse sur mon épaule tremblante, il me dit d'une voix triste comme le vent qui gémissait dans la cheminée :

«Jeune homme, tu n'as pas encore vingt ans, et tu demandes comment il se fait que tu ne connaisses pas Jean-Pierre Beaudry, jadis le richard du village. Je vais te le dire, car ta visite ce soir me sauve des flammes du purgatoire où je brûle depuis cinquante ans, sans avoir jamais pu jusqu'aujourd'hui remplir la pénitence que Dieu m'avait imposée. Je suis celui qui jadis, par un temps comme celui-ci, avait refusé d'ouvrir sa porte à un voyageur épuisé par le froid, la faim et la fatigue.»

Mes cheveux se hérissaient, mes genoux s'entrechoquaient et je tremblais comme la feuille de peuplier pendant les fortes brises du nord. Mais le vieillard, sans faire attention à ma frayeur, continuait toujours, d'une voix lente.

«Il y a de cela cinquante ans. C'était bien avant que l'Anglais eût jamais foulé le sol de ta paroisse natale. J'étais riche, bien riche et je demeurais alors dans la maison où je te reçois, ici, ce soir. C'était la veille du jour de l'an, comme aujourd'hui, et seul près de mon foyer, je jouissais du bien-être d'un abri contre la tempête et d'un bon feu qui me protégeait contre le froid qui faisait craquer les pierres de ma maison. On frappa à ma porte, mais j'hésitai à ouvrir. Je craignais que

ce ne fût quelque voleur qui, sachant mes richesses, ne vint pour me piller et, qui sait, peut-être m'assassiner.

Je fis la sourde oreille et après quelques instants, les coups cessèrent. Je m'endormis bientôt, pour ne me réveiller que le lendemain au grand jour, au bruit infernal que faisaient deux jeunes hommes du voisinage qui ébranlaient ma porte à grands coups de pied. Je me levai à la hâte pour aller les châtier de leur impudence, quand j'aperçus en ouvrant la porte, le corps inanimé d'un jeune homme qui était mort de froid et de misère sur le seuil de ma maison. J'avais par amour pour mon or, laissé mourir un homme qui frappait à ma porte et j'étais presque un assassin. Je devins fou de douleur et de repentir.

Après avoir fait chanter un service solennel pour le repos de l'âme du malheureux, je divisai ma fortune entre les pauvres des environs, en priant Dieu d'accepter ce sacrifice en expiation du crime que j'avais commis. Deux ans plus tard, je fus brûlé vif dans ma maison et je dus aller rendre compte à mon créateur, de ma conduite sur cette terre que j'avais quittée d'une manière si tragique. Je ne fus pas trouvé digne du bonheur des élus et je fus condamné, à revenir la veille de chaque nouveau jour de l'an, attendre ici qu'un voyageur vînt frapper à ma porte, afin que je puisse lui donner cette hospitalité que j'avais refusée de mon vivant à l'un de mes semblables. Pendant cinquante hivers, je suis venu par l'ordre du bon Dieu, passer ici la nuit du dernier jour de chaque année, sans que jamais un voyageur dans la détresse ne vînt frapper à ma porte. Vous êtes enfin venu ce soir, et Dieu m'a pardonné. Soyez à jamais béni d'avoir été la cause de ma délivrance des flammes du purgatoire, et croyez que quoi qu'il vous arrive ici-bas, je prierai Dieu pour vous là-haut».

Le revenant, car c'en était un, parlait encore quand, succombant aux émotions terribles de frayeur et d'étonnement qui m'agitaient, je perdis connaissance.

Je me réveillai dans mon brelo, sur le chemin du roi vis-à-vis l'église de Lavaltrie.

La tempête s'était apaisée et j'avais sans doute, sous la direction de mon hôte de l'autre monde, repris la route de Lanoraie.

Je tremblais encore de frayeur quand j'arrivai ici à une heure du matin et que je racontai aux convives assemblés la terrible aventure qui m'était arrivée.

Mon défunt père -que Dieu ait pitié de son âme- nous fit mettre à genoux et nous récitâmes le rosaire, en reconnaissan-

ce de la protection spéciale dont j'avais été trouvé digne, pour faire ainsi sortir des souffrances du purgatoire, une âme en peine qui attendait depuis si longtemps sa délivrance. Depuis cette époque, jamais nous n'avons manqué, mes enfants, de réciter à chaque anniversaire de ma mémorable aventure, un chapelet en l'honneur de la Vierge Marie, pour le repos des âmes des pauvres voyageurs qui sont exposés au froid et à la tempête.

Quelques jours plus tard, en visitant Saint-Sulpice, j'eus l'occasion de raconter mon histoire au curé de cette paroisse. J'appris de lui que les registres de son église faisaient en effet mention de la mort tragique du nommé Jean-Pierre Beaudry, dont les propriétés étaient alors situées où demeure maintenant le petit Pierre Sansregret. Quelques esprits forts ont prétendu que j'avais rêvé sur la route. Mais où avais-je donc appris les faits et les noms qui se rattachaient à l'incendie de la ferme du défunt Beaudry dont je n'avais jusqu'alors jamais entendu parler ? Monsieur le curé de Lanoraie, à qui je confiai l'affaire, ne voulut rien en dire, si ce n'est que le doigt de Dieu était en toutes choses et que nous devons bénir son Saint Nom.

"LA CHASSE-GALERIE"

Conte folklorique d'Honoré Beaugrand

Encore un conte fantastique d'Honoré Beaugrand, particulièrement suave pour sa langue peu "académique".

Le récit qui suit est basé sur une croyance populaire qui remonte à l'époque des coureurs de bois et des voyageurs du Nord-Ouest. Les gens des chantiers ont perpétué la tradition. J'ai rencontré plus d'un voyageur qui affirmaient avoir vu voguer dans l'air des canots remplis de possédés s'en allant voir leurs blondes, sous les auspices de Belzébuth. Si j'ai été forcé de me servir d'expressions peu académiques, on voudra bien se rappeler que je mets en scène des hommes au langage aussi rude que leur difficile métier.

«Pour lors, je vais vous raconter une rôdeuse d'histoire, dans le fin fil. Mais s'il y a parmi vous-autres des lurons qui auraient envie de courir la chasse-galerie ou le loup-garou, je vous avertis qu'ils font mieux d'aller voir dehors si les chats-huants font le sabbat, car je vais commencer mon histoire en faisant un grand signe de croix pour chasser le diable et ses diabolins. J'en ai eu assez de ces maudits-là, dans mon jeune temps».

Pas un homme ne fit mine de sortir ; au contraire, tous se rapprochèrent de la cambuse où le "cook" finissait son préambule et se préparait à raconter une histoire de circonstance.

On était à la veille du jour de l'an 1858, en pleine forêt vierge, dans les chantiers des Ross, en haut de la Gatineau. La saison avait été dure et la neige atteignait déjà la hauteur du toit de la cabane

Le bourgeois avait, selon la coutume, ordonné la distribution du contenu d'un petit baril de rhum parmi les hommes du chantier, et le cuisinier avait terminé de bonne heure les préparatifs du fricot de pattes et des glissantes pour le repas du lendemain. La mélasse mijotait dans le grand chaudron pour la partie de "tire" qui devait terminer la soirée.

Chacun avait bourré sa pipe de bon tabac canadien, et un nuage épais obscurcissait l'intérieur de la cabane, où un feu pétillant de pin résineux jetait cependant, par intervalles, des lueurs rougeâtres qui tremblotaient en éclairant, par des effets merveilleux de clair obscur, les mâles figures de ces rudes travailleurs des grands bois.

Joe, le cook, était un petit homme assez mal fait, que l'on appelait assez généralement le bossu, sans qu'il s'en formalisât et qui faisait chantier depuis au moins quarante ans. Il en avait vu de toutes les couleurs dans son existence bigarrée, et il suffisait de lui faire prendre un petit coup de jamaïque pour lui délier la langue et lui faire raconter ses exploits.

«Je vous disais donc, continua-t-il, que j'ai été un peu "tough" dans ma jeunesse, je n'entends plus risée sur les choses de la religion. Je vas à confesse régulièrement tous les ans, et ce que je vais vous raconter là se passait aux jours de ma jeunesse, quand je ne craignais ni Dieu ni Diable.

C'était un soir comme celui-ci, la veille du jour de l'an, il y a de cela trente quatre ou trente cinq ans.

Réunis avec tous mes camarades autour de la cambuse, nous prenions un petit coup ; mais si les petits ruisseaux font les grandes rivières, les petits verres finissent par vider les grosses cruches, et, dans ces temps-là, on buvait plus sec et plus souvent qu'aujourd'hui, et il n'était pas rare de voir finir les fêtes par des coups de poings et des tirages de tignasses.

La jamaïque était bonne -pas meilleure que ce soir- mais elle était bougrement bonne, je vous le persuète !

J'en avais bien lampé une demi-douzaine de petits gobelets, pour ma part ; et sur les onze heures, je vous l'avoue franchement, la tête me tournait, et je me laissai tomber sur ma robe de carriole pour faire un petit somme, en attendant l'heure de sauter à pieds joints, par-dessus la tête d'un quart de lard, de la vieille année dans la nouvelle, comme nous allons le faire ce soir sur l'heure de minuit, avant d'aller chanter la guignolée et souhaiter la bonne année aux hommes du chantier voisin.

Je dormais donc depuis assez longtemps, lorsque je me sentis secouer rudement par le boss des piqueurs, Baptiste Durand, qui me dit :

- Joe, minuit vient de sonner, et tu es en retard pour le saut du quart. Les camarades sont partis pour faire leur tournée, et moi je m'en vais à Lavaltrie voir ma blonde. Veux-tu venir avec moi ?

- A Lavaltrie ! lui répondis-je, es-tu fou ? Nous sommes

en plus de cent lieues. Et d'ailleurs, aurais-tu deux mois pour faire le voyage, qu'il n'y a pas de chemin de sortie, dans la neige. Et puis, le travail du lendemain du jour de l'an ?

- Animal ! répondit mon homme, il ne s'agit pas de cela. Nous ferons le voyage en canot d'écorce, à l'aviron, et demain matin à six heures, nous serons de retour au chantier.

Je comprenais.

Mon homme me proposait de courir la chasse-galerie, et de risquer mon salut éternel pour le plaisir d'aller embrasser ma blonde au village. C'était raide. Il était bien vrai que j'étais un peu ivrogne et débauché, et que la religion ne me fatiguait pas à cette époque, mais risquer de vendre mon âme au diable, ça me surpassait.

- Crée poule mouillée ! continua Baptiste, tu sais bien qu'il n'y a pas de danger. Il s'agit d'aller à Lavaltrie et de revenir dans six heures. Tu sais bien qu'avec la chasse-galerie, on voyage au moins cinquante lieues à l'heure lorsqu'on sait manier l'aviron comme nous. Il s'agit tout simplement de ne pas prononcer le nom du bon Dieu pendant le trajet, et de ne pas s'accrocher aux croix des clochers en voyageant. C'est facile à faire, et pour éviter tout danger, il faut penser à ce qu'on dit, avoir l'œil où l'on va, et ne pas prendre de boisson en route. J'ai déjà fait le voyage cinq fois, et tu vois bien qu'il ne m'est jamais arrivé malheur. Allons, mon vieux, prends ton courage à deux mains, et, si le cœur t'en dit, dans deux heures de temps, nous serons à Lavaltrie. Pense à la petite Liza Guimbette, et au plaisir de l'embrasser. Nous sommes déjà sept pour faire le voyage, mais il faut être deux, quatre, six ou huit, et tu seras le huitième.

- Oui ! tout cela est très bien, mais il faut faire un serment au Diable, et c'est un animal qui n'entend pas à rire lorsqu'on s'engage à lui.

- Une simple formalité, mon Joe. Il s'agit simplement de ne pas se griser et de faire attention à sa langue et à son aviron. Un homme n'est pas un enfant, que diable ! Viens, viens ! nos camarades nous attendent dehors, et le grand canot, de la drave est tout prêt pour le voyage.

Je me laissai entraîner hors de la cabane, où je vis en effet six de nos hommes qui nous attendaient, l'aviron à la main. Le grand canot était sur la neige, dans une clairière, et avant d'avoir eu le temps de réfléchir, j'étais déjà assis dans le devant, l'aviron pendant sur le plat-bord, attendant le signal du départ. J'avoue que j'étais un peu troublé ; mais Baptiste, qui passait sur le chantier pour n'être pas allé à confesse depuis

sept ans, ne me laissa pas le temps de me débrouiller. Il était à l'arrière, debout, et d'une voix vibrante il nous dit :

- Répétez avec moi !

Et nous répétâmes :

- Satan, roi des enfers, nous te promettons de te livrer nos âmes, si d'ici à six heures, nous prononçons le nom de ton maître et du nôtre, le bon Dieu ; et si nous touchons une croix dans le voyage. A cette condition, tu nous transporteras à travers les airs, au lieu où nous voulons aller et tu nous ramèneras de même au chantier. *Acabris ! Acabras ! Acabram !... Fais-nous voyager par-dessus les montagnes !*

A peine avions-nous prononcé les dernières paroles, que nous sentîmes le canot s'élever dans l'air, à une hauteur de cinq ou six cents pieds. Il me semblait que j'étais léger comme une plume ; et au commandement de Baptiste, nous commençâmes à nager comme des possédés que nous étions.

Aux premiers coups d'aviron le canot s'élança dans l'air comme une flèche, et c'est le cas de le dire, le Diable nous emportait. Ça nous en coupait le respire, et le poil en frisait sur nos bonnets de carcajou.

Nous filions plus vite que le vent. Pendant un quart d'heure environ, nous naviguâmes au-dessus de la forêt, sans apercevoir autre chose que les bouquets des grands pins noirs.

Il faisait une nuit superbe ; et la lune, dans son plein, illuminait le firmament comme un beau soleil du midi.

Il faisait un froid du tonnerre et nos moustaches étaient couvertes de givre ; mais nous étions cependant tous en nage. Ça se comprend aisément, puisque c'était le Diable qui nous menait ; et je vous assure que ce n'était pas sur le train de la Blanche.

Nous aperçûmes bientôt une éclaircie, c'était la Gatineau, dont la surface glacée et polie étincelait au-dessous de nous comme un immense miroir. Puis, petit à petit, nous aperçûmes des lumières dans les maisons d'habitants ; puis des clochers d'églises qui reluisaient comme des baïonnettes de soldats, quand ils font l'exercice sur le Champ-de-Mars de Montréal.

On passait ces clochers aussi vite qu'on passe les poteaux de télégraphe, quand on voyage en chemin de fer. Et nous filions toujours comme tous les diables, passant par-dessus les villages, les forêts, les rivières, et laissant derrière nous comme une traînée d'étincelles. C'est Baptiste, le possédé, qui gouvernait, car il connaissait la route, et nous arrivâmes bientôt à la rivière des Outaouais, qui nous servit de guide pour descendre jusqu'au lac des Deux-Montagnes.

- Attendez un peu ! cria Baptiste. Nous allons raser Montréal, et nous allons effrayer les coureux qui sont encore dehors à cette heure-citte. Toi, Joe, là, en avant, éclaire-toi le gosier, et chante-nous une chanson sur l'aviron.

En effet, nous apercevions déjà les mille lumières de la grande ville, et Baptiste d'un coup d'aviron nous fit descendre à peu près au niveau des tours de Notre-Dame. J'enlevai ma chique pour ne pas l'avalier, et j'entonnai à tue-tête cette chanson de circonstance, que tous les canotiers répétèrent en chœur :

*Mon père n'avait fille que moi,
Canot d'écorce qui va voler...
Et dessus la mer il m'envoie :
Canot d'écorce qui vole, qui vole,
Canot d'écorce qui va voler ! (...)*

Bien qu'il fût près de deux heures du matin, nous vîmes des groupes s'arrêter dans les rues pour nous voir passer ; mais nous filions si vite qu'en un clin d'œil nous avions dépassé Montréal et ses faubourgs, et alors je commençai à compter les clochers : la Longue-Pointe, la Pointe-aux-Trembles, Repentigny, Saint-Sulpice, et enfin les deux flèches argentées de Lavaltrie, qui dominaient le vert sommet des grands pins du domaine.

- Attention, vous autres ! nous cria Baptiste. Nous allons atterrir à l'entrée du bois, dans le champ de mon parrain, Jean-Jean Gabriel, et nous nous rendrons ensuite à pied pour aller surprendre nos connaissances dans quelque fricot ou quelque danse du voisinage.

Qui fut dit fut fait ; et cinq minutes plus tard, notre canot reposait dans un banc de neige, à l'entrée du bois de Jean-Jean Gabriel ; et nous partîmes tous les huit à la file pour nous rendre au village. Ce n'était pas une mince besogne car il n'y avait pas de chemin battu, et nous avions de la neige jusqu'au califourchon.

Baptiste qui était plus effronté que les autres, s'en alla frapper à la porte de la maison de son parrain, où l'on apercevait encore de la lumière ; mais il n'y trouva qu'une fille engagère qui lui annonça que les vieilles gens étaient à un snaque chez le père Robillard, mais que les farauds et les filles de la paroisse étaient presque tous rendus chez Batisette Augé, à la Petite-Misère, en bas de Contrecœur, de l'autre côté du fleuve, où il y avait un rigodon du jour de l'an.

- Allons au rigodon chez Batisette Augé ! nous dit

Baptiste, on est certain d'y rencontrer nos blondes.

- Allons chez Batissette !

Et nous retournâmes au canot, tout en nous mettant mutuellement en garde sur le danger qu'il y avait de prononcer certaines paroles, et de boire un coup de trop, car il fallait reprendre la route des chantiers et y arriver avant six heures du matin, sans quoi nous étions flambés comme des carcajous, et le Diable nous emportait au fin fond des enfers.

- *Acabris ! Acabras ! Acabram ! Fais-nous voyager par-dessus les montagnes !* cria de nouveau Baptiste.

Et nous voilà repartis pour la Petite-Misère, en naviguant en l'air comme des renégats que nous étions tous. En deux tours d'aviron, nous avons traversé le fleuve, et nous étions rendus chez Batissette Augé, dont la maison était toute illuminée. On entendait vaguement au dehors les sons du violon et les éclats de rire des danseurs, dont on voyait les ombres se trémousser à travers les vitres couvertes de givre.

Nous cachâmes notre canot derrière les tas de bourdillons qui bordaient la rive, car la glace avait refoulé cette année-là.

- Maintenant, nous répéta Baptiste, pas de bêtises, les amis, et attention à vos paroles ! Dansons comme des perdus, mais pas un seul verre de molson ni de jamaïque, vous m'entendez ! Et au premier signe, suivez-moi tous, car il faudra repartir sans attirer l'attention.

Et nous allâmes frapper à la porte.

Le père Batissette vint ouvrir lui-même, et nous fûmes reçus à bras ouverts par les invités, que nous connaissions presque tous.

On nous assailit d'abord de questions :

- D'où venez-vous ?

- Je vous croyais dans les chantiers !

- Vous arrivez bien tard !

- Venez boire une larme !

Ce fut encore Baptiste qui nous tira d'affaire en prenant la parole :

- D'abord, laissez-nous nous décapoter, et puis ensuite laissez-nous danser. Nous sommes venus exprès pour ça. Demain matin, je répondrai à toutes vos questions, et nous vous raconterons tout ce que vous voudrez.

Pour moi, j'avais déjà reluqué Liza Guimbette, qui était faraudée par le petit Boisjoli, de Lanoraie.

Je m'approchai d'elle pour la saluer et pour lui demander l'avantage de la prochaine, qui était un "reel" à quatre. Elle accepta avec un sourire qui me fit oublier que j'avais risqué le

salut de mon âme pour avoir le plaisir de me trémousser et de battre des ailes de pigeon en sa compagnie.

Pendant deux heures de temps, je vous le persuade, une danse n'attendait pas l'autre ; et ce n'est pas pour me vanter si je vous dis que, dans ce temps-là, il n'y avait pas mon pareil à dix lieues à la ronde pour la gigue simple ou la voleuse. Mes camarades, de leur côté, s'amusaient comme des lurons, et tout ce que je puis vous dire, c'est que les garçons d'habitants étaient fatigués de nous autres, lorsque quatre heures sonnèrent à la pendule.

J'avais cru voir Baptiste Durand s'approcher du buffet où les hommes prenaient des nippes de whiskey blanc, de temps en temps ; mais j'étais tellement occupé avec ma partenaire que je n'y portai pas beaucoup d'attention. Mais maintenant que l'heure de remonter en canot était arrivée, je vis clairement que Baptiste avait pris un coup de trop, et je fus obligé d'aller le tirer par le bras pour le faire sortir avec moi, en faisant signe aux autres de se préparer à nous suivre sans attirer l'attention des danseurs.

Nous sortîmes les uns après les autres, sans faire semblant, et cinq minutes plus tard, nous étions rembarqués en canot, après avoir quitté le bal comme des sauvages, sans dire bonjour à personne ; pas même à Liza, que j'avais invitée pour danser un foin. J'ai toujours pensé que c'était cela qui l'avait décidée à me trigauder et à épouser le petit Boisjoli, sans même m'inviter à ses noces, la boufresse !

Mais pour revenir à notre canot, nous étions rudement embêtés de voir que Baptiste Durand avait bu, car c'était lui qui nous gouvernait, et nous n'avions que juste le temps de revenir au chantier pour six heures du matin, avant le réveil des hommes, qui ne travaillaient pas le jour du jour de l'an. La lune était disparue ; il ne faisait plus aussi clair qu'auparavant, et ce n'est pas sans crainte que je pris ma position à l'avant du canot, bien décidé à avoir l'œil sur la route que nous allions suivre. Avant de nous élever dans les airs, je me retournai et je dis à Baptiste :

- Attention, là, mon vieux ! Pique tout droit sur la montagne de Montréal aussitôt que tu pourras l'apercevoir.

- Je connais mon affaire, répondit Baptiste, et mêle-toi des tiennes !

Et avant que j'aie eu le temps de répliquer :

- *Acabris ! Acabras ! Acabram ! Faites-nous voyager par-dessus les montagnes !*

Et nous voilà repartis à toute vitesse. Mais il devint

aussitôt évident que notre pilote n'avait plus la main aussi sûre, car le canot décrivait des zigzags inquiétants. Nous ne passâmes guère à plus de cent pieds du clocher de Contreccœur, et au lieu de nous diriger à l'ouest, vers Montréal, Baptiste nous fit prendre des bordées vers la rivière Richelieu. Nous filâmes comme une balle par-dessus la montagne de Belœil, et il ne s'en manqua pas de dix pieds que l'avant du canot n'allât se briser sur la grande croix de tempérance que l'évêque de Nancy avait plantée là.

- A droite, Baptiste ! à droite, mon vieux ! car tu vas nous envoyer chez le Diable, si tu ne gouvernes pas mieux que ça !

Et Baptiste fit instinctivement tourner le canot vers la droite en mettant le cap sur la montagne de Montréal, que nous apercevions déjà dans le lointain.

J'avoue que la peur commençait à me tortiller, car si Baptiste continuait à nous conduire de travers, nous étions flambés comme des goretts qu'on grille après la boucherie.

Or, je vous assure que la dégringolade ne se fit pas attendre, car au moment où nous passions au-dessus de Montréal, Baptiste nous fit prendre une "sheer", et dans le temps d'y penser, le canot s'enfonça dans un banc de neige au flanc de la montagne. Heureusement que c'était de la neige molle ; personne n'attrapa de mal, et le canot ne fut pas brisé.

Mais à peine étions-nous sortis de la neige, que voilà Baptiste qui commence à sacrer comme un possédé, et qui déclare qu'avant de repartir pour la Gatineau, il veut descendre en ville prendre un verre. J'essayai de raisonner avec lui, mais allez donc faire entendre raison à un ivrogne qui veut se mouiller la lurette ! Alors, rendus à bout de patience, et plutôt que de laisser nos âmes au Diable qui se léchait déjà les babines en nous voyant dans l'embarras, je dis un mot à mes autres compagnons, qui avaient aussi peur que moi, et nous nous jetons tous sur Baptiste, que nous terrassons, sans lui faire mal, et que nous plaçons ensuite au fond du canot, après l'avoir ligoté comme un bout de saucisse et lui avoir mis un baillon pour l'empêcher de prononcer des paroles dangereuses, lorsque nous serions en l'air.

Et *Acabris ! Acabras ! Acabram !* nous voilà repartis sur un train de tous les diables, car nous n'avions plus qu'une heure pour nous rendre au chantier de la Gatineau. C'est moi qui gouvernais, cette fois-là, et je vous assure que j'avais l'œil ouvert et le bras solide. Nous remontâmes la rivière Outaouais comme une poussière jusqu'à la Pointe-à-Gatineau, et de là nous piquâmes au nord vers le chantier.

Nous n'en étions plus rien qu'à quelques lieues, quand voilà-t-il pas cet animal de Baptiste qui se détortille de la corde avec laquelle nous l'avions ficelé, qui s'arrache son baillon, et qui se lève tout droit dans le canot, en lâchant un sacre qui me fit frémir jusque dans la pointe des cheveux !

Impossible de lutter contre lui dans le canot sans courir le risque de tomber d'une hauteur de trois cents pieds ; et l'animal gesticulait comme un perdu, en nous menaçant tous de son aviron qu'il avait saisi et qu'il faisait tourner sur nos têtes en faisant le moulinet comme un Irlandais avec son shilelagh. La position était terrible, comme vous le comprenez bien. Heureusement que nous arrivions. Mais j'étais tellement excité, que par une fausse manœuvre que je fis pour éviter l'aviron de Baptiste, le canot heurta la tête d'un gros pin, et que nous voilà tous précipités en bas, dégringolant de branche en branche comme des perdrix que l'on tue dans les épinettes.

Je ne sais pas combien je mis de temps à descendre, car je perdis connaissance avant d'arriver ; et mon dernier souvenir était comme celui d'un homme rêvant qu'il tombe dans un puits que n'a pas de fond.

Vers les huit heures du matin, je m'éveillai au fond de mon lit, dans la cabane, où nous avaient transportés des bûcherons qui nous avaient trouvés sans connaissance, enfoncés jusqu'au cou, dans un banc de neige du voisinage. Personne ne s'était cassé les reins, heureusement, mais je n'ai pas besoin de vous dire que j'avais les côtes comme un homme qui aurait couché sur les ravalements durant toute une semaine, sans parler d'un "black eye" et de deux ou trois déchirures sur les mains et dans la figure. Enfin, le principal, c'est que le Diable ne nous avait pas tous emportés, et je n'ai pas besoin de vous dire que je ne m'empressai pas de démentir ceux qui prétendaient m'avoir trouvé, avec Baptiste Durand et les six autres, tous saouls comme des grives, et en train de cuver notre jamaique dans un banc de neige des environs. C'est déjà pas si beau d'avoir presque vendu son âme au Diable, sans s'en vanter parmi les camarades ; et ce n'est que bien des années plus tard que je racontai l'histoire telle qu'elle m'était arrivée.

Tout ce que je puis vous dire, mes amis, c'est que ce n'est pas si drôle qu'on le pense d'aller voir sa blonde en canot d'écorce, en plein cœur d'hiver, en courant la chasse-galerie ; surtout si vous avez un maudit ivrogne qui se mêle de gouverner. Si vous m'en croyez, vous attendrez l'été prochain

pour aller embrasser vos petits cœurs, sans courir le risque de voyager au profit du Diable.»

Et Joe, le "cook", plongea sa micouane dans la mélasse bouillante aux reflets dorés, et déclara que la "tire" était cuite à point, et qu'il n'y avait plus qu'à l'étirer.

"CHANSONS DE LA RUE"

Emma Port-Joli
"Mirbah" - 1910-1912

Dorval, l'un des héros du roman Mirbah raconte, dans une lettre adressée à sa sœur Céline, une scène amusante : en sortant de la "geole", vieille église qu'il vient de visiter, des enfants l'entourent en chantant.

«De l'autre côté de la rue Cabot, en face de l'église et des maisons avoisinantes, s'étend une côte de sable où il y a nombre de cabanes, poulaillers, bergeries... C'est une triste devanture d'église qui disparaîtra plus tard : tout s'améliore avec le temps.

Comme il faisait une légère brise et que mon chapeau menaçait de s'envoler, deux gamins, têtes et pieds nus, les mains enfouies dans les poches de houppelandes charbonnées me crièrent : Aye ! Monsieur le Dude, tenez bien votre calloton sur votre cheffron et gare aux oreilles ! Surtout, nettoyez-les si vous allez à Springfield, vu que ces gens nous appellent : Oreilles sableuses !

Et ils se mirent à chanter : Aux Messieurs de la Ville.

*Messieurs les gens de nos villes,
 Ne vous estimez pas tant ;
 Vous nous traitez d'imbéciles,
 Parce qu'on est habitants.*

*Ne vous es-tizis-tizesse,
 Ne vous estimez pas tant ;
 Ne vous es-tizis-tizesse
 Ne vous estimez pas tant.*

*Vos dents sont d'un blanc d'ivoire,
 Ne vous estimez pas tant ;
 Le dentiste de mémoire,
 Dit qu'elles changent souvent :*

Plus j'avais, plus ils criaient. Quand ils s'aperçurent que je portais moustache, ils continuèrent en s'égosillant :

*Vous avez de belles soies
Ne vous estimez pas tant.
Nos "natureaux" et nos oies
En portent depuis longtemps.*

Comme je faisais mine de passer outre, ils me fermèrent le chemin avec un cylindre de fer aux extrémités duquel ils s'étaient placés, chantant cette fois :

*Ah ! si mon moine voulait danser
Un capuchon je lui donnerais,
Danse, mon moine, danse,
Tu n'entends pas la danse.*

Je donnai deux pièces blanches aux garçons qui ouvrirent le chemin, chantant à tue-tête :

*Tu entends "bien" la danse,
Tu entends "bien", maluré lon la,
Tu entends "bien" maluré, danser.»*

"L'ESCALIER INTERDIT"

Nouvelle de Robert B. Perreault - 1980

Comme on le sait, les congrégations religieuses ont joué un rôle tout à fait essentiel dans l'éducation des Franco-Américains. Aujourd'hui encore, quelques religieuses, dans l'enseignement secondaire et supérieur (collèges) maintiennent avec énergie l'usage au moins partiel de la langue française. Sur ce thème, Robert Perreault a imaginé, sur le mode comique, une nouvelle transcrite en langage traditionnel. Malgré les apparences, ce conte s'adresse plutôt aux adultes.

Comme presque tous les petits garçons de son âge qui sont à la recherche de l'inconnu, Bernard est rempli de curiosité. Il désire tout voir et tout connaître, surtout les endroits et les choses qui lui sont défendus.

Jour après jour, lorsqu'il suit ses compagnons à la salle de classe, il regarde le grand escalier qui conduit au grenier de l'école.

- Quoi c'est qui y a de si intéressant en haut pour que les maîtresses nous laissent pas monter ? Y doué y avouère queuque grand secret qu'y veulent pas qu'les enfants découv'ent. Ben moué, j'vas l'trouver c'te secret-là un d'ces bons jours !

Mais pour le moment, c'est l'heure du catéchisme. Bernard écoute attentivement alors que Sœur Marie-Thérèse explique aux élèves ce qu'on entend par le péché.

- Mes p'tits enfants, dans quelques s'maines, vous allez tous recevoir le p'tit Jésus dans vos cœurs pour la première fois. C't'un moment important dans vot' vie, pis y faut que vous soyiez préparés, que vot' âme soit pure et blanche, qu'y ait pas une seule tache de péché.

Sœur Marie-Thérèse veut que ses élèves sachent reconnaître le mal afin qu'ils puissent l'éviter à l'avenir. Pour les impressionner, elle se décide à créer pour eux une vision de l'enfer. Elle leur raconte l'histoire de Lucifer, jadis le plus magnifique parmi tous les anges du ciel, et comment Dieu l'a

condamné à l'enfer à cause de son péché.

- Eh ben, c'te Lucifer-là, qui s'appelle aussi Satan, c't'un vrai monstre ! Y est ben laid, tout couvert de pouels nouères comme un animal. Y a deux grosses cornes pointues de chaque bord d'sa tête, pis y porte une moustache pis une barbiche. Y a des grandes ailes comme une chauve-souris ...vous savez c'que c'est une chauve-souris ?... y en a des fois dans l'grenier ici. Lucifer, y a aussi des mains pis des pieds qui sont comme des griffes... avec ça, y essaiera de vous accrocher si vous faites pas les bons p'tits garçons pis les bonnes p'tites filles ! Pis, si y réussit pas d'vous avouère comme ça, y va se servir de sa longue queue comme un lasso pour vous attraper. Là, ben, y vous f'ra descendre chez lui au bout d'sa grosse fourche pis y vous laissera là pour brûler dans les feux de l'enfer.

Les élèves ont la bouche toute grande ouverte alors qu'ils écoutent cette histoire effrayante. Bernard, lui, ne semble pas avoir du tout peur, car il se croit bon petit garçon, et il sait bien que ses parents ne permettraient jamais au Diable de leur enlever leur précieux petit trésor. Sœur Marie-Thérèse continue son discours ainsi :

- Lucifer, y reste dans l'enfer où l'bon Dieu l'a envoyé pour toujours. C'était pour le punir parce qu'il avait été ben méchant... y se croyait plus bon pis plus beau que l'bon Dieu... imaginez-vous l'audace ! En tous cas, l'enfer, c't'un grand trou au fond d'la terre, pis si quelqu'un a l'malheur de mourir en état d'péché mortel, on l'jette dans l'enfer. Une fois rendu, le pécheur rencontre des diables ordinaires, les serviteurs de Satan. Ces diables-là, quanqu'y vivaient su'a terre, y étaient du monde ordinaire pareil comme vous autres pis vos parents, mais qui sont morts en état de péché mortel. Là, ben, ces diables-là y amènent le pécheur devant leur chef. Lucifer est assis sur son trône d'où y juge toutes les personnes damnées, chacune selon ses péchés. Y a d'autres diables pis toutes sortes d'animaux qui dansent autour de Lucifer. Au-d'ssus d'sa tête, y a une horloge qui indique une seule heure : L'ETERNITE ! On est là pour toujours pis on sort jamais ! Là, vous verriez pu vos papas pis vos mamans, pis le pire c'est qu'vous verriez jamais le bon Dieu.

A trois heures de l'après-midi, la cloche sonne et c'est le temps de rentrer chez soi. En sortant de la salle de classe, Bernard va trouver son ami Louis :

- Y a longtemps que j'me meurs pour monter dans l'grenier de not' école, mais j'veux pas y aller tout seul... veux-tu v'nir avec moué ?

Louis hésite, mais en fin de compte il se laisse entraîner par son compagnon. En attendant que tous les élèves et les maîtresses soient partis, Bernard et Louis se cachent derrière une cloison dans le couloir où l'on accroche les manteaux. Ensuite, ils montent tranquillement l'escalier interdit, une marche à la fois, sur la pointe des pieds, pour tâcher de ne faire aucun bruit qui pourrait avertir le concierge, Monsieur Bilodeau.

Sur une des marches, les garçons aperçoivent un seau, oublié là probablement par Monsieur Bilodeau. Bernard, toujours curieux, s'oblige naturellement à se mettre le nez au-dedans.

- Mon doux !

- Quoi c'est qu'y a dans' chaudière là, Bernard ? Moué, j'ai trop peur pour r'garder.

- C't'une chauve-souris... morte ! a dû tomber là-d'dans par accident pis à s'est noyée dans l'eau sale à Monsieur Bilodeau.

- Eh, Bernard, t'rappelles-tu quanq' Sœur Marie-Thérèse parlait d'Lucifer pendant not' leçon d'cat'chisse, pis qu'à dit qu'y avait des ailes comme une chauve-souris ? Penses-tu p'tête que c'te chauve-souris là, que ça pourrait êt'e... êt'e Lucif... ?

- Vouéyons donc, Louis ! Dis-moué pas qu'tu crés que c't'affaire-là dans'chaudière c'est Lucifer !

- Ben j'sais pas, moué, mais j'sais qu'j'aime pas ben ça icitte, j'ai peur, pis t'sais quoi c'est que les sœurs nous disent toujours à propos de c't'escalier'citte, on a pas l'droit d'monter en haut, pis t'sais étou quoi c'est que Sœur Marie-Thérèse nous a dit à propos des enfants qu'écotent pas au bon Dieu pis aux maîtresses. Viens-t-en donc avant qu'y soué trop tard !

- O ! toué, vas donc pleurer à ta maman, p'tit peureux ! Moué j'su's brave pis j'veux vouère ce qu'y a dans l'grenier. Comprends-tu ?

- Fais comme tu veux, mais moué, j'm'en vas. Au r'vouère Bernard, pis bonne chance !

Louis fait le signe de la croix avec l'espoir que son ami ne rencontrera aucun danger, et ensuite il part.

Bernard est maintenant seul. Il ne se sent peut-être pas tout à fait aussi courageux qu' auparavant, mais le grenier mystérieux continue à piquer sa curiosité. Il fait un signe de croix lui aussi, après quoi il continue à monter l'escalier.

Rendu là-haut, Bernard aperçoit devant lui un long couloir sombre, et de chaque côté, plusieurs pièces qui sont

directement au-dessus des salles de classe. L'élève s'approche devant la porte de la première pièce à gauche, il l'ouvre, il entre, et là il trouve une quantité de boîtes remplies de vieux manuels scolaires. Il examine un de ces livres, le *Catéchisme en Images* et malgré le fait qu'il ne sait pas encore trop bien lire, car il n'a que six ans et demi, il vient à bout de comprendre que ce livre n'est pas d'hier.

- Mon doux ! Maman a été à c't'école'citte quanqu'éta p'tite. Tedben que c'était son liv'e à elle !

Il remet le livre dans la boîte où il l'avait pris, puis il continue son excursion dans le grenier. Il traverse le couloir pour essayer une autre porte. Tout de suite en l'ouvrant, il voit une rangée de cabinets de toilette. Il va jusqu'au fond de la pièce et là, sur le rebord de la fenêtre, il trouve une cloche, celle avec laquelle Sœur Marie-Thérèse terminait la récréation à tous les jours. Alors qu'il reconnaît la cloche comme étant celle de sa maîtresse, qui a dû l'oublier là ce jour même, il ne peut presque plus se contenir, et il commence à rire seul.

- Imagine ça, moué, un élève, un garçon par-dessus l'marché, drette dans l'milieu des touélouettes des sœurs ! J'sais pas mais tedben que j'su's l'premier élève dans toute l'histouère de l'école à trouver c'te place icitte. Y a longtemps que j'me d'mandais y où c'que les sœurs allaient à touélette. Là j'sais ben pourquoi qu'y nous défendaient d'monter dans l'grenier... y voulaient pas qu'on découv'e leurs touélettes... c'est ça le grand secret ! Pis Louis, lui, y pensait qu'les sœurs c'ta pas faites comme nous autres, qu'y avaient pas besoin d'aller à' touélette comme le monde ordinaire. Attends que j'le voué, Louis... J'assez hâte d'y dire !

Bernard ferme la porte de la salle des toilettes après avoir fait cette grande découverte, et il continue à marcher, toujours sur la pointe des pieds, vers une troisième pièce. En ce moment il devrait être complètement satisfait de sa promenade dans ce monde défendu mais, comme tout grand explorateur, et comme tout petit garçon curieux, Bernard s'oblige à prolonger son trajet afin de connaître le contenu de cette troisième pièce.

La porte de celle-ci est déjà ouverte comme si quelqu'un l'avait laissée ainsi pour tâcher d'attirer l'attention de ce petit bonhomme curieux. Lentement et sans bruit, Bernard pénètre dans la pièce. Elle est tout à fait vide, à l'exception d'une espèce de tableau que l'on avait accoté contre le mur et qui est caché sous un drap. Bernard se place directement devant cet énorme tableau, qui le dépasse en grandeur d'un pied au

moins. Il regarde fixement le vieux drap poussiéreux et, ne pouvant plus retenir sa curiosité, il dévoile petit à petit le tableau.

Il voit tout d'abord, à gauche en bas, un serpent. En levant le drap davantage, il aperçoit des figures apparemment humaines, vêtues en noir... et ensuite, des flammes jaunes, oranges et rouges. Vient enfin le cauchemar en plein jour : Bernard lève le drap encore un tout petit peu et se trouve face à face avec le visage féroce de Lucifer lui-même ! Celui-ci est assis sur son trône entouré de diables qui dansent, et au-dessus de sa tête, c'est la fameuse horloge de l'ETERNITE !

Lucifer, lui, regarde Bernard avec ses yeux perçants, sans rien dire... il n'a vraiment pas besoin de parler, car son message est assez clair.

- O ! mon Dieu ! C'est l'portrait d'Lucifer pis l'enfer pis l'horloge pis tout ça, pareil comme Sœur Marie-Thérèse nous l'a raconté dans son hsitouère pendant not' leçon d'cat'chisse ! Eeeeeeehhhh Maman ! Maman !

Et, pour l'instant, Bernard perd son sentiment de curiosité. Il laisse tomber brusquement le vieux drap et se sauve au plus vite... le long couloir... l'escalier interdit... rendu en bas, la porte de l'école... dehors... Il n'arrête pas de courir jusqu'à ce qu'il soit rentré chez lui dans la sécurité et le confort des bras de sa maman.

"HISTOIRE DES GENS"

*Histoires rassemblées par Julien Olivier
"D'la Boucane, Introduction au folklore Franco-Américain
de la Nouvelle-Angleterre" - 1979*

Ici sont regroupées de courtes histoires "qui parlent des gens", des Franco-Américains. Soit des contes, de ceux que Julien Olivier a rassemblés dans son livre D'la Boucane à peine transposés de la vie même de ces hommes du Massachusetts, de Taunton et Fall River, histoires de famille ou racontées en famille, comme celle du cimetière que l'on doit à Noël Boisvert. Ou encore le récit d'une soirée traditionnelle autour d'un violoneux, Omer Marcoux. Si l'on osait encore employer le mot de "folklore", bien dénaturé par des manifestations trop roides et froides, on le brandirait avec force. Aujourd'hui nous parlons plutôt de patrimoine, d'histoires de vies. Mais n'oublions pas la dimension fantastique, si chère aux écrivains franco-américains, qui mêlent avec bonheur fiction et réalité.

Julien Olivier, de Barrington (N. H.), fait partie de la jeune génération d'écrivains à la recherche de l'identité culturelle des Franco-Américains. Il collationne de nombreux témoignages sur la tradition folklorique et écrit lui-même dans plusieurs revues francophones de Nouvelle-Angleterre.

"Histoire du cimetière"

J'avais cinq ans quand on est descendu de Concord à Manchester. Mais je me souviens bien de ce qui s'est passé. Aujourd'hui on fait ça comme rien sur la 93. (15). Dans ce temps-là, c'était un vrai voyage ! Mes parents avaient vendu la terre, la Larkin Farm ; tout ce qu'il nous restait, on l'emportait.

Alors on est parti en caravane : quelques animaux, la charrette avec toutes nos affaires, le père, la mère et les douze enfants. Pour moi, c'était comme un gros pique-nique qu'on faisait là.

On arrive enfin à Manchester : imagine-toi, tout ce monde-là dans une ville étrangère. Où aller ? Mon père essayait de trouver un appartement qui nous serait assez grand, mais c'était toujours la même réponse : «T'as trop d'enfants !»

Enfin les parents nous ont menés au cimetière : «Restez là et attendez !» On se demandait ce qui allait se passer. Et eux sont allés voir un autre propriétaire. Comme de raison, il leur demande : «Avez-vous des enfants ?» Et mon père répond tout de suite : «Oui, mais ils sont tous au cimetière !»

Le gars leur laisse avoir la place.

Plus tard, quand le bonhomme a bien vu que mon père l'avait trompé, il a trouvé ça pas mal fin, et il nous a laissés rester.

"Omer Marcoux, le violoneux"

Concord. Le restaurant s'appelle "The Natural Selection". Il se trouve sur la rue S. State à Concord, au sud de la zone commerciale, presque en face de l'école Saint John.

La grande enseigne sur le mur rouge au coin de la rue avertit qu'on peut dîner ici. L'autre réclame annonce au passant qu'il trouvera un "bar" à salade. Une table de pique-nique invite à un repas à l'extérieur, mais ce vendredi midi, 14 décembre, je préfère sans aucun doute trouver refuge à l'abri ! D'ailleurs, c'est à l'intérieur que se fera la musique, et c'est pour cela que je suis venu.

Le bâtiment, je le reconnais : il y a huit ans, lors d'un séjour dans cette ville, j'y étais entré une fois. Mais à cette époque, c'était une épicerie, et moi, il me fallait de la mélasse pour des fèves.

Pas plus aujourd'hui est-ce le hasard qui m'a fait monter de Manchester. Ce matin, j'apprenais au téléphone qu'en cet endroit on entendrait jouer le patriarche des violoneux franco-américains et certainement un joueur des plus connus et aimés de toute la Nouvelle-Angleterre, Monsieur Omer Marcoux.

Malgré ses quatre vingt un ans révolus, Omer -il ne veut pas qu'on l'appelle Monsieur Marcoux- est loin de s'être retiré du monde. Bien connu dans le circuit de musique folklorique, Omer se rend ici à peu près à chaque vendredi pour partager sa musique -et sa joie contagieuse- avec les convives.

Il approche midi. Je me trouve une place pour m'asseoir -heureusement aussi, parce que bientôt on se tiendra dans la porte de l'entrée cherchant une chaise libre. Les gens commen-



Taverne de Calixte Vigneault et Joseph Pigeon - Manchester, New Hampshire, 1915.

cent à arriver : jeunes, vieux, riches, moins à l'aise ; types d'affaires dans leurs complets, leurs cravates et leurs belles coiffures, aussi bien que des barbus et des jeunes en jeans. Style cafétéria : je me mets en ligne, et j'apporte bientôt mon "New England Chowder" à ma table.

Omer, lui, est arrivé. Il porte un complet, une chemise blanche et une cravate assez modeste. Répondant d'abord aux nombreux saluts, bonjours et comment-ça-va, il enlève sa veste et prépare son violon. Il faut s'accorder avec l'accordéon et la contrebasse qui l'accompagneront. Le restaurant prend déjà un air de fête.

Alors, ça commence ! Et bientôt gigue suit reel, et chanson répond à valse. Des fois, la mélodie est bien connue de l'auditoire : *Le Cordonnier, Les Fraises et les Framboises...* Parfois aussi elle jaillit de la mémoire octogénaire, souvenir d'une enfance à Saint-Léon où le violoneux apprenait à jouer dans les nombreuses soirées de famille : *Les Vieilles Poules qui cacassent, Le Reel de Sainte-Anne, Le Temps des Foins...* Omer sollicite des demandes spéciales : «*Big Jim McNeil*» répond un grand monsieur au visage bien irlandais. Omer fouille un peu... et ça y est. Son interlocuteur est content.

Puis, dans sa voix encore forte, le musicien entonne une *A Québec avec ma brune... comme il fait bon !* Il annonce alors sa danse préférée : *Béatrice*. On applaudit d'autant plus fort.

Pendant ce temps, Omer ne lâche pas un instant le contact avec son auditoire. Il regarde les gens, s'assure qu'ils ne se fatiguent pas, que la musique répond à leurs désirs. Et quand une jeune dame lui demande, en français, «quelques beaux cantiques de Noël», c'est une grande joie d'entendre un puissant *Gloria in Excelsis Deo* des lèvres de l'artiste qui ne continue pas moins de jouer son instrument.

La "soirée" (ou plutôt la matinée) a duré une heure. Omer, loin de ressentir la fatigue de son travail, semble en meilleure forme qu'en entrant. Lui aussi, il va se chercher un dîner, et puis il revient s'asseoir. Je remarque qu'en plus de la soupe, il a apporté un beau morceau de tarte à la citrouille. Alors on se met à parler de sa carrière musicale.

Il proteste : «Je ne suis pas un violoniste, rien qu'un simple violoneux qui ne sait pas lire la musique et qui joue les vieilles tounes qu'il a apprises...» Et cependant, je sais bien qu'Omer Marcoux a été applaudi par maint auditoire pendant sa longue carrière et qu'il est toujours demandé partout comme musicien de la tradition populaire. Après tout, c'est

bien lui seul qui a représenté l'état du New Hampshire dans le grand Festival de la Musique traditionnelle qui a eu lieu à Washington, D. C., lors du bicentenaire. Et à voir Omer Marcoux aujourd'hui, tellement plein de vie et d'enthousiasme, je me demande s'il ne le fera pas encore pour le prochain centenaire.

"Le Cordonnier fanfaron"

Il y avait un cordonnier qui disait, lui, qu'il n'avait pas peur des morts. Il avait même gagé qu'il pouvait passer toute une nuit avec un mort. Il y en a qui ont dit : «On va lui faire peur.» Un tel propose : «Moi, vous allez me mettre dans le charnier ; puis vous allez me faire veiller par le cordonnier. On verra s'il va être peureux.» Les autres sont d'accord : «On va lui faire peur !»

Alors le gars fait le mort ; puis ses compagnons le mettent dans un cercueil, et ils le transportent dans le charnier. Le soir, le cordonnier arrive, apportant beaucoup d'ouvrage pour travailler toute la nuit. Il avait donc sa forme et ses chaussures avec lui. Les autres ferment les portes pour qu'il ne puisse pas se sauver ; ils voulaient s'assurer qu'il passerait la nuit là.

Alors après un certain temps, ça commence à vouloir grouiller dans le cercueil. Le cordonnier regarde. Il entend du bruit, mais il n'est pas certain... Plus tard, pendant la nuit, tout à coup, l'autre dans le cercueil se lève. Assis là, il dit : «Quand on veille les morts, on ne travaille pas ; on veille les morts et on prie !» Maudit ! le cordonnier prend sa forme et il s'en vient tout fâché : un coup sur la tête. Il dit : «Quand on est mort, on est mort ! On tracasse pas les autres !» Il le tue raide.

Le matin, les autres s'en viennent ouvrir la porte. Ils voient le cordonnier là, en train de travailler sur ses chaussures, mais le gars dans le cercueil était mort.

Ça ne l'a pas payé, lui, d'avoir passé la nuit là. Le cordonnier l'a frappé avec sa forme et il l'a tué raide. Il était censé être mort celui-là, alors on n'a rien pu faire au cordonnier. «Quand on est mort, on est mort !»

"La Maison hantée de Taunton"

C'était à Taunton, Massachusetts. Pendant l'automne, il y a quelque chose qui a commencé à faire du bruit dans la maison. Tu sais, dans ce temps-là, on se servait du charbon pour chauffer. On a commencé à entendre pelleter du charbon, le soir dans la cave. Alors Charles descend en bas ; il pensait que quelqu'un était dans la maison. Rien. Il regarde toutes les fenêtres. C'était partout des fenêtres doubles, et elles étaient bien fermées. Rien de dérangé. Et la porte était bien barrée. Il remonte en haut. Aussitôt qu'il était remonté, ça commence à pelleter de nouveau. Pellette et pellette.

Il se dit à lui-même : «il n'y a personne dans la cave. Qu'est-ce que ça peut être, ce bruit-là ?» Enfin, vers les dix heures, ils se couchent. Une fois qu'ils sont couchés, ça commence à pelleter encore. Puis ça marche dans la cave ; ça prend l'escalier et ça monte en haut jusqu'à la porte. Mais ils n'entendent pas la chose redescendre non plus. Ils ne l'entendaient que monter. Anna, elle, est debout sur le lit et elle pleure, messieurs. C'était pour entrer dans la maison et tous les emporter.

Pas longtemps après, ils s'en vont passer la fin de semaine chez un frère, Joe, à Fall River. Ils lui content ça. Eh bien, Joe leur dit : «Vous êtes des peureux ! J'vas y aller, moi, et puis, dit-il, s'il y a quelque chose dans la cave, on va le trouver !

Alors, la semaine suivante, mon grand Joe s'en va là. Le soir, après le souper, il descend dans la cave ; il regarde toutes les portes et toutes les fenêtres, en dehors et en dedans. Il dit à Charles : «Tu n'auras pas de bruit ce soir.» Pendant la veillée, ils n'entendent rien. Mais une fois qu'ils étaient couchés, ça commence encore à pelleter du charbon. Charles demande : «Entends-tu ça, Joe ?» Il répond, «Oui !» Ça pelletait et ça marchait dans la cave ; ça prend l'escalier et ça monte en haut. Joe demande : «Est-ce que ça va entrer ?» Charles répond, «Non !» Il ajoute : «Vas-tu dans la cave ?» Joe répond : «Non ; de toute façon, il n'y a personne là.» Jamais qu'il est allé à la cave. Il avait bien inspecté les fenêtres plus tôt ; il savait que rien n'avait pu entrer. Toujours est-il que Joe donne son conseil : «Vous faites mieux de déménager d'ici !»

Avant d'aller à cet extrême, Charles s'en va trouver le curé, lui conter ça. Le curé dit : «Il y a quelque chose que tu as promis à quelques-uns. Ils en ont besoin... Tu as promis une couple de messes à quelques-uns.»

Donc, Charles a fait chanter une couple de messes, et la chose est partie. Ils n'ont plus rien entendu.

- Ils n'ont pas déménagé ?

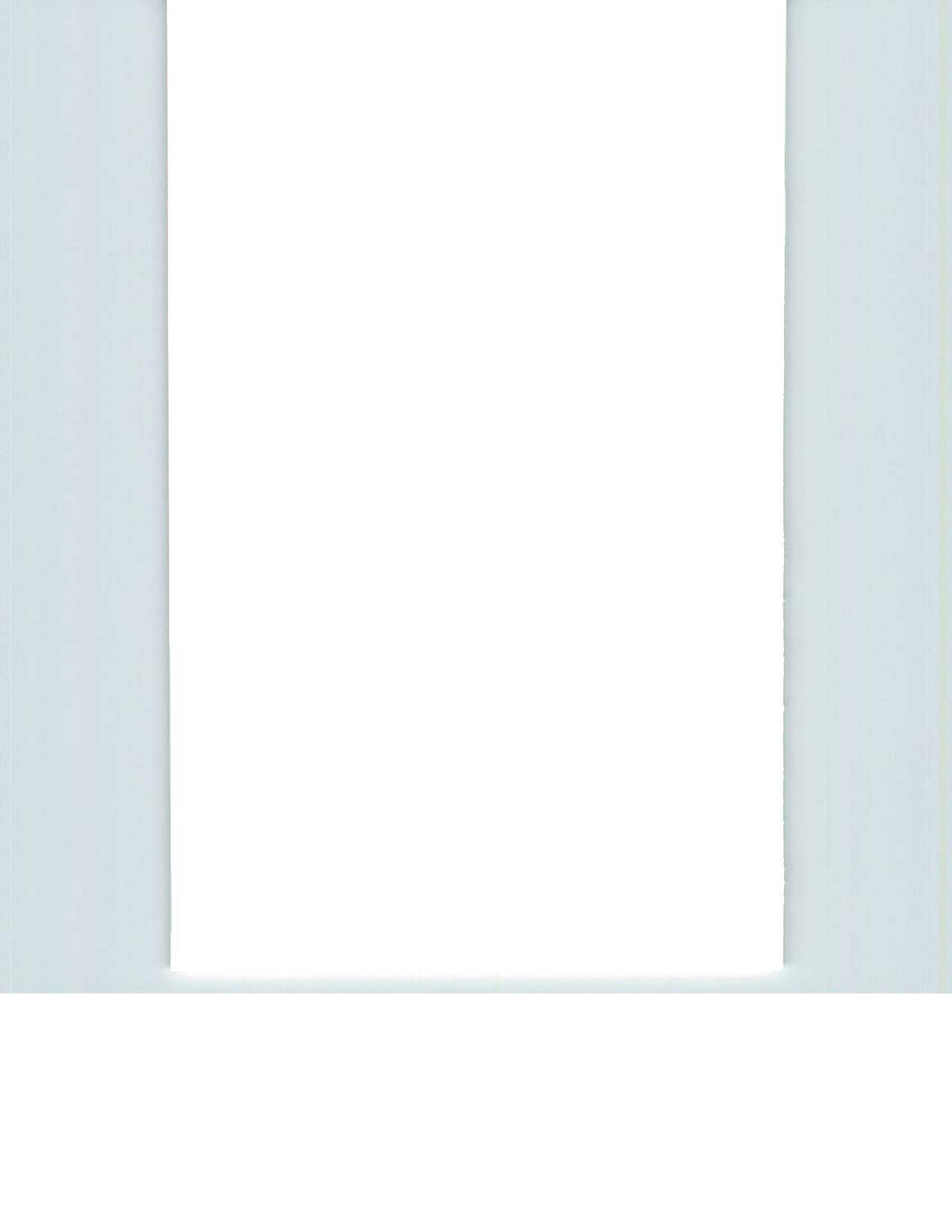
- Ils n'ont pas déménagé.

Quand ils sont enfin partis de Taunton, ils sont descendus en Canada, eux-autres.

- Ils n'ont jamais entendu autre bruit ?

- Non.





V - MEMORABLES

"UN FRENCHY A LA PRISON LIBBY"

Rémi Tremblay

"Un revenant. Episode de la guerre de Sécession aux Etats-Unis" - 1884

Rémi Tremblay, né au Québec, avait émigré à Fisherville (Massachusetts) puis à Woonsocket (R. I.) où il résida jusqu'à son enrôlement volontaire dans les armées nordistes, lors de la guerre de Sécession, en 1863. Il n'avait alors que seize ans. De la terrible expérience de cette guerre, et particulièrement de son séjour à la prison Libby de Richmond, il tira un roman publié à Montréal en 1884, Un revenant.

En 1864, un jeune québécois, Léon Duroc, à la suite de différentes péripéties qui en ont fait la victime d'un escroc, s'engage pour cinq ans dans le 14^e régiment d'Infanterie des Etats-Unis en qualité de remplaçant. Au front, il fait la connaissance d'un autre Canadien d'origine française, Eugène Leduc, surnommé "Frenchy" ; il se lie d'amitié avec lui. Ils participent ensemble à des escarmouches puis aux batailles de Cold Harbor, de Petersburg et de Richmond. Leduc est fait prisonnier par les Sudistes et est incarcéré à la célèbre prison Libby.

Les trois ou quatre cents prisonniers contenus dans chaque salle étaient divisés en escouades de seize hommes.

Le chef d'escouade partageait en seize parties bien égales les quatre pains de maïs dont chacun pouvait peser environ une livre. Lorsque ces pains avaient été ainsi découpés, il demandait aux hommes réunis s'ils étaient satisfaits du partage. Tant qu'il n'y avait pas unanimité pour déclarer que toutes les portions étaient d'égale grosseur, il lui fallait enlever une miette de l'une pour l'ajouter à l'autre jusqu'à ce que tout le monde fût d'accord. Puis un des hommes prenait le livret contenant tous les noms de l'escouade et tournait le dos aux seize rations déposées sur le plancher. Un autre homme mettait au hasard la main sur une des rations et demandait :

- A qui celle-ci ?

- A John Smith, disait l'homme au livret en faisant une marque vis-à-vis le nom de susdit John Smith.

- A qui celle-ci ? répétait l'autre en désignant une autre ration.

- A Washington C. Joslin répondait, sans regarder, l'homme au livret qui, le dos toujours tourné aux rations, marquait les noms à mesure que chacun prenait sa portion.

Et ainsi de suite jusqu'à épuisement complet de la liste. Pour que la garantie d'impartialité fût encore plus complète, les deux distributeurs étaient nommés séance tenante, de sorte qu'il était à peu près impossible qu'il y eût entente entre eux.

C'est qu'à la prison Libby, la moindre miette de pain de maïs était considérée comme ayant une valeur inestimable. Les prisonniers avaient l'air de vrais squelettes ambulants. On en voyait qui ne pouvaient plus se tenir debout, et qui avaient encore le courage de se traîner sur les pieds et sur les mains pour se disputer la possession d'une miette de pain de maïs de la grosseur d'un noyau de prune, miette qu'un prisonnier moins affamé avait laissé tomber dans les crachats et le jus de tabac. Ces luttes dégénéraient ordinairement en batailles. Alors vous voyiez trois ou quatre de ces spectres vivants, dans la figure desquels chaque os facial se détachait en relief, se jeter les uns sur les autres, se rouler par terre, se frapper sans se faire de mal, chercher à s'étouffer sans pouvoir y réussir et retomber épuisés, chacun de son côté.

Ils avaient tous le scorbut et, lorsqu'on les saisissait, le bout du doigt semblait s'enfoncer dans le peu de chair qui leur restait et laissait un trou qui disparaissait au bout de quelques minutes.

Pendant un certain laps de temps on leur distribua des os sous prétexte de leur donner de la viande. Toute la chair qu'on avait négligé d'enlever de ces carcasses avant que de les envoyer à la prison était divisée en portions microscopiques pour les prisonniers. Quant aux os, ils étaient tirés au sort. C'était une bonne fortune que d'avoir un os. L'heureux mortel que les destins favorisaient au point de le rendre possesseur d'un pareil trésor, commençait par le briser à coups de pierre, ce qui faisait sortir la moëlle. Puis, il le broyait de façon à pouvoir gruger les parties les plus friables.

Lorsque les parois intérieures de l'os avaient été rongées au point de ne plus laisser autre chose que la surface la plus dure, il faisait bouillir ce qui lui restait et en faisait une délicieuse soupe, aussi grasse que s'il eût fait bouillir un

caillou. Les pauvres diables n'avaient pas d'autres os que ceux qui perçaient à travers leur peau, donnaient une demi-ration de pain de maïs pour une pinte de cette prétendue soupe. Après chaque nouvelle cuisson on rebattait l'os, on le regrugeait et lorsqu'il avait fourni une dizaine de soupes, le peu qui en restait était devenu assez tendre pour être broyé sous la dent du prisonnier.

Un os se vendait un assez bon prix. Il se faisait beaucoup de trafic dans la prison Libby. On y fumait et on y chiquait. Au lieu d'abandonner la pipe, quelques fumeurs avaient contracté en prison l'habitude de chiquer, et pourtant chaque livre de tabac consommée dans la prison représentait pour le commun des prisonniers la privation d'une journée de ration.

Quelques prisonniers avaient des "greenbacks" en prison. Comment avaient-ils réussi à tromper la vigilance de ceux dont la mission était de les fouiller à leur entrée en prison et de confisquer toutes les valeurs dont ils les trouvaient nantis ? Voilà un mystère qui n'a jamais été expliqué d'une façon satisfaisante.

Au commencement de l'hiver 1864-65 la farine était à huit cents piastres le baril en bons confédérés avec une tendance à la hausse. Les détenus de la prison Libby qui se trouvaient nantis d'un certain capital avaient songé à le faire durer en spéculant sur la misère de leurs compagnons de captivité. La nature humaine est la même partout. En payant une certaine commission à la garde, ils faisaient venir du pain de blé qu'ils étalaient aux regards affamés des autres et qu'ils trafiquaient pour des rations de pain de maïs en s'arrangeant toujours de manière à faire un certain profit.

Ils vendaient aussi du tabac, et la misère avait si bien affaibli la raison en même temps que le corps des malheureux prisonniers qu'ils n'hésitaient pas à échanger une demi-ration contre une palette de tabac. Ces marchandises étaient montées la nuit au moyen d'une corde par une fenêtre donnant du côté de la rivière James. Elles restaient étalées en plein jour et le geôlier qui les voyait n'y trouvait pas à redire. Il est probable qu'il prélevait aussi sa commission sur ce trafic.

A mesure que les autres s'affaiblissaient, les spéculateurs, qui s'entretenaient gros et gras, devenaient plus arrogants. La disproportion des forces physiques allait toujours s'accroissant de plus en plus entre eux et leurs malheureuses victimes ; ils abusaient de cet avantage et ne laissaient jamais passer une occasion de rudoyer les hommes trop faibles pour se défendre. Ils étaient cordialement détestés et l'on prétendait que

c'étaient des hommes de leur espèce que les prisonniers de Salisbury avaient pendus pour se venger des mauvais traitements qu'ils leur avaient fait subir.

Il y avait dans chaque salle deux poêles dans chacun desquels on brûlait trois brassées de bois mou par vingt quatre heures. L'hiver était très froid et l'air entraît par les fenêtres dépourvues de vitres. Lorsqu'on avait du bois on rougissait les poêles, mais la provision était vite épuisée. Lorsqu'il y avait du feu, les plus robustes se groupaient autour du poêle et éloignaient les autres à coups de poing.

Tant que les autorités continuèrent à donner des os aux prisonniers, ceux qui ne pouvaient pas s'approcher des poêles se consolaient en engageant la moitié de leur ration à venir pour une pinte de la fameuse soupe qui avait au moins le mérite de les réchauffer. Lorsqu'on eut cessé de recevoir de la charogne, ils se contentèrent de payer le même prix pour de l'eau chaude salée et poivrée. Chose digne de remarque, toutes les transactions se faisaient à crédit. Un prisonnier n'aurait jamais consenti à trafiquer sa ration lorsqu'il l'avait dans la main.

Le créancier ne manquait pas d'être présent pour retirer sa paie lors de la distribution des vivres, et comme c'était d'ordinaire un homme bien nourri tandis que le débiteur ne pouvait se lever, ou avait peine à se tenir debout, il n'éprouvait jamais de difficulté à se faire payer.

Quelques jours avant Noël, on commença à servir aux prisonniers une espèce de petite morue qu'ils dévoraient crue et qu'ils trouvaient excellente. La faim est le meilleur assaisonnement des mets. Au bout de deux ou trois jours, la morue disparut pour ne plus reparaître, et à partir de ce moment les prisonniers durent se contenter de l'infinitésimale ration de pain et de maïs. Malgré leur misère ou peut-être à cause de leur misère, les prisonniers chantaient souvent. Était-ce dû à l'insouciance naturelle du soldat, ou à l'affaiblissement de leurs facultés mentales ? C'est ce qu'on ne saurait dire mais, une chose certaine c'est que ces accès de gaîté n'étaient pas de longue durée, et que ceux qui chantaient le plus n'étaient pas ceux qui pleuraient le moins.

Le jour de l'an, les prisonniers reçurent chacun une couverture que la Commission d'Hygiène des Etats-Unis leur avait fait parvenir sous pavillon parlementaire. On ne les oubliait pas de l'autre côté des lignes. On savait qu'ils souffraient et l'on s'efforçait de leur venir en aide.

Jusque-là, les prisonniers avaient couché sur le pavé et



Intérieur d'une ancienne usine de la compagnie Amoskeag - Manchester, New Hampshire, quelques mois avant sa démolition en janvier 1977. Photo Gary Samson (automne 1976).

sans la moindre couverture. Ils se serraient les uns contre les autres pour se réchauffer et se couchaient en "cuillère", tous sur le même côté. On restait une heure sans changer de position, puis, comme on entendait la voix de la sentinelle crier l'heure, selon la coutume de l'armée confédérée, le chef de rangée criait : « "Left spoon", en cuillère à gauche ou "Right spoon", en cuillère à droite » suivant le cas et tout le monde se retournait. L'arrivée des couvertes fit cesser temporairement cet exercice de nuit. On y revint plus tard, lorsque la plupart des couvertes eurent été converties en comestibles comme on le verra ci-après. En attendant, les prisonniers se groupèrent trois par trois ; on mit deux couvertes en dessous pour servir de matelas et l'on se couvrit avec l'autre.

Ce changement procura un grand soulagement à ces misérables dont le corps amaigri par les privations était devenu tellement décharné qu'à force de se coucher sur le plancher, leur peau s'était percée et que tous avaient des plaies aux côtés vis-à-vis les lombes.

Ils étaient en outre littéralement dévorés par la vermine. Chaque homme était millionnaire en ce sens qu'il avait sur lui des myriades d'insectes de la plus dégoûtante espèce. Il n'y avait pas de remède à cela. Allez donc demander à des hommes qui meurent de faim et qui grelottent de froid, de se mettre tout nus pour laver à l'eau glacée les haillons qui couvrent leurs corps décharnés ! Tous ou presque avaient les fièvres intermittentes. Le médecin de la prison leur donnait de la quinine et leur faisait boire de l'huile de ricin à même une bouteille de trois demiards. Ils avaient le goût tellement perverti par les privations que cette substance grasse leur paraissait délicieuse et qu'ils la buvaient à longs traits.

On a raconté que les insectes dont nous venons de parler étaient d'une taille si colossale que les prisonniers les enfourchaient, les saisissaient par une oreille et galopèrent dans la salle à une vitesse de soixante milles à l'heure. Ça, c'est de l'exagération. C'est comme le soldat qui racontait qu'il s'était réveillé au camp, et qu'il avait cru voir un étranger assis dans sa hutte. S'étant frotté les yeux, il s'était aperçu que c'était un énorme pou qui lui avait mangé tous ses biscuits, et qui se curait les dents avec une baïonnette.

Cette histoire ne nous paraît pas digne de foi, mais ce qui est vrai, c'est que les hôtes de la prison Libby étaient tellement couverts de vermine qu'ils en tuaient en dormant et que, quelques jours après la réception des couvertes dont nous avons parlé, lorsque les prisonniers se promenaient avec

les susdites couvertes sur leurs épaules, vous n'auriez pas pu enfoncer une épingle à travers ce châle improvisé, sans vous rendre coupable d'insecticide.

Les prisonniers n'avaient guère de distractions. Il leur était défendu de s'approcher des fenêtres sous peine de mort. Si le factionnaire apercevait une tête appuyée sur les barreaux de la fenêtre, il tirait d'abord, puis il criait :

- Ote-toi de là, maudit Yankee.

Un pauvre diable, qui était à cent lieues de soupçonner à quoi il s'exposait, ayant eu l'imprudence de vouloir regarder dans la rue, avait eu le crâne fracassé par une balle.

A mesure que l'hiver s'écoulait, les morts devinrent de plus en plus fréquentes. Lorsqu'on s'apercevait qu'un homme tirait à sa fin on l'envoyait à l'hôpital, où il mourait le plus souvent, bien que le régime de cette institution fût de beaucoup préférable à celui de la prison Libby. Ordinairement, lorsqu'on envoyait un homme à l'hôpital, il était trop faible pour en revenir. Il est vrai que s'il avait fallu y envoyer tous ceux dont l'état de faiblesse requérait des soins immédiats on aurait vidé la prison, et l'hôpital eût été trop étroit. Il en mourait un grand nombre dans chacune des trois salles, et Eugène lui-même avait perdu tout espoir de sortir vivant de cet enfer terrestre.

Leduc avait formé avec un Philadelphien et un Allemand, une société dont la mise de fonds était représentée par les trois couvertes des trois associés. Le Canadien semblait être le plus faible des trois. Cependant, il survécut aux deux autres qui moururent d'inanition une quinzaine de jours après avoir aidé à dissiper les biens de l'association. Une nuit de prodigalité suffit pour les ruiner, tant il est vrai que les maisons les mieux établies ne sauraient se maintenir lorsque les propriétaires se livrent à la dépense.

Eugène dormait d'un profond sommeil tout en faisant la chasse aux insectes et en rêvant qu'il assistait à un somptueux banquet, le rêve habituel de ces déshérités, qui, pendant le jour, ne parlaient que de sauces succulentes, de plats exquis et de la manière de les apprêter.

Ces discours et les rêves qui en étaient la suite ne manquaient pas d'exciter leur appétit pourtant déjà assez aiguisé.

Tout à coup, Leduc se sentit secouer par le bras et, ouvrant les yeux, il aperçut le Philadelphien qui continuait à le tirer.

- Laisse-moi donc tranquille, lui dit-il, j'étais à faire un repas splendide.

- Il s'agit bien de rêver à l'heure qu'il est ! C'est pour tout de bon que nous allons manger. La garde achète les couvertes. Nous allons en sacrifier une des trois et recevoir en échange un pain de blé. Un pain d'une livre à partager entre trois ! Mais c'est une aubaine ! Allons-nous bouffer à notre aise ?

- Va pour la vente d'une couverture... Tu n'as pas d'objection "Dutchy" ?

- Ya Ch'ai bas t'injection.

- Alors que l'on fasse vite, moi j'aime l'activité dans les affaires.

Le Philadelphien se rendit au bout de la salle, livra la couverture, qui fut descendue au moyen d'une corde, et revint bientôt avec un pain d'une livre.

Avec quel soin méticuleux l'on divisa ce pain en trois tranches bien égales et avec quelle jouissance chacun dévora la portion qui lui revenait ! C'était si bon, qu'on ne put résister à l'envie d'en manger un autre et qu'une seconde couverture fut sacrifiée séance tenante. Puis le Philadelphien, profitant de l'absence d'un Prussien, lui escamota sa couverture qu'il alla vendre.

En dépit de son honnêteté, Eugène n'avait pas eu le courage de refuser sa part du produit de cette vente illicite. Que ceux qui ont fait mieux dans des circonstances analogues lui jettent la première pierre.

On vendit ensuite la dernière couverture que le Prussien voulut en vain réclamer. Elle appartenait à Eugène, et elle était marquée. Le lendemain, la société ne possédait pas une seule couverture, mais chacun de ses membres avait mangé une livre et un tiers de pain de blé, empiffrerie sans précédent dans les annales de la prison Libby.

"NOUVEAU PROCÉDÉ POUR ÉPATER LE LECTEUR"
OU
"COMMENT D'AFFREUX MALHEURS NE PARVIENNENT
PAS A TERRASSER UN CURÉ DE 225 LIVRES"

François-Xavier Burque

"Aventures et dangers de mort", fantaisie - 1884.

Il est un moment où la vraie littérature échappe à la classification thématique. C'est le cas de François-Xavier Burque. Une plume très brillante, une langue nerveuse et foisonnante, moins rigide que ne l'est habituellement celle de ses confrères, empruntant toute sa vie au langage parlé franco-américain, sans pour autant se désunir ; un humour fantasque, un brin provocateur ; les qualités de ce volubile curé, narrateur époustouflant, vous feront pardonner l'exceptionnelle longueur de ces deux extraits de la Revue Canadienne en 1894.

Quant à l'écrivain, il se fait l'avocat farouche du réel :

«Pourquoi chercher dans les romans les situations dramatiques et des sensations qui se trouvent toujours dans la vie réelle ?»

Car il fait la brillante démonstration qu'elle peut dépasser la fiction. Concluons avec lui : «On peut s'émouvoir dans le ridicule, puisqu'on est en présence de la vérité pure et simple.»

Les journaux sont-ils déjà surannés ? Ennuient-ils déjà le monde, après l'avoir inondé comme un déluge ? Ont-ils déjà répété assez de fois la même chose pour ne plus savoir où prendre du neuf ? On serait porté à le croire, en voyant les efforts si remarquables, les expédients si ingénieux d'une foule de publications, en Europe et en Amérique, pour créer de l'original à tout prix. Le moyen le plus "chic", le plus "fin de siècle" qu'on a imaginé, c'est de lancer des espèces de concours pour la définition de certains mots, de certaines choses, pour l'appréciation de certains faits, de certaines circonstances, où quelquefois les lecteurs, sur invitation générale, d'autres fois les hommes les plus marquants, sur invitation particulière, sont appelés à faire connaître leur opinion.

On a demandé ce qu'il faut penser de l'usage de fumer ou de priser du tabac. On a demandé de quelle manière il est préférable de mourir. On a demandé s'il est à propos que les femmes jouissent du droit de vote, etc... etc.

Il faut avouer que ces sortes de concours ont eu un certain succès. Non pas qu'ils nous aient beaucoup instruits, car les questions ne sont guère plus avancées qu'elles n'étaient ; mais ils nous ont causé d'énormes surprises. A en croire les réponses, il y aurait quelque chose de bon dans l'usage du tabac ; la meilleure manière de mourir serait de s'éteindre avec le moins de souffrance possible ; enfin le beau sexe devrait voter !

Eh bien ! non, la femme ne doit pas voter, parce qu'elle ne doit pas déchoir. Sa sphère est trop haute, trop noble et trop délicate pour qu'elle puisse descendre, sans répugnance et sans éclaboussure, parmi la populace votante. Et d'ailleurs, on ne démontrera jamais la nécessité, pas même l'utilité de cette prétendue émancipation politique de la femme, autrement que par des sophismes.

Quant au tabac, la chose la plus sale, la plus dégoûtante du monde, un infect et traître poison, maintenant qu'il est bien connu, un tollé universel devrait être sa sentence de mort. Au lieu de cela, on voit des hommes intelligents, de bonne société, affectant des habitudes de propreté, qui non seulement prennent sa défense, mais en usent librement eux-mêmes, et cela, jusqu'à table, après le café, ou jusqu'au salon, en présence des dames !

Pour ce qui est de mourir, on aurait pu espérer que quelques-uns, au moins, auraient répondu par cette boutade fort juste et fort spirituelle et qui vient naturellement à l'esprit de quiconque a un peu de foi, que la principale affaire n'est pas de finir subitement ou lentement, avec ou sans souffrance, mais bien en état de grâce, pour s'en aller avec espoir comparaître au tribunal du Souverain Juge. Eh bien ! non, pas un seul des opinants n'a eu cette belle pensée ; pas un n'a fait cette simple réflexion.

Voilà les surprises qui nous sont servies par les concours d'opinions : de véritables horreurs, quoi ! C'est ce qui explique le succès de l'expérience, la vogue du procédé nouveau. Affaire de curiosité, de sensation et d'étonnement.

Quoi qu'il en soit, puisque l'affaire est lancée et qu'elle peut avoir un bon effet, ne serait-ce que par l'amusement des lecteurs, j'ose proposer un nouveau sujet de concours, savoir : que chacun fasse le récit des dangers de mort qu'il a

courus pendant sa vie. Je suis sûr que les lecteurs y trouveront beaucoup d'intérêt et beaucoup d'émotions ; des émotions saines, salutaires et instructives, cette fois.

D'abord le sujet est neuf. C'est un champ tout à fait inexploité. Il est vrai que les journaux dans leurs "faits divers" quotidiens, nous racontent une foule d'accidents où toute espèce de personnes sont exposées à toute espèce de dangers, et échappent à la mort par des chances extraordinaires ; mais on n'a encore jamais demandé à un homme de nous faire le récit de ses expériences personnelles. Ma thèse est celle-ci : que la plupart des personnes vivant en ce bas monde, au milieu d'innombrables casse-cous, se trouvent de temps à autre -plus ou moins souvent, selon les conditions d'existence- dans des circonstances tout à fait critiques, où leur vie est en danger et que les récits de ces différents dangers, faits par les auteurs mêmes des aventures, constituent de véritables petits drames, où rien ne manque pour exciter la crainte, la frayeur, l'horreur, la compassion et la pitié.

Voilà bien les sentiments que les romanciers cherchent à produire en créant, à grands renforts d'imagination, des dangers factices, d'un réalisme aussi empoignant que possible, auxquels les héros échappent remarquablement. Un naufrage les jette au fond de la mer, et ils s'en sauvent. On les pend, et ils survivent. On les fusille comme Jacques, dans *Jacques et Marie*, et ils continuent leurs exploits. Mais pourquoi chercher dans les romans des situations dramatiques et des sensations qui se trouvent tous les jours dans la vie réelle ? Le réel est toujours souple comme une personne vivante ; la fiction est toujours raide comme un homme de paille. Et puis, dans la fiction, il y a cette sottise qu'on s'apitoie à tort, puisqu'il n'y a rien de vrai ; dans le réel, au contraire, on peut s'émouvoir sans ridicule, puisqu'on est en présence de la vérité pure et simple.

Voilà pour l'intérêt et l'émotion.

Quant au côté pratique et utile de la chose, il saute aux yeux. En effet, ces récits dramatiques seront évidemment des leçons de prudence, où le lecteur pourra mieux connaître les mille et une précautions qu'il faut prendre pour ne pas tomber en de semblables périls, ou pour être sauf, dans des circonstances plus ou moins analogues.

Ainsi, l'on me dira : le premier venu peut donc être un héros de roman ? Et je réponds : oui, sans nul doute, et mieux que cela. Car il y a une foule de personnes qui ont passé par de si graves dangers, sans y périr, qu'on ne trouverait nulle

part, dans les élucubrations des romanciers, rien de plus tragique, de plus saisissant, de plus instructif.

Au moins, ajoutez-vous, allez-vous commencer par vous-même ? Très certainement, avec votre bienveillante permission. J'ouvrirai le concours par les propres dangers que j'ai courus et je me flatte qu'ils sont assez nombreux et extraordinaires pour mériter votre indulgence, quoique ma vie ait toujours été fort commune, des plus prosaïques, et toujours sur le terrain des vaches.

Oh ! je sais bien d'avance qu'en plusieurs occasions, on pourra me traiter d'imprudent, de sot, de téméraire. Mais je ne m'arrêterai pas à cet obstacle. J'y réponds tout de suite, une fois pour toutes. Maintenant que les dangers sont passés, je vois parfaitement ce que j'aurais dû faire : c'est la sagesse après coup. J'ose dire que c'est la sagesse la plus commune. Qui voudra me jeter la pierre ? Instruits par l'expérience, tous ceux qui ont couru en quelque sorte au-devant des dangers savent bien, par la suite, s'en préserver, dans les mêmes circonstances. La plupart des accidents seraient évités, si l'on prenait chaque jour toutes les précautions voulues par la prudence. Mais c'est là le "tu autem", en langage d'écolier, c'est-à-dire le point délicat. Sur ce terrain, il y a des fosses où trébuchent les plus clairvoyants. D'autres viendront après moi, qui n'auront pas été plus sages que moi.

Après cette rebuffade qui ne fait de mal à personne, "telum sine ictu", j'entre en matière, ne sachant si je puis dire : "intentique ora tenebant", mais espérant, du moins, que l'esprit des lecteurs est favorablement disposé.

Je crois bon de vous dire que la première expérience dont je me souviens, je ne m'en souviens pas du tout. Affreuse antithèse, tant que vous voudrez : c'est cela. Mais écoutez, il faut s'entendre. Je ne me souviens pas du fait, car je n'avais que neuf mois lorsque la chose est arrivée ; je me souviens seulement de ce qu'on m'a raconté sur ce fait, dès mon âge le plus tendre. Il paraît donc qu'à l'âge de neuf mois, je fus malade - de diphtérie ou de coqueluche, peu importe - si malade que j'en mourus. Du moins, on me crut mort. On me rabattit le drap blanc sur le nez, et l'on se mit en frais de m'ensevelir. Deux heures après, je donnai signe de vie. On me soigna, je revins. Mais vous voyez que je courus là double danger : le premier, de mourir réellement pendant que je faisais le mort ; le deuxième, d'être enterré vivant. La première alternative était fort belle. J'aurais certes mieux fait de mourir et c'est affaire au bon Dieu si je n'ai pas eu cette chance.

La deuxième alternative m'inspire une insurmontable horreur. On m'aurait donc enterré, le cœur me battant encore dans la poitrine ! Et je n'aurais pu revivre : j'étais si petit ! Je ne me serais pas tourné dans mon cercueil ; je ne me serais pas rongé les bras à la façon des adultes ; mais tout de même j'aurais étouffé misérablement là, tout seul, abandonné, sans secours, dans cette étroite, ténébreuse et inexorable prison ! Tout jeune, mon imagination était frappée d'épouvante à cette pensée. Et plus j'avance en âge, plus je me révolte à l'idée de descendre vivant dans les entrailles de la terre. Cet effroyable malheur arrive plus souvent qu'on ne pense. Les journaux nous en rapportent des exemples affreux de toutes les parties de l'univers. Vous me croirez si vous voulez, mais je vous affirme que j'ai mis une clause dans mon testament, enjoignant à ceux qui prendront soin de mes dépouilles mortelles, de ne m'enterrer qu'après le "jam faetet", car c'est à peu près le seul signe de mort qui ne trompe jamais.

Et d'un.

A l'âge de cinq ans, étant à Contrecoeur -non pas précisément à contre cœur, mais à cœur joie- chez mon aïeul paternel, on m'emmena, un jour, pêcher à la ligne parmi les joncs de l'île Bouchard. Nous restâmes assis dans le bac. L'eau était parfaitement calme, claire et limpide. On voyait le poisson se jouer parmi les herbes ; on le voyait rôder autour de l'hameçon ; on le voyait mordre, avaler l'appât, et partir comme un trait, pour se sauver. C'est alors qu'il fallait donner le coup de ligne et amener le sujet dans le bac. Mon grand-père et un ou deux de mes oncles, à mes côtés, étaient très adroits, et ils en amenaient plusieurs. J'étais tout réjoui, émerveillé et fort excité. Enfin, voilà qu'un crapet empoigne ma ligne et tire. Je tire, aussi moi, de toutes mes forces ; je donne un coup si violent que le poisson décrit un grand cercle au-dessus de ma tête, et retombe de l'autre côté et, perdant l'équilibre, je tombe moi-même dans le fleuve en poussant un grand cri. Je me débats, j'enfonce ; mais aussitôt la main vigoureuse de mon grand-père me saisit et me ramène dans le bac. J'avais bien failli me noyer. Depuis lors, je crois que j'ai toujours craint de mourir ainsi. Du moins, j'ai toujours eu peur de l'eau et je n'ai jamais pu trouver en moi le plus petit germe de vocation à l'état de navigateur.

Et de deux.

L'aventure suivante est encore une affaire de pêche ; mais le danger, cette fois, au lieu d'être dans l'eau se trouve sur la ligne du chemin de fer. C'était à Saint-Hyacinthe, ma

ville natale . J'avais alors quatorze ans. J'allais, avec une foule d'autres, enfants et jeunes gens, pêcher dans le ruisseau Per-rault (du nom de son propriétaire) de l'autre côté de la rivière Yamaska, vis-à-vis du collège. C'était une fameuse place de pêche. Fameuse, je n'ai jamais su pourquoi. La renommée voulait qu'on y prit de la carpe, de la barbotte et de l'anguille ; la vérité est qu'on n'y prenait jamais rien, ou presque rien. Je suis porté à croire qu'on allait là surtout pour flaner sur le moelleux gazon du rivage, à l'ombre des ormes géants et superbes qui décoraient, et doivent décorer encore cet endroit. On disait cependant que la pêche du soir était plus favorable que celle du jour. Après être revenu bredouille tant de fois, je me décidai, un bon jour, à essayer de la pêche du soir. Pour pêcher à plusieurs lignes, j'emmenai deux de mes petits frères, l'un de douze ans, l'autre de dix. La nuit était sombre ; pas une étoile au firmament, atmosphère saturée de vapeurs, apparence et menace de pluie ; les conditions pour la pêche étaient splendides. On le vit bien, car ayant pêché pendant deux heures à nous trois, nous primes une petite anguille de la grosseur du doigt et longue d'une vingtaine de pouces. Un fouet, comme on disait.

C'était mon premier bonheur dans ce ruisseau. Je m'en réjouissais mais fort médiocrement. Le sujet était trop petit ; et puis rien qu'un ! Il en fallait un autre, au moins, pour retourner à la maison. Nous pêchâmes encore pendant deux heures. Ça ne mordit même pas. De guerre lasse, je dis à mes frères qu'il était temps de décamper, afin de traverser le pont du chemin de fer avant l'arrivée de l'express de nuit allant à Montréal. Nous voilà donc partis. Au moment de nous engager sur le pont, je regardai en avant et en arrière, pour m'assurer qu'il ne venait aucun train. J'affirme que je regardai, surtout en arrière. Il me semblait que c'était à peu près l'heure de l'express. Je ne vis aucune lumière, ni d'un côté ni de l'autre.

Alors je marche, tenant mes petits frères, un de chaque main : et nous sautons de traverse en traverse. Vers le milieu du pont, par précaution, je m'arrête, et je regarde encore en arrière... O Ciel ! que vois-je ?... la grosse lumière du fanal de la locomotive, qui semblait déjà être sur nous, tant la nuit était noire, et tant l'éclat du fanal trancheit dans les ténèbres. Impossible de se mettre à côté de la voie, car l'espace, de chaque côté, est très étroit, très incliné, couvert en tôle, et fort glissant. Seul, j'aurais essayé ; mais avec mes petits frères, je n'y songeai point. Mon seul espoir de salut était dans une fuite précipitée. Mais là encore, il y avait un terrible danger, celui

de perdre pied et de tomber entre deux traverses. Un tel accident, en retardant notre course, pouvait causer notre mort, à tous trois. Alors je les empoigne plus solidement l'un et l'autre, et je leur dis : «Pour l'amour de Dieu, soyez fermes et ne trébuchez pas, car si un seul manque une traverse, nous sommes morts.» Alors nous détendîmes nos jarrets, et nous courûmes d'un cœur !...

Quoique l'horrible fanal fût derrière moi, je l'avais dans les yeux et j'entendais déjà le bruit formidable du train qui venait comme l'éclair. «Prenez garde de tomber... prenez garde de tomber» répétais-je à tout instant. Nous avançons, mais le train avançait plus vite que nous. Soudain, le bruit change d'intensité ; il est moins sourd, plus aigu, plus rapproché... Mon Dieu ! Voilà le train sur le pont !... Allons-nous être écrasés ?... Nous redoublons d'efforts. Par bonheur, pas un de nous ne trébuche. Enfin, voilà le bout. Je m'élançai de côté, en entraînant mes deux frères ; et avec un horrible fracas, l'express passe comme une flèche, comme une vision d'enfer, ou une chasse-galerie. L'instant d'après, il n'y a plus rien. Mais nous sommes là, tous les trois, écrasés par terre, plus morts que vifs, tout tremblants d'émotion. Ce n'est qu'au bout d'une demi-heure que nous sommes remis, et que nous trouvons assez de force pour continuer notre route. Nous allons, remerciant Dieu de nous avoir accordé la grâce de ne point tomber. Un seul faux pas, et c'en était fait de nous, puisque nous n'avons pas eu plus d'une seconde pour nous sauver. Anguille, lignes, tout avait disparu et aucun de nous n'aurait pu dire à quel moment précis nous avions lâché ces objets, pour ne plus penser qu'à notre salut.

Et de trois.

On pensera peut-être que ma frayeur suivante fut le fruit d'une escapade dans l'eau ou sur la glace, où, soit en me baignant, soit en patinant, j'ai été tout près de me noyer, car c'est là un accident si commun parmi les jeunes gens ! Mais point du tout. Mon père m'a toujours défendu d'aller me baigner dans la rivière ; j'avais naturellement peur de l'eau, ainsi j'appréciais les raisons de mon père, et je n'en étais que mieux disposé à lui obéir. Quant aux patins, j'en ai usé si peu et avec tant d'appréhension, que je ne me suis jamais aventuré près des mares, ni sur les glaces frêles.

Mais, parlez-moi, par exemple, des armes à feu, des fusils, des carabines et des pistolets : voilà quel était mon divertissement, avec la chasse bien entendu. La chasse et le fusil, c'était tout un. J'étais là dans mon élément. Je n'avais

aucune peur. A douze ans, je tirais déjà comme un expert, avec le grand fusil français de mon grand-père ; fusil à pierre, naturellement, lequel avait fait plus d'une campagne dans son jeune temps, contre l'ennemi héréditaire, et en avait tué de ces Anglais ! J'adorais ce fusil-là. Il tirait très juste. Mon grand-père m'avait enseigné à m'en servir. Je faisais honneur à ses leçons, et il était fier de moi. J'abattais mon écureuil ou mon oiseau à coup sûr, fût-il dans le faite des plus hauts arbres. Vous croyez qu'il m'est arrivé malheur avec mon fusil français ? Pardon. Il est bien vrai qu'un jour, en voulant le mettre à sa place, aux crochets du soliveau, je heurtai le chien contre une chaise, et le coup me partit presque dans la figure, à deux pouces de mon nez ; si bien que j'eus les yeux éblouis par la flamme, et le visage noirci par la poudre. Mais ce n'est pas là un accident. C'est plutôt un incident que je rappelle pour servir d'introduction à ce qui va suivre.

Mon temps de jeunesse était passé. J'étais prêtre au séminaire de Saint-Hyacinthe, et j'aimais toujours passionnément les armes à feu. Ayant vu un jour une annonce alléchante au sujet d'un fusil nouveau, le "Zoulou", se chargeant par la culasse, donnant « parfaite satisfaction » et se vendant « à bas prix », je le fis venir. C'était une blague. Ça venait de Toronto. Assitôt que j'eus mon fusil, rien de plus pressé, j'organise une partie de chasse, avec deux ou trois confrères, pour aller l'essayer au bois. Les perdrix et les lièvres ayant su, je suppose - mais je ne sais comment - que j'avais un "Zoulou" dans les mains et croyant qu'avec cette arme j'étais un foudre de guerre et en même temps un foudre de chasse, ne se montraient pas même de la plus minuscule façon. J'ai pensé depuis, qu'il n'y en avait peut-être pas du tout.

« Enfin, dis-je à mes camarades, un fusil, même un "Zoulou", ça peut s'essayer sur un arbre, sur une souche, sur n'importe quoi, aussi bien que sur un lièvre ou une perdrix ». Un blanc est aussitôt improvisé. Nous nous rangeons à distance. Au moment de tirer, je me mets en frais de politesse, et j'offre à chacun de mes confrères la gloire du premier coup. On me répond : « A tout seigneur tout honneur ; le fusil vous appartient, c'est à vous de le faire valoir ». Ils avaient bon nez, les boingres ! Je ne me fais pas prier longtemps. J'étais si sûr que j'avais là un maître fusil ! Je me mets en position ; je regarde le but ; je vise un instant... Pan ! le coup part et me voilà tout aveuglé. Je n'ai plus rien dans les mains, et je m'aperçois que le sang me coule sur la figure. Le fusil avait fait explosion, et m'était tombé des mains. Un morceau de fer

m'avait déchiré le front et faisait couler le sang. On s'empresse autour de moi, on a peur que je sois frappé à mort. Je réponds en riant que ce n'est rien, que je suis seulement égratigné ; mais j'ajoute : «Quelle blague infernale que ce "Zoulou" ! Ça ne vaut pas le bassinet du fusil de mon grand-père !»

Alors on s'aperçoit que ma casquette est en feu, car j'ai oublié de vous dire que c'était en hiver, et nous étions là en raquettes sur la neige et avec casquettes de fourrure sur nos têtes. J'ôte mon bonnet précipitamment ; le poil grillait. J'éteignis le feu en le frottant avec de la neige. Les morceaux du fusil restèrent là. J'en fus quitte pour la perte de mon argent, et une autre demi-piastre que me coûta la peau de loutre de mon infortuné couvre-chef.

Et de quatre.

La fin tragique de mon "Zoulou" ne m'avait pas guéri de mon enthousiasme trop facile au sujet des annonces brillantes. A quelques temps de là, je fis venir un petit revolver, "The Little Giant" un «bijou» très «efficace» et à «bon marché». Je ne l'eus pas plutôt dans les mains que je me mis à en rire, en pleine salle de récréation, devant cinq ou six de mes confrères. Je prétendais que c'était un simple joujou inoffensif, bon tout au plus à tuer des mouches, en supposant toutefois qu'on pût les atteindre. Mes confrères soutenaient qu'un tel revolver, si petit qu'il fût, était capable de tuer un homme. Au fond, je pensais bien comme eux. Mais je badinais, et mes amis pensaient que je parlais sérieusement.

La discussion devint très animée. Les faits et les arguments pleuvaient au plus dru. D'une parole à l'autre, j'en vins à dire que le plus sûr moyen de connaître la vérité, c'était de faire l'épreuve, en tirant réellement sur un homme.

Il n'y eut qu'un cri : «Trouverez-vous un homme assez fou pour se mettre au blanc ?» - «Certainement, leur dis-je, et c'est moi-même qui m'y mettrai. Non pas que je sois fou, mais parce que je suis convaincu du caractère inoffensif de l'épreuve. Qui veut tirer sur moi ? Voici le revolver ; mais tirez au front, à bout portant, car en tirant à distance, il y aurait danger de m'atteindre à l'œil, la seule chose que je redoute. Acceptez-vous mon défi ? Pour moi, je suis prêt.»

«Si vous êtes assez téméraire pour laisser tirer sur vous, me répondit-on avec aigreur, bien sûr au moins, vous ne trouverez aucun homme assez fou pour consentir à cela.» Mes adversaires étaient tous du même dire, et ils triomphaient, car ils pensaient bien, avec raison, que je n'avais pas la moindre intention de tirer sur moi-même.

A ce point de la discussion, j'eus la chance de pouvoir faire un clin d'œil à un de mes confrères, l'abbé C. P. Choquette, le savant professeur de physique, un signe compris de lui seul, non aperçu des autres, par lequel je lui disais qu'il devait se ranger de mon côté, que j'avais en vue une farce et une mystification. Aussitôt je m'écrie : « Il y en a un parmi vous qui est assez brave pour tirer, parce qu'il a assez d'esprit pour comprendre qu'un pétard n'est pas un pistolet. Ce revolver est un simple pétard, je vous le dis, et je veux vous le prouver. Monsieur Choquette, voulez-vous me tirer au front à bout portant ? »

« Puisque vous êtes si sûr de votre affaire, me dit-il, je tirerai bien ; mais je ne veux nullement être responsable des conséquences. Où voulez-vous que je tire ? Ici même ? »
« Non, allons dans la chapelle neuve. »

Et nous voilà partis pour la chapelle neuve, alors en voie de construction, et dont l'intérieur était encore à l'état brut. Mais comme je parlais, en faisant des pieds de nez à mes confrères, je vis qu'une réaction subite venait de s'opérer. « Oh ! tout ça, c'est une blague, disaient-ils, Choquette n'a pas plus envie de tirer que Burque de le laisser tirer sur lui. C'est pour nous en faire accroire. » Ils savaient que le revolver était chargé ; mais ils pensaient que j'enlèverais les balles, ou que mon ami ne tirerait pas.

Ce qui se passa dans la chapelle, je le dirai dans quelques instants. Mon ami et moi, nous revînmes au bout de dix minutes. J'avais une blessure au front, et un filet de sang me descendait le long du nez jusque sur le menton. Mon ami avait un air demi-honteux, demi-joyeux ; l'air d'un homme qui a des remords pour une mauvaise action, et qui est content que la chose n'ait pas tourné plus mal. C'en était assez pour faire croire qu'il avait tiré. Pour moi, j'étais triomphant. Je jubilais. Je m'écriai avec emphase, en montrant ma blessure, et en exhibant, d'une main, une balle aplatie, et de l'autre, le pistolet : « Voyez, tas d'incrédules et de poltrons, voyez le plus gros mal que puisse faire ce petit monstre ! Ne vous l'avais-je pas dit, que ça ne peut pas tuer un homme ? »

Tous mes confrères devinrent pâles d'horreur en pensant qu'il était bien vrai que l'épreuve était faite à ce moment. Ils nous regardèrent sans doute, Monsieur Choquette et moi, comme les deux plus grands imbéciles du monde. Mais ce qui les étonnait le plus, c'était que je n'eusse pas été tué. Je m'amusai longtemps de leur mystification. A la fin, je leur racontai ce qui suit :

Une fois dans la chapelle, Monsieur Choquette me demande : « Qu'allons-nous faire ? »

« Parbleu, que je lui dis, vous ne tirerez toujours pas sur moi, ni moi sur vous. Tirons sur les colonnes. Déchargeons nos cinq coups. Tirez le premier, deux ou trois coups. Je tirerai le reste. » Nous avisons la colonne en face de nous. Elle était de pruche, tout à fait brute. Nous disons en riant : « Nos petites balles ne lui feront toujours pas grand dommage. » Monsieur Choquette prend position et tire.

Au même instant, je pousse un cri, je me sens frappé au front, et j'entends le bruit d'une balle qui tombe par terre à mes pieds ! Voici l'explication du mystère : je me tenais à côté de mon ami, un peu en arrière, faisant face, comme lui, à la colonne. Par un hasard tout à fait extraordinaire, la balle avait frappé sur un gros nœud de la colonne (on sait si un nœud de pruche est dur !) puis avait rebondi en arrière et m'avait frappé juste au front avec assez de force pour me déchirer la peau et faire couler le sang. Un peu plus bas, elle m'eût crevé l'œil, ou, si le revolver eût été de plus gros calibre, la blessure aurait sans doute été mortelle.

Et de cinq.

Il ne s'agit plus d'armes à feu. Le danger suivant vint de mes jarrets, et d'une trop grande confiance en ma force. J'ai fait, cette fois-là, acte de vanité et de forfanterie et certes, j'aurais bien mérité de me casser les reins, ou de me briser la cervelle. J'en fus bien près ; heureusement il n'en fut rien.

J'ai toujours été doué d'une grande force musculaire et d'une grande souplesse. Aujourd'hui encore, malgré mes quarante trois ans et mes deux cent vingt cinq livres, je pourrais donner un fier coup, et faire un fier saut. (Mais de grâce, ici, pas de calembour). Je n'étais pas pour rien le fils de ma mère - une femme qui soulevait un baril de farine au bout de ses bras ! - Je n'étais pas pour rien, surtout, le petit-fils de mon grand-père, le père de ma mère, le vieillard au grand fusil français dont j'ai parlé plus haut - un homme qui, dans les dernières années de sa vie, ayant quatre vingts ans passés, prenait encore une pipe de terre cuite par la tête, n'importe laquelle parmi toute une caisse - entre son index et son pouce, et la brisait net ! Quand il venait à la ville, on s'amusait, dans les magasins, à lui faire casser des pipes. On avait beau choisir les plus dures, on n'en trouvait pas une qui fût à l'épreuve de ses doigts de fer. Vous qui riez, essayez donc de casser une pipe de cette manière. On voit bien que vous ne connaissez pas cette prouesse. Faites essayer même les hommes les plus forts

que vous connaissez et vous aurez bientôt changé de sentiment et de physionomie.

Donc, j'étais le fils de ma mère et le petit-fils de mon grand-père ; c'est tout dire. Je connaissais ma force et ma souplesse, j'en étais fier et quelquefois, à l'occasion, pour m'amuser, aimais à en donner des preuves. Un jour -c'était encore au séminaire de Saint-Hyacinthe- je me trouvais dans la salle de billard, avec plusieurs jeunes confrères de mon âge, pendant la récréation du matin. Un à-propos se présenta. Je déclarai à mes confrères que j'étais capable, sans aucun élan, de sauter à pieds joints sur l'entourage ou sur la table même du billard, à volonté, et d'arriver là ferme et debout. On ne me crut pas. J'étais pourtant sûr de mon fait, car j'avais déjà exécuté des sauts plus surprenants que celui-là. Je me trouvais en ce moment, tout juste près du billard, et à bonne portée.

Alors, sans prévenir mes confrères, voulant les convaincre et les étonner tout à la fois, je me baisse, je bondis, et me voilà debout sur l'entourage du billard. Mais j'avais compté sans ma soutane. Je ne m'étais pas donné la peine de la relever ; je n'y avais même pas songé, tant ma résolution avait été subite. Ma soutane s'entortilla dans mes jambes et à peine avais-je accompli mon exploit, que je perdis l'équilibre. Je ne pus me maintenir et tout en battant l'air de mes bras pour résister, force me fut de retomber en arrière, tout de mon long.

Or c'était là un extrême danger ; car si j'eusse frappé d'abord le plancher avec ma tête, je m'assommiais raide, du coup. Je courais encore le risque de me briser les reins. Heureusement, l'instinct de la conservation me fit faire un effort de la tête et des épaules pour me redresser en tombant, ce qui fit que je tombai, ploc ! sur la partie la plus charnue de mon individu. Je me relevai un peu confus, mais du moins la vie sauve. Cependant vous pouvez croire que ça m'avait ébranlé le corps. Je restai comme étourdi toute la journée, et les reins me firent mal pendant plusieurs jours.

Et de six.

Pour les autres expériences qu'il me reste à raconter, il faut changer de scène ; il faut se transporter dans le Madawas-ka, partie la plus septentrionale de l'Etat du Maine, le long de la rivière Saint-Jean, partie toute française, qui a déjà appartenu au Canada et lui appartiendrait encore, si elle n'eût été sacrifiée par une lâche diplomatie et un infâme traité. La tradition, ici, est que les Américains ont enivré Lord Ashburton et lui ont arraché toutes les concessions qu'ils ont

voulu, jusqu'à une immense lisière de terrain, au nord même de la rivière Saint-Jean, chose la plus absurde et la plus injuste qui se puisse voir en fait de frontières.

Il faut, dis-je, venir à Fort Kent, où la divine Providence a fixé mon séjour, où je vis depuis douze ans dans un contentement paisible, dans une solitude que j'aime, dans le climat le plus salubre qui soit au monde, à proximité de lacs superbes, de splendides forêts, et entouré d'une immense mission à desservir.

Naturellement, il me fallut acquérir cheval et voiture en arrivant dans mon nouveau poste. Je ne tardai pas à m'apercevoir qu'il y a autant de danger dans les chevaux que dans les fusils. Un jour, je revenais d'une paroisse voisine, où j'étais allé voir un confrère. C'était en automne, mais on allait encore, comme on dit, en voiture roulante. Je rejoignis bientôt une énorme charge de marchandises qui allait au pas, naturellement. Je fus longtemps sans voir aucune chance de passer à côté. Enfin, à un certain endroit, je crus trouver cette chance ; j'en profitai. Mais c'était dans un champ et dans la déclivité d'une côte ; tout à coup, au point où le terrain était le plus incliné, sans que j'aie jamais pu comprendre comment, le choc s'est produit, soit qu'une roue se soit subitement enfoncée dans un trou, soit que mon cheval ait buté ou fait un bond de travers. J'éprouvai un choc comme si j'eusse été tiré par devant ou poussé par derrière et en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, je culbutai en avant de ma voiture, pêle-mêle avec ma robe de fourrure. Je me trouvai pris entre le travail et une roue. Le cheval s'emportait pendant ce temps-là ; je me débattis comme je pus ; à la fin je tombai sur le sol, et deux roues de la voiture me passèrent sur le corps. Je me relevai sans trop de mal.

Et de sept.

Quelque temps après -c'était en hiver, vers le milieu du mois de janvier- je m'en allais en carriole visiter mon ami et confrère, Messire Jos. Pelletier, curé de Saint-Hilaire, N. B., sur le côté nord de la rivière Saint-Jean. Un dégel avait eu lieu quelques jours auparavant, accompagné de deux ou trois averses de pluie chaude ; ce qui avait fondu presque toute la neige. Il ne restait plus, dans les chemins comme dans les champs, qu'une mince couche de glace plus ou moins raboteuse, mais claire et brillante comme du cristal. Il ne faut pas demander si le chemin était dangereux. J'avançais doucement, presque toujours au pas, et avec beaucoup de précautions, tantôt au milieu, tantôt à gauche, tantôt à la droite, partout

où je voyais meilleure chance de stabilité pour la carriole et pour le cheval.

Malgré mes précautions, à tout instant, la carriole "baraudait", c'est-à-dire glissait de travers, sur un côté ou sur un autre. Enfin l'épreuve arriva. A un certain endroit, le chemin était très incliné vers la rivière et avec cela, très étroit et extrêmement glissant. Pour comble d'infortune, du côté de la rivière, le terrain était coupé presque à pic, formant un abîme de vingt cinq ou trente pieds de profondeur. En apercevant ce casse-cou, j'eus peur et l'envie me prit de rebrousser chemin. Je m'avançai pourtant, prenant mes mesures de mon mieux pour passer heureusement.

Peine inutile. En plein vis-à-vis de l'abîme, voilà ma carriole qui se met à "barauder" ; l'élan est brusque et violent ; en un clin d'œil, la carriole est déjà tournée dans une position perpendiculaire au chemin, à demi-suspendue sur l'abîme, et entraînant le cheval avec elle. Un instant de retard et j'étais perdu ; je dégringolais avec cheval et voiture par-dessus moi. L'horreur me saisit. Il me sembla que mes cheveux se dressaient sur ma tête. Je poussai un cri terrible, pour faire sursauter mon cheval ; en même temps, je lui rabattis les "cordeaux" (les guides) sur le corps avec toute la force dont mes bras étaient capables. Le cheval, comme électrisé, fit un bond et enleva la carriole ; j'étais sauvé ; mais si mon cheval eût été mal ferré, ou si, par malheur, il n'eût pas obéi comme l'éclair au commandement, là encore, il est certain que j'aurais fini en marmelade.

Et de huit.

Croyant qu'en certains temps de l'année, dans les mauvais chemins du printemps et de l'automne, je n'aurais d'autre moyen de transport que le dos de mon cheval pour visiter mes missions, ou aller administrer mes malades, je m'étais muni d'une selle, en outre des voitures d'été et des voitures d'hiver. Assez souvent, je faisais de petits voyages, de petites courses, à cheval, pour m'accoutumer, ou pour simple motif d'exercice -exercice que je trouvais excellent, mais violent. Nouvelle source de dangers.

Un jour, un de mes ouvriers manque à l'ouvrage. Or l'ouvrage était pressé. De fort mauvaise humeur, je demande mon cheval ; je saute en selle et je cours trouver mon homme, demeurant à un mille de là, pour voir si je pourrai l'amener à son devoir. C'était au printemps, dans le mois de juin. Le chemin était assez bon généralement ; mais il y avait encore, par ci, par là, des trous de vase et des flaques d'eau. Tout alla

bien pour me rendre. Je trouve mon homme qui flânait, se disant malade, mais restant à la maison plutôt pour "fêter". Je lui donne une semonce ; je lui fais promettre de venir incontinent prendre son ouvrage à l'église ; puis je tourne bride pour revenir.

Soit que je fusse pressé, soit que je voulusse m'exercer, je fouettai mon cheval et je partis au galop. Je courais au-devant d'une catastrophe. Tout à coup, j'aperçois une immense flaque d'eau bourbeuse, occupant toute la largeur du chemin. Il faut arrêter, ou sinon, les éclaboussures vont me salir des pieds à la tête. Je tire vivement sur les rênes, et je donne à ma bête le commandement d'arrêter. Cette satanée bête -qui aurait cru qu'elle aurait obéi si brusquement ?- s'arrête net ; et moi qui ne m'attends pas à cela, je pars en avant, en vertu de la vitesse acquise ; je perds mon assiette ; je me trouble, je lâche les rênes et je roule par terre.

En même temps, le cheval effrayé par mes cris et mes efforts, s'était élancé de nouveau au galop et à l'épouvante. Fort heureusement mes pieds, instinctivement, avaient lâché les étriers. Que serais-je devenu, si j'eusse été pendu par les pieds et traîné dans le chemin par l'animal affolé ? En tombant, j'avais encore à craindre un coup d'uné de ses pattes de derrière, qui pouvait me briser les côtes ou me fendre le crâne. Heureusement, dès mon premier saut, l'animal passa par-dessus moi sans me toucher.

Je revins à pied, honteux, quelque peu éclopé, avec un parti pris dans ma tête, celui de me défaire de ma selle. C'est ce que je fis. Oncques depuis ne fus à cheval, excepté deux ou trois fois, dans des chemins affreux, pour aller porter le Saint Viatique à mes malades, parce qu'il n'y avait pas moyen d'aller autrement ; et encore, chaque fois, le cheval était-il ce qu'il y avait de plus rosse. Ainsi pas de galop, pour bien des raisons.

Et de neuf.

Dans l'automne de 1885, je faisais mes préparatifs, je réunissais mes matériaux pour me construire un presbytère, le printemps suivant. J'avais au moulin plusieurs centaines de billots que j'avais achetés ou que les habitants de la paroisse m'avaient fournis. J'étais obligé d'être là souvent pour faire scier ces billots selon les besoins et les exigences de mon plan. Aussitôt les billots sciés, j'avais des voitures qui me transportaient le bois, charpente, planches, madriers, etc... sur mon terrain.

Un jour, j'arrive entre onze heures et midi : pas une

âme. Tous les hommes du moulin sont allés dîner. Aucun des hommes charroyant pour moi n'est là non plus. J'aperçois d'un côté, une grosse pile de planches. Il est aisé de voir que ces planches m'appartiennent. Mais de l'autre côté, à part, je vois deux longues planches plus longues que les autres. En examinant la longueur et la largeur, je vois bien que ces deux planches viennent de mes billots et m'appartiennent également. Le fait de leur faible épaisseur ne m'intrigue pas. Je sais que la chose est nécessaire quelquefois pour réduire un morceau de bois à la grosseur voulue. Mais pourquoi sont-elles là, à part ? Si l'on s'est trompé, on s'est trompé. Si on pense que je n'en veux pas, on se trompe encore. Faisant ces réflexions, je prends le parti de m'emparer de ces planches et de les mettre avec les autres sur la même pile. Me voilà donc en frais de les transporter.

Or justement en cet endroit où je me trouvais, où je devais me débattre avec mon fardeau, il y avait dans le plancher un trou carré d'un couple de pieds, par où les hommes du moulin jetaient les rebuts de la scie, tout ce qui n'était d'aucune utilité. La rivière passait au-dessous et le courant charriait toutes ces choses. L'eau avait bien cinq ou six pieds de profondeur et le fond était pavé de grosses roches. Je connaissais parfaitement ce lieu ; mais le diable de trou n'était guère visible quand on n'y pensait pas. Or, dans le moment, je n'y pensais pas plus qu'au roi Bélenquela, dont le nom m'était alors complètement inconnu ; de sorte qu'il y avait bien quatre vingt dix neuf contre un à parier que j'y tomberais. C'est ce qui arriva.

J'étais là, à tirailler ces longues planches qui, faute d'épaisseur, n'avaient point de corps et étaient difficiles à transporter. Je tire sur l'autre, je m'escrime... Tout d'un coup, plouc ! me voilà dans le trou ! Heureusement la main de mon Ange Gardien était encore là. Je pus m'agripper des bras et des jambes, si bien que je ne tombai pas dans la rivière. Si j'étais tombé à l'eau, je me serais certainement noyé dans le courant si rapide ; ou je me serais assommé sur les roches du fond. J'en fus quitte pour une meurtrissure et une douleur dans le dos entre les deux épaules, à l'endroit où mon corps avait frappé avec le plus de violence contre une saillie de la paroi du trou. Ce souvenir de mon accident dura plusieurs jours. Dans l'intervalle, j'appris pourquoi ces deux vilaines planches qui avaient failli causer ma mort, avaient été mises de côté. Un de mes habitants les avait rangées là dans le dessein de me les demander. Il en avait besoin pour "foncer"

une "carriole" ou une "traîne" ! La belle affaire, pour mettre en danger la vie d'un pauvre curé, comme dans une espèce de piège à ours !

Et de dix.

Au mois de janvier 1886, je partis avec un guide sûr pour une longue expédition à travers les forêts de la rivière Saint-Jean, de la Petite et de la Grande Rivière Noire, et de la rivière Allagash. Ces forêts, l'hiver, sont pleines de bûcherons qui en coupent le bois : pin, cèdre, épinette, par millions et par millions de pieds cubes. J'allais visiter les "camps" de ces bûcherons, dans le but avoué d'y faire des collectes d'argent ; car mes paroissiens, étant relativement pauvres, et ayant à se charger de l'achèvement de l'intérieur de leur église, je m'étais engagé à construire mon presbytère sans leur imposer aucune répartition. Mes ressources étaient : Premièrement, les sacrifices personnels que je pourrai me permettre, deuxièmement, les revenus ordinaires de l'église, troisièmement, le produit d'un bazar organisé pour le prochain mois de juillet, quatrièmement enfin, une quête dans les "camps".

Je fus vingt quatre jours dans mon voyage. Mon moyen d'action était comme suit : Le soir, après que les hommes avaient soupé, je leur adressais la parole pour leur expliquer le but de ma visite et implorer leur charité en faveur de mon église. Puis, je les entretenais pendant une couple d'heures, en leur racontant des histoires édifiantes et des anecdotes pour rire, en leur chantant des chansons comiques et patriotiques. Je faisais la collecte, en marquant dans mon livre ce que chacun souscrivait. La soirée se terminait par le chapelet et la prière. Il va sans dire que je n'étais pas toujours seul à parler. Quelques-uns, parmi les hommes, sur mon invitation, faisaient entendre leur chanson et leur histoire. Cela me donnait du repos. Je visitai ainsi dix sept "camps", et je prélevai près de six cents piastres ; résultat glorieux et secours magnifique pour mon presbytère.

Mais ce fut dans ce voyage que je courus le plus grand danger de ma vie ; danger auquel je ne puis penser et que je ne puis raconter, même aujourd'hui, après huit ans d'intervalle, sans la plus profonde émotion, comme si l'accident était d'hier.

Un matin, j'étais parti d'un "camp", près du saut de l'Allagash, et je remontais la rivière avec mon guide, me dirigeant vers le plus prochain "camp", éloigné de douze milles. Pendant la nuit, il était tombé quelques pouces de neige, puis le ciel s'était éclairci. Le thermomètre aurait pu marquer dix

ou douze degrés au-dessous de zéro. Le vent avait soufflé, et la neige avait été quelque peu fouettée et balayée sur la rivière. Ceci est essentiel à remarquer, comme on le verra plus tard. Cependant, dès le matin, le temps était redevenu calme et parfaitement beau.

Le cheval trottnait gaiement. Mon guide et moi, nous causions avec beaucoup d'entrain et de plaisir, lorsque nous remarquâmes çà et là des mares d'eau, des places béantes dans la rivière avec des émanations de vapeurs. Là-dessus, mon guide m'expliqua que la rivière Allagash était toujours dangereuse en hiver, à cause d'une foule de sources d'eau chaude jaillissant sur ses bords ou à l'embouchure des ruisseaux ; l'effet de ces eaux chaudes étant d'empêcher la glace de prendre en beaucoup d'endroits, et en d'autres endroits, de miner la glace en dessous et de préparer ainsi des trappes fatales. Tout en parlant ainsi et sans nullement nous en douter, nous arrivions peu à peu à une de ces trappes, tendue au beau milieu de notre chemin, parfaitement dissimulée et capable de nous engloutir tous ensemble, hommes, cheval et voiture.

Je dirai tout de suite ce qui en est. La veille au soir, dans le même chemin où nous allions, deux voitures, deux "traînes" lourdement chargées, étaient passées ; et en un certain endroit où la glace était minée en dessous par un courant d'eau chaude, la dernière des deux charges, y compris le cheval, s'était enfoncée et avait fait le plongeon. Les deux hommes, avec les plus grands efforts et les plus grandes difficultés, en se servant de perches et en faisant haler l'autre cheval, étaient venus à bout de tout retirer de l'eau et de tout sauver. On conçoit aisément quelle étendue de glace se trouva brisée, détruite entièrement par un tel accident et par un tel travail.

Il eût fallu mettre des signaux pour prévenir les voyageurs. Les deux malheureux n'y pensèrent pas. Ils étaient mouillés et glacés, tremblants de froid et de fatigue. La nuit était venue. Leur unique préoccupation fut d'arriver le plus vite possible au "camp", pour se ranimer près du poêle, et à table, par un bon souper chaud aux fèves et au lard, arrosé de thé noir et bouillant. Ils laissèrent donc le trou béant derrière eux, sans le moindre signal de danger. Mais dans la nuit, le froid produisit une mince couche de nouvelle glace ; puis la neige, balayée par le vent, venant s'ajouter à cette glace ou s'accumuler par-dessus, boucha et cacha entièrement l'ouverture, comme on cache une trappe à renard avec de petites branches.

C'est vers cette trappe que nous nous avançons, en apparence avec la plus grande sécurité ; car il nous était impossible de connaître la scène qui s'y était passée quatorze ou quinze heures auparavant. Toutefois, la Providence avait permis qu'une petite mare à peu près de la grandeur d'une assiette, restât encore visible, un peu à côté du chemin. C'est ce qui nous sauva.

Comme nous arrivions, mon guide cria tout à coup : « Ouah ! » Je lui demande : « Qui y a-t-il donc ? » Il me répond : « C'est cette petite mare-là, si proche du chemin qui me fait peur. Je gagerais que le chemin en avant de nous n'est pas bon. » Je le crus sans peine, car je le savais très expérimenté, et d'une prudence à toute épreuve. Alors, il fait reculer le cheval d'une couple de perches ; il me le donne en soin ; il prend sa hache et part en disant : « Impossible de passer là, il faut que je trouve un autre chemin. »

Il se rend au bord de la rivière, entre dans le bois, se coupe une longue et solide perche ; puis il revient, sondant la glace en avant de lui, et essayant par un détour, à retomber dans le vieux chemin, dont on voyait fort distinctement les traces de l'autre côté du petit monticule de neige. Deux fois il échoua. Sa perche passait sans effort à travers la glace. A la troisième tentative, la glace résista. Il revint vers moi. Je débarquai de voiture. Il prit le cheval par la bride et décrivant le grand demi-cercle tracé tout à l'heure, il atteignit heureusement le vieux chemin.

J'étais encore à la même place. Il me cria alors de le rejoindre en faisant le tour et en marchant sur ses traces. Or ce fut là le moment critique pour moi. Plein d'une aveugle confiance, parce qu'il y avait apparemment continuité dans le chemin, je lui réplique : « Le détour est trop long ; je vais passer tout droit : il ne doit pas y avoir de danger pour un homme à pied. » « Non, non, me dit-il encore, ne passez pas. » Mais déjà emporté par ma présomption, j'avais pris mon élan et je passais. Je passais avec rapidité, en cas que le fond fût réellement fragile. Je coulais plutôt que je ne marchais, ne faisant qu'effleurer la neige. Enfin, j'atteignis l'autre bord du monticule. Je ne m'étais enfoncé et ne m'étais mouillé qu'un seul pied, au dernier pas que j'avais fait. J'aperçus mon ami, pâle de terreur, qui venait à moi en courant, sa perche à la main.

« Je m'attendais de vous voir vous enfoncer, dit-il, et je courais au plus vite pour essayer de vous sauver. J'ai un mauvais pressentiment. Quelque chose me dit que cette neige

volage ne vaut absolument rien.»

Là-dessus, il enfonce sa perche. Plouc ! elle passe comme à travers de la neige mouillée. Il l'enfonce ainsi une dizaine de fois aussi loin qu'il peut atteindre et toujours avec le même résultat.

«Vous voyez, me dit-il, qu'il n'y a aucune résistance. Je crois qu'une voiture a "calé" ici pas plus tard qu'hier et a brisé la glace en mille miettes. Naturellement, vous auriez dû périr. Je ne sais qui vous a préservé, ou votre Ange Gardien, ou la sainte Vierge, ou le bon Dieu lui-même, ou les trois ensemble. A mon idée, vous leur devez de fameuses chandelles d'actions de grâces !»

Mon ami faisait allusion à l'usage de faire brûler des cierges devant les autels, en remerciement de quelque faveur. Il parlait en tremblant. Moi-même, appréciant enfin le danger, je sentis une poignante émotion m'étreindre le cœur. J'aurais dû périr, et j'étais sain et sauf ! Cela m'effrayait. L'idée d'un miracle s'imposait presque à mon esprit. Et cela me bouleversait davantage ; car je ne m'en sentais pas digne. En tout cas, je remerciai et je remercie encore le bon Dieu avec effusion, sans oublier la divine Mère et l'Ange Gardien.

Nous remontâmes en voiture en silence, trop émus pour parler. Nous faisons ainsi deux ou trois milles. Tout à coup, nous voyons venir deux voitures de notre côté. Elles arrivent. Ce sont les voitures de la veille. Les deux hommes nous racontent l'accident qu'ils ont éprouvé. Quels regards de terreur et d'admiration nous échangeons en ce moment, mon ami et moi ; celui-ci avait deviné juste ! Le danger nous apparaissait maintenant dans toute son horrible réalité ; et pour moi, ma préservation miraculeuse dans tout son éclat.

Je n'affirmerai jamais que c'est un miracle réel. Je n'aurai jamais cette audace. Mais vrai, là, dans le fond de mon cœur, je ne puis me défendre de rendre grâce à Dieu pour ma préservation ; je ne puis m'empêcher de croire qu'il y a, comme on dit, une destinée. Mon heure n'était pas arrivée encore dans les desseins de la Providence. J'avais là, pour périr, la plus belle chance du monde ; et certes, sans le savoir comme sans le vouloir, je fis bien tout mon possible pour en profiter. Si j'eusse été englouti, l'eau profonde de dix ou douze pieds avec un courant très rapide m'aurait aussitôt entraîné sous la glace.

Et de onze.

Voici venir encore, non pas précisément les armes à feu, mais la poudre. C'est proche parent. On mine dans les carrières

pour détacher des blocs de marbre. On mine aussi dans les grosses bûches de bois pour les fendre. Un jour, c'est ce que je fis : et mal faillit m'en advenir. Pas de difficultés pour le trou de tarière, la charge de poudre et le bouchon. Mais je n'avais pas de mèche, autrement dit de "ratelle", dans le langage des mineurs qui ont fait cette jolie traduction du mot anglais "rat-tail fuse". Je m'en fis une avec de la poudre et du papier de soie que j'enroulai en manière de petit tube. Je l'introduisis et, à l'aide d'une bougie au bout d'une baguette, j'y mis le feu. Il s'éteignit aussitôt. Je l'appliquai une deuxième fois : même histoire. Cela m'enhardit. Je m'approchai de la bûche de bois ; je manipulai la mèche et j'allumai encore ma bougie pour une troisième tentative. Malheureusement, j'approchai trop ; et au lieu de me tenir dans le sens longitudinal de la bûche, je me trouvai bel et bien dans le sens transversal.

Il est aisé de comprendre la radicale différence qu'il y a entre les deux positions. Une bûche qui saute ne projette ses éclats que dans le sens transversal. Si vous êtes dans cette direction, vous êtes frappé ; tandis que dans la direction opposée, les débris voleront à votre droite et à votre gauche et ne vous toucheront point. Parbleu, je crois pouvoir dire que je savais cela, mais je n'y pensais nullement. Ce n'est même qu'après le coup, suivant l'usage, que je montrai toute ma science et raisonnai longuement sur ce principe.

Dans le moment, j'étais donc de travers à la bûche. Ma mèche s'était montrée jusque-là si rébarbative que je croyais avoir encore amplement le temps de me sauver. Mais la diantre de mèche avait changé de caractère sans me le dire. A peine ai-je appliqué ma bougie, que la "ratelle" prend feu vivement ; elle siffle, les étincelles volent ; je vois que la bûche va sauter ; je pars en courant et en me baissant tant que je peux... Bang ! la bûche éclate ; un gros morceau de bois me frappe à la tête en effleurant et emporte mon chapeau qui va rouler avec lui à vingt pas en avant de moi. Si j'avais été moins incliné seulement de deux ou trois pouces, une partie de ma tête aurait suivi mon chapeau ! Peut-être l'aurait-elle suivi tout entière. Et il n'y a pas de doute que j'en serais mort !

Et de douze.

J'ai dit plus haut, en relatant mon aventure sur la rivière Allagash, que j'ai couru là le plus grand danger de ma vie. C'est peut-être un peu exagéré. Car la fois des chars, vous vous rappelez que ça a passé proche. Et puis la fois que je suis tombé en bas du jubé de mon église -c'est ce que je vais vous

raconter présentement, je n'étais pas noir de rire, je vous assure. En tout cas, c'est dans ce dernier accident que je me suis fait le plus de mal. Je crois que pour être exact, je devrais affirmer seulement, au sujet de mon aventure de l'Allagash, que c'est là que j'ai été sauvé de la manière la plus stupéfiante ; vu qu'on pourrait dire, en quelque sorte, que j'ai marché sur l'eau à peu près l'espace de douze à quinze pieds ! Mais voici l'histoire de ma chute en bas du jubé.

Pendant que je faisais finir l'intérieur de mon église, j'étais un jour, avec un de mes ouvriers, dans une des galeries latérales, occupé à mettre les choses en ordre et à ranger près du mur une quantité de planches qui nuisaient. Car j'ai toujours aimé surveiller mes ouvrages, même à y mettre la main, dans l'occasion, pour débrouiller et activer certains travaux. Je portais ces planches près de l'ouverture où devait monter l'escalier. L'ouverture était béante. Ça se voyait ! Un grand trou dans le plancher de pas moins de douze pieds par six. Pas de danger de tomber dedans. Aussi je n'y faisais nulle attention. Je mettais le pied tout près du bord et je ne m'en portais pas plus mal. Je me dépêchais, voilà tout.

En bas, au-dessous de l'ouverture, il y avait des bouts de madriers, des bouts de planches, des paquets de lattes, et puis les derniers bancs de cette rangée latérale, toutes choses sur lesquelles il ne fait pas bon ordinairement de tomber d'une hauteur de quatorze pieds.

A un certain moment, je dus me baisser pour mieux disposer mes planches ; il me fallut tirailler quelque peu. En travaillant ainsi, j'oubliai l'ouverture. J'étais pourtant sur le bord. Je me relève, je recule d'un pas, je mets le pied dans le vide ; il me passe comme un vertige devant les yeux ; puis je m'abats comme une masse -pensez-y, deux cent vingt cinq livres !- sur un banc, juste au-dessous de l'endroit où je me trouvais ; je tombe les reins sur le bras du banc ; le bras du banc casse comme une paille et me voilà étendu de tout mon long, ne sachant si je dois mourir ou si je dois vivre !

J'avais ressenti un terrible choc. Ma première idée fut que j'avais les reins cassés et que c'en était fait de moi. Je fis un effort et d'un bond, je fus debout. Aussitôt je me penchai le corps en avant, puis en arrière, à plusieurs reprises, pour m'assurer si ma colonne vertébrale tenait encore bon. Elle tenait bon. Je ne suis donc pas mort, que je me dis. Je pris courage, mais je m'aperçus que j'avais du mal.

Je me mis à marcher. Je fis deux ou trois tours dans la grande allée. La sueur me perlait sur le visage. Les ouvriers

étaient là, me regardant marcher et demeurant immobiles. Ils croyaient que j'allais m'évanouir. Pas un n'eut l'idée de me secourir, ni de courir chercher de l'eau froide. Je les voyais pâles comme des draps et frappés de stupeur. Ils me dirent plus tard que moi aussi j'étais pâle -pâle comme la mort. On peut l'être à moins.

Après avoir marché quelques minutes, j'allai m'asseoir dans un banc. Là, je repris mon sang-froid. Je dis aux ouvriers : «Je crois que je l'ai échappé belle ; mais je suis "all right" ; allez me chercher de l'eau froide.» J'eus comme un moment de faiblesse ; je vis jaune, mais l'eau fraîche me ranima. En examinant le coup que j'avais attrapé, je vis que la force du mal n'était pas exactement sur les reins, mais un peu en dehors sur les côtes. Si je n'ai pas eu une ou deux côtes de cassées, du moins, il y avait là un grave dommage ; car j'eus le corps raide et sensible pendant longtemps ne pouvant pas me plier sans de grandes douleurs. Mais quelle chance que le banc ait été brisé ! C'était un vieux banc. Autrement, c'est pour le coup que mes reins et ma vie y auraient passé.

Et de treize.

A force de faire des échanges et de payer chaque fois des retours de cinquante piastres, je vins à bout, il y a quelques années, d'avoir un excellent cheval, rapide comme le vent, vigoureux comme un caribou, avec jarrets et muscles d'acier. Mais il avait un terrible défaut : il était nerveux, ombrageux à l'extrême. Un brin de foin qui le touchait le faisait frissonner. Je n'aurais pas dû l'acquérir. Mais il était jeune -cinq ans seulement- et doux comme un agneau. J'espérais, en le flattant, en le cajolant, lui inspirer de la confiance et le rendre plus calme. Mon serviteur suivait mes instructions à la lettre et se donnait beaucoup de peine, mais inutilement. Plusieurs fois le cheval s'emporta et fit des frasques entre ses mains. Je n'étais pas découragé pour cela. Je ne me gênais pas de m'en servir, croyant que j'avais la main plus heureuse. Hélas ! je devais être cruellement désappointé.

Un jour d'automne -c'était au commencement de décembre- la terre était gelée, dure comme le fer ; il y avait juste assez de neige pour qu'on pût préférer la carriole à la voiture roulante ; je m'en allais avec mon cheval farouche dans ma mission de Saint-Charles à dix sept milles de distance. J'avais déjà fait trois milles. Tout allait bien. Subitement, le cheval fait un saut et part comme l'éclair.

De quoi avait-il eu peur ? Probablement d'une grosse roche, à côté du chemin. Sans me troubler, j'entreprends de

le tranquilliser et de l'arrêter. Mais j'avais tellement été pris par surprise que je n'avais pas eu le temps de m'emparer des guides de la manière qui donne la plus grande prise possible. Malgré ce désavantage, au bout d'un demi-mille, je gagnais sur le cheval. J'allais évidemment le maîtriser.

Profitant de ce moment de répit, je voulus m'enrouler les guides autour des mains. Ce fut mon malheur. L'animal crut que j'allais le frapper. Il partit de nouveau à fond de train, avec un redoublement d'épouvante. Et pour comble d'embaras, le chemin était alors incliné, et cette pente se continuait pour au moins un demi-mille. Je luttai encore quelques instants ; mais je vis que c'était fini. Le cheval était maintenant hors de contrôle. Je vis de plus le terrible danger que je courais. La carriole portait à peine sur le sol ; elle volait, sautait comme une plume. Un rien pouvait la faire virer. A chaque bond du chemin, je voyais avec horreur des mottes de terre gelée, des morceaux de glace, des roches de toutes grosseurs, et un peu au-delà, des arbres et des souches. Si la carriole eût culbuté en ce moment, j'allais infailliblement m'assommer sur un de ces obstacles. Je ne voulus pas m'exposer plus longtemps. Je lâche mes guides, je me fais un bouclier de ma robe de fourrure, puis je roule à côté de la carriole.

Je me demande alors si j'ai beaucoup de membres cassés. Non, pas trop. Le choc a porté sur un poignet et un genou. Je marche avec peine, mon poignet est foulé ; mais c'est là tout le dommage. Quant au cheval, il se débarrassa aussitôt de la voiture qui fit deux ou trois tours sur elle-même ; il se lança en plein champ, parmi les guérets, où il trouva sans doute la terre trop dure, il revint dans le chemin, prit une direction opposée et s'enfonça dans le bois. Il fut trouvé peu après, retenu par les guides qui s'étaient accrochées dans une souche. Il tremblait comme une feuille et était aussi trempé de sueur que s'il eût été plongé dans l'eau. Un tel cheval devait avoir une fin tragique. Il se noya, le printemps suivant, prenant peur, attelé à une grosse charge de fer et se précipitant dans la rivière. Le mot juste fut alors dit par plusieurs : mieux vaut la mort du cheval que la mort du curé ; un jour ou l'autre, le curé se serait fait tuer par cette bête-là.

Et de quatorze.

Me voici au terme de mon histoire. Quatorze fois dans ma vie, j'ai éprouvé des accidents qui auraient pu causer ma mort ; et cela, dans les circonstances les plus ordinaires du monde. Ne dirait-on pas que, d'un côté, je fais tout ce que je peux pour périr, et que, de l'autre côté, la Providence lutte

contre moi pour me laisser vivre ? Cependant, à quoi suis-je bon ? Hélas ! je suis bien peu de chose. Le peu de bien que je puis faire, combien d'autres à ma place pourraient le faire et beaucoup mieux que moi ? D'ailleurs, je ne tiens que médiocrement à l'existence. Il y a tant de méchanceté, tant d'hypocrisie, tant d'injustice, tant d'ingratitude parmi nos semblables, qu'on se dégoûte, malgré soi, de la société, et qu'on devient misanthrope. On se sent de moins en moins disposé à lutter contre l'universelle poussée des jeunes qui veulent supplanter les anciens. Les enfants poussent les pères, les jeunes avocats les anciens, les jeunes médecins les anciens médecins, les jeunes prêtres les anciens prêtres. Il est incontestable que les anciens ont pour eux la sagesse et l'expérience ; mais les jeunes ont pour eux l'audace, le manque de respect, l'ambition et la violence. De là vient que tant de blancs-becs font tant de bruit dans le monde, jusqu'à produire l'impression que ce sont eux qui sont le sel de la terre. Eh ! bien, s'il faut que les anciens disparaissent prématurément, je suis prêt, un des premiers, à boucler mes malles et à m'en aller. Je ne demande plus au bon Dieu de me préserver de la mort dans les accidents où mon devoir, mon imprudence, ma folie, me feront tomber, je demande seulement d'être bien disposé pour mourir, quel que soit le jour, quelle que soit l'heure, où je devrai, d'une manière ou d'une autre, m'endormir du suprême sommeil.

C'est aux lecteurs à déclarer s'ils ont trouvé quelque intérêt dans mon récit. Pour ma part, tout ce que je puis dire, c'est que s'ils y ont trouvé seulement la moitié de l'intérêt que j'ai ressenti à l'écrire, je serai amplement récompensé de mon humble travail.

Je souhaite que d'autres écrivains daignent marcher dans cette nouvelle voie où je viens de marcher, le premier, avec assez de bravoure, il me semble, et aussi, avec assez de générosité ; puisque je ne me suis pas épargné les doses de ridicule et de blâme que je devais avaler, pour raconter ingénument, peut-être sottement, la plupart de mes téméraires aventures. Je suis convaincu que beaucoup de personnes pourraient, si elles le voulaient, raconter des expériences encore plus étonnantes, plus intéressantes et plus instructives que les miennes.

"LA CATASTROPHE DE LA FETE-DIEU"

Emma Port-Joli

"Mirbah", roman - 1910 - 1912

C'est le jour de la Fête-Dieu, le 27 mai 1875. Tous les Canadiens-Français de Holyoke sont réunis dans l'église du Précieux-Sang, «seul temple que possédaient nos émigrés en cette ville, située sur la rive Ouest de la Connecticut, à huit milles au Nord de Springfield».

Affectant le ton du compte-rendu de presse, Emma Port-Joli s'attarde longuement sur la description de la catastrophe et sur ses conséquences.

Le soir de la Fête-Dieu, l'église du Précieux-Sang, parée de ses plus beaux ornements, illuminée à profusion, était remplie de chrétiens qui étaient venus chercher l'oubli, le repos et l'abandon en Celui qu'ils reconnaissaient comme leur protecteur, leur force et leur soutien ; en Celui qui leur donnait le pain, le vêtement et les faisait jouir de la vie ; en Celui qui était le Maître, pouvait trancher le fil de leurs jours et les précipiter dans l'éternité.

Personne ne pensait à la puissance capable de les lancer dans l'autre monde. Tous étaient satisfaits du présent. Leur journée de travail dans les manufactures était finie ; ils avaient revêtu leurs plus beaux habits ; le temps était superbe, un peu chaud. C'est ce qui explique pourquoi les fenêtres étaient ouvertes et laissaient pénétrer une légère brise dans cet édifice de cent pieds de longueur sur soixante de large et à deux étages : c'est-à-dire pourvu de jubé et d'arcades, et à intérieur lambrissé de papier goudronné qui recouvrait même la voûte. Outre les bougies et les cierges des autels, l'église était pourvue de lustres à huile de pétrole et de lampes qui donnaient un très bon éclairage.

Les vêpres se chantaient. Une assistance d'à peu près sept cents à huit cents personnes dont les trois quarts étaient des femmes et des enfants, écoutaient dans le plus religieux recueillement les psalmodies du grand prophète. L'orgue

jouait cette invariable mesure à deux temps qu'on appelle le plain chant. Le Gloria Patri de chaque psaume était salué avec joie, parce qu'il était suivi d'un air brillant, gigue ou polka, qui éveillait l'enthousiasme, réchauffait le cœur et soutenait l'attention.

La musique bruyante n'avait pas encore été prohibée de nos temples et renvoyée aux théâtres. Grand nombre de personnes qui n'étaient jamais entrées dans ces lieux mondains pouvaient chanter ou siffler leurs airs d'orchestre, parce qu'elles les avaient entendus dans les églises. Ceux qui les ont supprimés sont-ils à louer ou à blâmer ? Loin de moi de les désapprouver, mais il m'est resté un si bon souvenir de cet heureux temps, où toute fillette je me disais : Le psaume est fini. Ecoutons, ça va être beau maintenant ! que je ne puis condamner ceux qui avaient introduit un délassement même pendant la prière.

Le Tantum Ergo venait d'inviter le peuple à l'adoration de l'Eucharistie, à la manifestation de sa foi catholique et à l'action de grâce à la Trinité. Au jubé comme dans la nef et les arcades, l'on s'agenouillait ; l'aromatique encens répandait ses parfums ; le Révérend A. B. Dufresne, ostensor en mains se retournait vers les chrétiens pour la bénédiction du Saint Sacrement. La foule, à la vue de la blanche hostie aux rayons dorés, semblait n'avoir plus rien à demander ou à désirer ; elle attendait.

Le timbre fit courber les fronts et tous manifestèrent leur profond respect pour un sacrement si digne de leurs hommages.

Les têtes n'étaient pas encore relevées que la bougie d'un lampion placé dans la niche de la sainte Vierge, fut soulevée par le vent et mit le feu à la mousseline de point qui entourait la statue. En un instant la flamme se communiqua aux tentures.

De la galerie, Mademoiselle Hélène Blais, âgée de vingt ans, estimable jeune fille, employée dans le "Spool Room" du Merrick Thread Mill, essaya d'éteindre le feu en agitant son éventail au-dessus des flammes. Un procédé si contraire au but ne pouvait qu'alimenter l'élément destructeur qui s'étendit avec la rapidité de l'éclair et se communiqua aux murs et à la voûte. En un instant, l'église fut toute en flammes et South Holyoke ressembla à une mer de feu.

Les fidèles de la nef se dirigèrent en hâte, mais avec ordre vers les portes de sortie, tandis que ceux des galeries, plus nombreux et plus à l'étroit, se sentant léchés par les

flammes, se précipitèrent dans l'escalier donnant accès sur le vestibule. La collision devenait inévitable et interceptait l'écoulement de la foule affolée, terrifiée et bousculée. Tandis que les gens de rez-de-chaussée se frayaient un passage, l'escalier s'effondrait, entraînant dans sa chute hommes, femmes et enfants pilés les uns sur les autres et se débattant dans les angoisses les plus terribles.

Cette masse, ce rempart s'agitant de la base au sommet, soit sur une hauteur de six à huit pieds, ces cris de douleur, de désespoir ou de détresse remplissant le vide, furent bientôt suivis des lamentations les plus horribles ; la fumée, le feu, l'eau bouillante faisaient leur œuvre.

Les pompiers avaient commencé le travail de sauvetage. Trois d'entre eux, Mullen, Day et Lynch se précipitèrent dans les flammes.

John Lynch, le héros du jour, une hache à la main, s'écria en se jetant dans le brasier : «For God sake, come and help us ! (Pour l'amour de Dieu venez nous aider !)»

Un torrent projeté de la machine hydraulique du Mont Holyoke submergea les trois hommes et les empêcha d'être brûlés vifs.

Les premières personnes retirées du feu brûlaient, mais en passant sous la gerbe d'eau elles en sentirent les bienfaits effets et virent le feu s'éteindre. Quelques-unes des pauvres créatures perdirent connaissance dans le long escalier de bois descendant jusqu'à la rue ; d'autres, brûlées à mort, furent transportées sur la côte de sable faisant face à l'église et où se trouve maintenant le couvent des Dames de Sainte-Anne... Enfin, quelques-unes, après des efforts surhumains, se rendirent à leur demeure.

L'activité des pompiers ne se démentit pas un seul instant. L'alarme avait à peine été donnée, qu'un employé de la brigade du feu, parcourait la ville, à cheval, en traversait les rues en criant : «Au feu ! au feu ! l'église canadienne brûle !»

En un instant, Holyoke fut sur le sinistre, à commencer par le maire Pearsons, les prêtres, les ministres, les Révérendes Sœurs de la Providence, attachées à la paroisse de Saint-Jérôme et tous les médecins. Vinrent aussi les sauveteurs dont quelques-uns sont restés légendaires par leur bravoure et le nombre de personnes arrachées à l'incendie. Arrivèrent encore les parents dont les appels réitérés, les sanglots mêlés au bruit de la cohue, aux efforts de la police pour prévenir les accidents, aux ordres brefs des pompiers, au pétilllement des flammes, à l'impétuosité de l'eau s'abattant sur l'élément



Démolition en 1977 d'une usine de la compagnie Amoskeag qui datait des années 1850. Environ un tiers de ces bâtiments industriels furent détruits entre 1969 et le présent, victimes du "progrès" - Manchester, New Hampshire. Photo Gary Samson.

destructeur, aux cris d'adieux des victimes, firent de la scène l'un des plus navrants spectacles qui se puissent voir ici-bas.

En moins d'une heure, l'eau eut raison du feu. Les pompiers étaient vainqueurs, mais à quel prix ! l'église n'offrait que ruines ; des corps calcinés accumulés dans le vestibule attendaient le déblaiement, ce qui se fit en peu de temps. Les pompiers fixèrent des échelles aux murs de bois noircis qui tenaient encore et procédèrent à la recherche des morts.

Des centaines d'hommes se mirent à l'œuvre, protégés par un détachement spécial de la police, organisé et commandé par l'ex-chef et député-shérif Ham, afin de maîtriser et d'éloigner la foule. (...)

L'extraction des corps offrait quelque chose de triste et de répugnant tout à la fois. Ces êtres calcinés, dont un grand nombre méconnaissables, à la chair tombante, aux membres disloqués, aux vêtements en lambeaux, plusieurs complètement nus, étaient tous retirés avec le plus grand soin et avec les marques du plus grand des respects.

Vingt sept furent transportés dans un magasin inoccupé de la bâtisse Monat, numéro 337 rue Main, laquelle bâtisse appartient aujourd'hui à Monsieur A. R. Vincent, pharmacien. Tous les vingt sept furent déposés sur des tablettes ou rayons.

Le soubassement de l'école publique de la rue Park, ayant été transformé en morgue, il fut décidé d'y placer tous les morts qui n'avaient pas été identifiés. Les vingt sept déposés dans le bloc de Monsieur Pierre Monat rejoignirent les autres, ce qui en porta le nombre à cinquante et un. Outre ceux-ci, dix huit à vingt corps reconnus par les parents ou les amis avaient été rapportés à leurs demeures.

Des cinquante et un, trois seulement furent reconnus comme on les déposait dans l'école. Des banderolles de papier portant leurs noms furent épinglées aux fragments d'habits qui leur restaient : c'étaient Mademoiselle Exilda Lafrance, âgée de vingt ans, Justine Brisson, vingt ans et Alphonsine Moreau, dix huit ans.

L'officier Atwood et les officiers spéciaux A. M. Sheperdson, F. H. Chamberlain et F. D. Clough, qui avaient charge de la morgue en condamnèrent l'entrée. Bien que la porte fût continuellement assiégée par des hommes ou des femmes à la recherche de parents ou d'amis absents, ils furent remis à huit heures, a. m., heure fixée pour l'identification des victimes.

Dans le grand blockhaus de bois, au coin des rues East et Cabot, appartenant à Monsieur Joseph Proulx, furent apportés des blessés dont quelques-uns moururent dans la nuit. Plusieurs encore furent amenés à la maison de pension du New-York Mill où les médecins leur prodiguèrent les soins les plus attentifs. Ceux qui étaient trop brûlés pour vivre furent mis sous l'influence de la morphine et passèrent sans résistance de vie à trépas.

Durant le travail des disciples d'Esculape au milieu des mourants, la plus profonde tranquillité régnait parmi eux. Et plus d'une fois les rudes travailleurs, reconnaissant l'impuissance de la science en face des arrêts du Très-Haut s'agenouillèrent tête nue près du patient rendant l'âme. Mais, si l'intérieur de la maison de pension du New-York Mill était calme, aux alentours de la morgue et par les rues de la ville, les lamentations de la multitude faisaient peine à entendre.

Rassemblée en un clin d'œil par la sinistre clameur : Au feu ! au feu ! l'église canadienne brûle ! excitée par les pompiers se jetant dans les flammes, appelée par les cris déchirants des victimes, la foule allait se précipiter sur l'élément destructeur.

Notre mort ou la résurrection des nôtres, voilà ce que demandaient le père, la mère, le frère, la sœur et l'enfant affolés. Ils ne voyaient ni la fumée épaisse sortant des fenêtres, ni l'eau bouillante coulant à torrents, ne remarquaient point la charpente s'écroulant avec un râle d'agonie et ensevelissant dans un linceul de débris à flèches rayonnantes, à lames miroitantes, à étincelles flamboyantes ceux pour qui ils voulaient donner leur vie. Heureusement, la police se tenait aux portes du brasier, et put prévenir de nombreux malheurs.

Toutefois, elle ne put arrêter les vaillants héros dont le cœur parlait plus fort que la raison et au nombre desquels se compte un Monsieur Réal, en promenade à Holyoke avec sa femme.

Cette dernière s'était rendue à l'église accompagnée de son frère, Monsieur Tobie Dessaint, dit Saint-Pierre, qui fêtait le jour même son dix-neuvième anniversaire de naissance. Tous deux étaient au jubé ; quand l'escalier s'effondra, ils se trouvèrent pris dans la mêlée.

Monsieur Joseph Réal, qui n'assistait pas à l'office des vêpres, averti comme bien d'autres, arriva au temps du déblaiement. Il parvint à sortir sa femme de l'encombrement, mais elle avait un bras cassé et un pied brûlé. Ce qui les força à rester plusieurs semaines à Holyoke avant de retourner à

Cavendish (Proctor) Vt., où ils demeuraient. Ainsi, ce couple venu chez nous pour y revoir des parents et se réjouir avec eux, s'en retournait en deuil d'un jeune frère et y laissait une famille en pleurs. Mais malgré les tristes souvenirs que l'un et l'autre ont gardé de leur passage ici, ils ont dû se considérer comme des privilégiés du sort, puisqu'ils avaient la vie sauve. (...)

Que de vies eussent été épargnées, si au sauve-qui-peut général et à la surexcitation, eût fait place la présence d'esprit. Il est vrai que la délibération et la discussion ne pouvaient entrer dans un programme élaboré en si peu de temps et que le drame se jouant ne donnait pas aux acteurs le loisir de réfléchir.

L'acte de la destruction ne dura que vingt minutes. C'est ce qu'accordent les témoins oculaires, depuis le premier cri d'alarme jusqu'au moment où s'écroula la chapelle. Mais que surchargé il était, cet acte qui rappelait les cirques à trois ronds où les spectateurs, bien qu'embrassant toute la scène, ne peuvent en analyser les détails.

Ce que chacun savait, l'autre l'ignorait ; ce que le premier avait vu, le dernier n'en connaissait rien ; et ce dont tout le monde parlait, chacun en doutait ; ce qui se passait n'était pas remarqué et ceux qui se dévouaient semblaient se cacher. C'est probablement pour ce motif qu'on ignore que l'honneur d'avoir prévenu le département du feu revient à Monsieur A. F. Gingras qui entendait les vépres. Comme il s'était rendu en voiture et que le cheval qui le conduisait était attaché à un poteau près de l'église, Monsieur Gingras, sans prêter attention au feu qui venait de s'allumer, parce qu'il n'en prévoyait pas les suites, sortit afin de s'assurer que cheval et voiture étaient encore là. Il n'avait pas l'intention de retourner à l'église, puisque l'office était terminé, mais ayant oublié son chapeau, il fut forcé d'y rentrer. C'est alors que voyant l'extension que prenaient les flammes, il sortit et put avertir le chef de la brigade du feu, William Mullen, quartier 3.

Le "Relief Steamer" et le "Mt. Holyoke Hose Company" avaient établi leurs quartiers sur la rue Main, à très peu de distance de l'église. Plusieurs hommes de la brigade du feu, membres du "Shamrock Baseball Nine", club irlandais, jouaient près de l'église et le Relief Steamer avait été sorti pour l'exercice, ce qui explique la promptitude avec laquelle ils arrivèrent sur le lieu de l'incendie, où ils furent bientôt soutenus par la brigade entière qui travailla avec tant d'énergie

que le feu éteint, les murs de la bâtisse tenaient encore debout. Les pompiers durent les abattre pour procéder à la recherche des corps.

Monsieur Stevens, surintendant du "Water Works" dit qu'au cours de sa longue expérience des feux, il n'avait jamais vu l'eau distribuée avec tant d'abondance. Chaque engin tenait deux ruisseaux en œuvre, un jet spécialement dirigé vers ceux qui étaient employés à sortir les victimes des ruines.

Peu de personnes, comparativement à ce qui pouvait s'en échapper, sortirent par les fenêtres et les deux portes donnant sur la sacristie. Elles ne pensèrent non plus aux échafauds de la nouvelle église en construction qui les eussent aidées à descendre des galeries. Quelques-unes, cependant, s'en servirent.

Très peu d'évasions aussi sont mentionnées. L'une des plus périlleuses, fut celle de E. D. Howard, qui sauta de l'une des fenêtres du balcon en flammes et se précipita sur le sol durci. Il se releva vivant, mais sa fille adoptive, enfant de neuf ans, qui était avec lui dans l'église, et en avait été séparée par la foule, fut écrasée et si horriblement brûlée qu'elle mourut le lendemain matin, après avoir été transportée à la demeure de Monsieur Howard à Williamsett.

Monsieur Louis Boivin sauta lui aussi de la galerie par un châssis. Quoiqu'il eût conseillé à Madame Théophile Blanchard sa fille de l'imiter, elle s'y refusa, non par crainte, comme l'ont publié certains journaux, mais par des motifs que nous donnerons plus loin. Madame Louis Boivin, en défonçant un châssis, se coupa l'intérieur de la main gauche sur la vitre, de sorte qu'elle ne pouvait se servir que de la main droite avec laquelle elle se suspendit à la fenêtre, en attendant du secours. Elle fut sauvée au moyen d'une échelle. Lorsque la pauvre femme lâcha prise, elle avait toute la main droite brûlée.

Monsieur Boivin fut le premier à se rendre chez lui. Comme il s'était rôti les oreilles et les mains dans les vains efforts qu'il avait faits pour sauver son enfant et que Madame Boivin, qui le suivit de près, était, elle aussi, blessée, ils se rendirent chez Monsieur Louis Laflamme où ils se firent panser. Tous deux furent plus de deux semaines sans faire usage de leurs mains.

Madame Blanchard, leur fille, mariée depuis neuf mois seulement fut retirée des flammes et ramenée chez ses parents. Son mari qui n'avait pas entendu les vêpres, se rendit au feu où il trouva sa femme impotente, puisqu'elle avait les pieds et les jambes brûlés jusqu'aux genoux. Il la chargea sur un

véhicule qui la déposa chez Monsieur Louis Boivin. Elle trouva la maison déserte, son père et sa mère étant absents pour le pansement. Une voisine charitable, Madame Pierre Payette, lui prodigua tous les soins que réclama sa maladie. Lorsqu'elle enleva les bas de la pauvre martyre, la chair des jambes, des pieds et les ongles du gros doigt des deux pieds tombèrent.

Dire ce que cette femme souffrit jusqu'à sa mort est impossible à décrire ; l'enflure se communiqua au corps et intercepta même la respiration ; une plaie se forma au coccyx et le mit à nu, tous les ongles des doigts des pieds tombèrent. De plus, elle avait eu la main gauche ébouillantée. Jamais une seule plainte ne s'échappa de ses lèvres ; elle reçut les derniers sacrements de la religion avec une piété exemplaire. Tant qu'elle eut sa connaissance elle pria, ne cessant de désirer le baptême pour l'enfant qu'elle devait emporter dans la tombe. Après une agonie de trois jours pendant laquelle la respiration seule se faisait entendre, elle rendit l'âme et celle du petit être qu'elle avait donné à Dieu. Ses souffrances cessèrent le 2 juillet à une heure et dix minutes du matin. Elle fut inhumée le 4 juillet. (...)

Monsieur Joseph Dupont, maçon à l'emploi de Richards et demeurant dans le bloc Lapointe, était dans l'église avec sa femme qu'il saisit à bras-le-corps, espérant la sauver des flammes. Il touchait à la porte de sortie, quand des débris incandescents vinrent le frapper à la figure et l'aveugler. Il fut séparé de sa femme et poussé dehors, où il arriva grièvement brûlé. Le lendemain, à la morgue, il retrouva le corps de sa femme tellement calciné qu'il ne put l'identifier qu'à la bague qu'elle portait au doigt.

Madame Mathilda Payette, domiciliée au "bush" vivait encore quand elle fut retirée des ruines, mais elle mourut peu après.

Sa sœur fut trouvée droite assise dans un banc, nue et brûlée à mort.

La ville fut illuminée toute la nuit. La population sur pied cherchait les siens. Elle allait de l'église à la morgue inaccessible, aux bâtisses Proulx et Lapointe, à la maison de pension du New-York Mill, fermée elle aussi sur les médecins et leurs patients. Elle allait encore chez les particuliers qui avaient leurs blessés ou leurs morts et retournait sur les ruines fumantes où les pompiers se tenaient ainsi que la police.

Les sergents de ville demeurèrent cinquante six heures dans l'exercice de leurs fonctions, buvant et mangeant à la

volée ce que des personnes généreuses leur préparaient dans les différentes maisons avoisinant l'église.

Malgré leur surveillance constante, on a signalé deux ou trois tentatives de vol ; ce qui démontre jusqu'où va la rapacité du filou.

Où le défalcataire n'osait travailler, le fripon exerçait son métier.

Nous n'avons pas encore parlé du Révérend curé A. B. Dufresne, dont le sang-froid fut admirable. Après avoir sauvé les Saintes Espèces qu'il transporta chez Monsieur Louis Blais qui tenait alors maison de pension sur la rue Bridge, il s'occupa des pauvres fidèles qui réclamaient ses soins et, avec surplis et étole, il en administra plusieurs.

Il dut lui-même son salut à un brave Irlandais, Monsieur Robert John Smith, qui l'empêcha d'entrer une seconde fois dans l'église où il eût trouvé une mort infaillible.

Bon nombre d'effets et d'articles qui garnissaient sa résidence, attenante à la chapelle furent sauvés.

L'église et le presbytère étaient assurés pour la somme de quatre mille dollars et il y avait une assurance de mille dollars sur les meubles du Révérend Dufresne. (...)

La scène à la morgue le vendredi matin 28 mai, mérite une description spéciale.

Dès sept heures du matin, de deux à trois mille personnes se tenaient en dehors de la haute clôture de piquets qui entourait l'école de la rue Park, attendant pieusement l'heure fixée pour la reconnaissance des corps, au nombre desquels devaient se trouver leurs parents et leurs amis absents.

Peu après huit heures, le député-chef Ham apparut avec le coroner D. E. Kingsbury et les messieurs suivants formant le jury d'enquête : A. D. Barker, A. A. Tyler, C. B. Harris, Levi Perkins, O. S. Tuttle et Henri Chase.

La foule leur livra passage et les laissa pénétrer dans la bâtisse, où les corps disposés en rang, n'étaient autre chose que des squelettes noircis, rabougris et informes attendant l'identification. De ce qu'ils avaient été autrefois, il ne restait pour bien dire que les ossements recouverts par l'aile de la mort qui les avait fauchés impitoyablement et les disputait aux vivants qu'elle leur défendait de reconnaître.

Le jury s'approcha du corps d'un homme âgé qu'il déclara être celui de Fabien Moreau. Après l'avoir identifié et prêté le serment d'usage, ils furent assignés comme jurés jusqu'au lundi suivant.

Durant ces apprêts, la foule, aux abords de l'école, s'accumulait rapidement. Quoique continuellement refoulée par une escouade de la police se tenant à la barrière, elle cherchait à inspecter ce qui se passait à l'intérieur de l'édifice et les cœurs, devinant ce qui s'y préparait, résolurent de l'enlever d'assaut par un désespoir général que justifiait leur incertitude.

Donc, les mains jointes, les larmes coulant à torrents de leurs yeux, les mères suppliaient les officiers de les laisser entrer pour y chercher leurs enfants ; les pères demandaient en tremblant d'être admis, si possible était, à identifier leurs fils ; des veuves voulaient revoir leur mari ; des maris, leur femme ; des frères s'informaient auprès d'officiers connus si la sœur n'était point là ; des sœurs redemandaient le compagnon de leurs jeux, le frère qu'il leur faudrait pleurer toute leur vie.

En face d'une si poignante douleur, les plus rigides officiers ne purent maîtriser leur émotion et, quand les portes s'ouvrirent, ils ne surent résister aux pathétiques appels qui leur étaient faits et laissèrent entrer à la fois le double de personnes qu'ils auraient dû y admettre.

Le sous-sol morne et silencieux, sombre et ombrageux, disputant ses morts aux humains, les gardant avec un soin jaloux et les défendant de toute vaine curiosité, venait d'être envahi par les proches et les amis des victimes.

Ce qui s'y passa alors surpasse ce que la conception la plus vaste peut concevoir, ce que l'imagination la plus vive peut supposer, ce que la description la plus détaillée peut dépeindre. Ces âmes éprouvées, ces êtres torturés, ces corps succombant sous le poids de la fatigue, de la souffrance morale et du doute allaient au-devant de la terrible certitude. La fièvre de la crainte apaisée par l'espérance les conduisait d'un mort à l'autre, les faisait traverser sans frissons apparents la longue rangée de corps inertes. Les leurs n'étaient point là ; c'est ce qu'ils souhaitaient et c'est aussi ce qui les aveuglait.

Mais le Dieu qui avait frappé ouvrait les yeux, rendait la vue, donnait la perception et forçait à reconnaître. Alors un sourd gémissement, un soupir étouffé, un cri perçant révélaient que quelques-uns avaient trouvé leurs morts.

De temps en temps, un des chercheurs faisait une pause devant une masse noircie et informe, presque, sinon certain que c'était là tout ce qui restait du parent qu'il cherchait ; peut-être une femme ou une mère. Des restes de forme ou de

traits demeuraient encore, mais si faibles que l'on ne pouvait compter sur eux pour l'identification. L'angoisse du chercheur devenait alors intense. Qu'allait-il faire, reconnaître ou passer outre ?... Il finissait par s'éloigner, se disant : « C'était bien lui !... Non, cela ne se peut... Je me suis trompé ! »

Ailleurs, c'était un père suivi d'une fille qu'il avait amenée avec lui pour l'aider dans ses recherches et lui faire embrasser une dernière fois une sœur aimée. Mais d'un grand nombre de corps, la chair avait été entièrement consumée ; le cou, les mains et les membres noircis n'offraient aux spectateurs que des os carbonisés et tous les deux, père et fille, errant dans le champ de la mort, ne reconnaissaient la défunte que par des lambeaux d'habits ou de menus objets portés par elle. Leurs pleurs disaient leur douleur.

Plus loin, une femme, la mort peinte sur la figure, s'avavançait à travers les corps, cherchant l'époux disparu. L'agonie se révélant sur ses traits, à chaque corps, où elle penchait une tête souffrante, prouvait que ce n'était pas l'être aimé. Elle allait ainsi de l'un à l'autre jusqu'à ce qu'elle reconnût enfin le compagnon de sa vie par quelques fragments d'habits ou un article familier et le désespoir qui s'en suivait aurait pu toucher l'être le plus insouciant, attendrir le cœur le plus dur, émouvoir l'âme la plus sereine.

Les hommes, oubliant leur force de caractère, leur supériorité et leur indépendance, mêlèrent leurs pleurs à ceux des femmes et des enfants. La souffrance était générale après cette nuit de surexcitation, d'insomnie et de travail.

Aussitôt les restes identifiés, des étiquettes portant les noms et les âges y furent épinglés et les amis sortirent pour permettre aux autres d'entrer.

Dans l'espace d'un peu plus d'une heure, tous les corps, moins un, avaient été reconnus.

A dix heures moins le quart, la police ouvrit les portes au public qui s'élevait alors à plusieurs milliers de personnes, stationnant près de la barrière en une masse gonflante, ondulante et frétilante.

Une foule compacte d'êtres humains se dirigea une heure entière, comme une armée aux rangs serrés, vers cette morgue qui les attirait ; elle défila à travers ces cadavres qui les attendaient alignés en boisage brun dans le champ d'abattis brûlé ; elle défila, cherchant la souche non éteinte, le serpolet reconnaissable ; mais tous avaient été touchés par la torche cruelle qui n'avait ménagé que quelques figures mentionnées au commencement de ce récit, lesquelles étaient découvertes et

visibles pour tout le monde.

A midi, trois mille personnes au moins, dont plusieurs avaient été amenées par la curiosité, se tenaient près de l'école, et une procession non interrompue, à laquelle s'étaient adjoints les désœuvrés et les flâneurs de la ville, s'achemina vers la crémaillère et de là à la morgue, jusqu'à ce que les corps, enveloppés de coton blanc, fussent enlevés par les parents et les amis. Ce qui eut lieu au cours de l'après-midi.



VI - LES OUVRIERS

"LE TRAVAIL DES ENFANTS"

Joseph-Amédée Girouard
"Au fil de la Vie" - 1909

Qu'on n'attende pas de Joseph-Amédée Girouard une révolution stylistique et poétique. L'expression est bien fade et prosaïque, mais par son sujet, rarement traité, ce texte retient l'intérêt et attire l'attention sur les préoccupations sociales de ce médecin de Lewiston, ville du Maine entièrement dominée par l'industrie textile. Point de vue humanitaire qui ne met pas en cause le système :

"Et pourquoi pleurer après tout ?

"Ne trouvons-nous pas que partout

"Le travail est la loi divine ?

fait-il dire aux ouvrières dans une autre chanson.

Les petits qui vont à l'usine
Ont un sort bien avarié ;
Car le travail les assassine,
Et devant l'infâme machine,
Comme ils font pitié !

Leurs deux petites mains s'épuisent,
En rattachant là tous les jours,
Les brins que les machines brisent ;
Leurs petits pieds se paralysent
A peiner toujours.

Eux qui devraient courir ensemble
Le long des grands bois parfumés
Où la fraîcheur de l'ombre tremble ;
Le dur maître qui les rassemble,
Les tient enfermés.

Comme des oiseaux mis en cage,
Nés pour l'air et la liberté
Perdent bientôt leur doux ramage ;
Aïssi ce petit monde à gage,
Passe sans gaîté.

Jamais ni le doux babillage,
Ni les jeux ni les plaisirs
N'embelliront leur apanage ;
Et ne connaîtront de leur âge
Aucun des loisirs.

Puis dans cette ignoble fournaise,
Où le grand nombre doit périr,
Leur petite forme s'affaïsse,
Et bientôt tombant de faiblesse,
On les voit mourir.

Riches, à travers votre ivresse,
Du haut de vos chars émouvants,
Ne voyez-vous pas la tristesse,
Et la désolante faiblesse
De ces enfants.

Malgré votre pieux sourire,
Où par des mots sous-entendus
Tant de mépris pourrait se lire ;
Ne les entendez-vous vous dire
Nous sommes perdus.

Entendez-vous l'accent qu'ils mettent
A crier leurs appels divers
A vos cœurs durs qui les rejettent ;
Et la triste plainte qu'émettent
Leurs tombeaux ouverts.

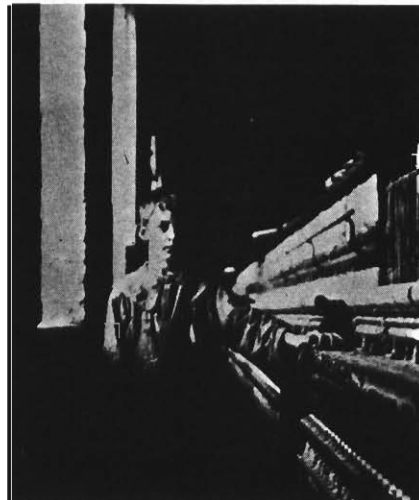


Jeunes ouvriers d'usine photographés par Lewis Hine en 1909 - Compagnie Amoskeag - Manchester, New Hampshire.

Jeune fileuse, compagnie Amoskeag - Manchester, New Hampshire, 1909. Photo Lewis Hine.



Jeune ouvrier, compagnie Amoskeag - Manchester, New Hampshire, 1909. Photo Lewis Hine.



"LA GREVE"

Charles Daoust

"La chanson de la Grève" - Lowell, 1903

Parmi beaucoup de poèmes bien conventionnels émerge de l'œuvre du journaliste Charles Daoust cette Chanson de la Grève dédiée à Alfred Daigle, ancien président de l'Union des Tisseurs de Lowell, ville dans laquelle l'auteur a résidé, après Worcester, Cohoes, Plattsburg et Troy.

Chantons ensemble, amis grévistes,
La bonne chanson du métier !
Ils vivent gras, capitalistes,
Au dépens du pauvre ouvrier !
Leur jouissance sera brève,
Ils céderont ces orgueilleux.

Pour de bien légères pitances
Nous avons peiné bien longtemps,
Nous n'avons jamais de vacances,
De celles-ci soyons contents !
De notre labeur c'est la trêve ;
Restons unis, aimons-nous mieux !

File, file, bonne machine,
C'est toi qui nous fournis le pain.
Sur toi chaque jour on s'échine ;
Mais hélas ! on travaille en vain.
Il faut enfin que tout achève,
Soyons sages et sérieux.

Demandons à Dieu qu'il protège
Tous les arrangeurs de métiers,
Fileurs, tisseurs et qu'il allège
Le fardeau de nos ouvriers !
Même s'il faut qu'un de nous crève,
Restons vaillants et valeureux !

Durant ce temps, l'agent, plus riche,
Aura ses trois repas par jour.
L'ouvrier dira : «Je m'en fiche !»
Il saura bien avoir son tour.
En ce monde la vie est brève,
Le réveil pour tous est aux cieux.

Refrain :
Que Dieu protège notre grève !
Et nous serons victorieux. (bis)

Fabrique de bonneterie - Manchester, New Hampshire (ne faisait pas partie de la compagnie Amoskeag).



"LE CHANT DE L'OUVRIER"

Rémi Tremblay, s. d.

Rémi Tremblay, génial nomade de la francophonie, écrivain, journaliste, soldat, poète, fondateur, militant, créateur non-conformiste est également un observateur attentif du changement social :

*"Je travaille souvent pour un maigre salaire,
"Je ne suis pas flâneur, je fais tous les métiers"*

fait-il dire à un émigré canadien.

Son étonnante facilité à écrire des vers l'entraîne dans d'inépuisables poésies, fleuves épiques ou simples billets et aussi, avec plus de bonheur, dans ce "Chant de l'ouvrier" inspiré de son expérience au sein des villes industrielles de Nouvelle-Angleterre : Woonsocket, Fall River...

Noble ouvrier, tous les trésors du monde
Sont fabriqués par ta puissante main ;
Tu vis de peu quand ta vigueur féconde,
Sans t'enrichir, nourrit le genre humain.
Entends sonner l'heure de délivrance
Que redoutaient tant de cerveaux étroits ;
Ouvre ton cœur à la sainte espérance :
On n'ose plus méconnaître tes droits.

Tout capital a le travail pour base :
C'est le produit d'efforts accumulés.
Qu'entre les mains d'un oisif l'or écrase
Ses producteurs qu'un flâneur a volés,
C'est naturel, et c'est très légitime
Aux yeux de qui n'a jamais frappé coup ;
Mais l'ouvrier, moins indulgent, estime
Qu'un capital, ça lui coûte beaucoup.

Fiers de votre or, fruit de gains illicites,
Poursuivez donc votre coupable but !
Engraissez-vous, orgueilleux parasites,
En prélevant sur nous un lourd tribut !
Mais les excès de votre convoitise
En ont fait voir toute l'énormité,
Et le travail à la fainéantise
Oppose enfin notre fraternité.

Notre santé, nos muscles, notre adresse
Constituant tout notre capital,
Nous prodiguons ces biens avec largesse
Et le patron fournit le vil métal.
Que ses profits soient bons, que nos salaires
Puissent suffire aux nôtres, et demain
Nos intérêts divers mais non contraires,
Conciliés se donneront la main.

Refrain :

Du fainéant le vieux sceptre se brise,
De l'exploiteur abolissons l'emploi.
Gloire au travail ! Honte à qui le méprise
Ou se soustrait à sa divine loi !

"LE CHOMEUR"

Louis Dantin

"La Complainte du chômeur" - extrait, s. d.

Le journaliste qu'avait été Louis Dantin avait pu connaître dans les villes industrielles de Nouvelle Angleterre la dure réalité du travail ainsi que la plaie chronique du chômage, particulièrement sensible à la suite de la grande dépression de 1929. Après la crise financière de Wall Street et l'écroulement des orgueilleuses banques, l'industrie textile déjà rendue fragile par la concurrence des Etats du Sud, tremble sur ses bases et jette à la rue de nombreux chômeurs. En règle générale, usines et commerces sont victimes de l'affaissement économique. Dantin n'hésite pas à faire pénétrer dans sa poésie une réflexion économique et sociale. Mais il n'a pas de solution toute faite :

"Ah, l'univers est plein d'énigmes !

"L'hiéroglyphe de ses signes

"Arrête notre esprit à chaque pas.

Aussi préfère-t-il «paria stoïque», habiter «parmi les flacons vides et les vieux souliers, le camp des hommes oubliés.»

Hier j'étais vivant, tête haute je marchais
 Parmi mes frères les hommes :
 J'étais l'unité dans la somme
 De ceux qui soulèvent les faix
 Qui font se hausser les étages,
 Qui rivètent les bateaux d'acier
 Pour les transatlantiques voyages
 Et les ponts joignant les cités.
 J'étais l'effort qui, se mêlant
 A cent millions d'autres poussées,
 Mettait la vie en mouvement,
 Lançait sur les chemins les autos empressées
 Et dans la nue l'éclair des avions,
 Faisait tourner dans les usines



Scène devant une usine tout près du Petit Canada de Manchester, New Hampshire durant la grande grève des ouvriers de la compagnie Amoskeag (février à novembre 1922). Cette photo fut prise au mois de juin, la journée où l'on ouvrit une usine seulement pour ceux qui désiraient retourner au travail. Les grévistes menacèrent ces gens, les appelant des "rats". Photo par le département de la police.

La danse de fer des machines,
 Arrachait au sillon
 La chair des vitales racines,
 Et j'étais part aussi
 Des actes purs de la pensée ;
 Je me sentais admis
 Aux strophes exaltées des poètes ;
 Je chantais dans les symphonies ;
 J'apportais mon pinceau sur toiles inspirées.
 Mes muscles se tendaient pour les tâches ardues
 Des découvertes, des conquêtes,
 Et dans leurs marches assidues
 Vers les ultimes pôles,
 Le réel, l'idéal accueillaient mon épaule ;
 Quand je croisais la foule aux longs remous,
 Abeilles de la ruche humaine,
 J'entendais la rumeur prochaine
 Se murmurer : «C'est l'un de nous.»

Ah ! qu'est-il arrivé ? Est-ce que les tâches
 Sont moindres avec plus de désirs ?
 Est-ce que nos chefs sont lâches
 Pour les défis de l'avenir ?
 Soudainement dans la cité
 Les clameurs se sont amorties ;
 Dans les squares hantés
 Passent des ombres assourdies ;
 L'heure s'est arrêtée à l'horloge
 Des flamboyantes forges ;
 Dans la filature fermée et déserte
 S'endort la roue inerte
 Et des barreaux refoulent à la rue
 Un flot silencieux
 D'hommes, de femmes dont les yeux
 Ont la torpeur des vies perdues.

Me voici l'un de cette foule,
 Frère de ces nouveaux frères maudits,
 Comme eux stupéfié et grave ;
 Et la houle
 Emporte et roule
 A son gré nos communes épaves
 Vers le marais où s'entassent nos débris.

Charpentier dont la scie oisive s'est rouillée,
 Jeune tisserand qui offris à ta mariée
 Pour don de noces ton exil des fabriques ;
 Maçon qui, ce mois l'an dernier,
 As posé ta dernière brique ;
 Mécanicien à l'allure pourtant vive,
 Dont court sans toi (et elle s'en moque) la locomotive ;
 Typographe exhibant sur ta cheminée
 Ton composteur comme un trophée,
 Jolie dactylo dont, loin des touches soumises,
 Les doigts lestes s'immobilisent ;
 Vendeuse au sourire accueillant,
 N'ayant plus que ton miroir pour client ;
 Boucher tournant autour des abattoirs,
 Matelot errant dans les rades ;
 Chauffeur errant sur les trottoirs
 Vous êtes mes camarades !
 Je viens prendre ma part aux fêtes
 De vos pathétiques défaites.

Aux barrières de votre cité,
 En une plaine de terrains vagues,
 Empire des municipales dragues,
 Sur le sol sans ombre et sans herbes
 J'ai lu le "Voi ch'entrade"
 Que les tessons y dessinent en exergue,
 Sur moi plane votre azur sali de huées
 Où volètent, dantesques phalènes, les squelettes
 De très anciennes gazettes
 Dont, s'agitant, les chroniques trépassées
 Signalent mon entrée dans le passé.

Je foule un tapis onduleux
 De laines en loques sous des cendres mouvantes,
 De pneus crevés et scrofuleux,
 De légumes, pulpes décadentes,
 Coupe de cahots et d'odeurs septiques
 Par les ossements des charognes civiques,
 Et où soudain les ressorts embusqués
 Se détendent comme serpents traqués.

C'est mon pays : comme vous tous j'y aurai
Un gîte qui sera mon ouvrage :
J'en emprunterai les murs aux caisses d'emballage,
Le toit au zinc des vieux évier.
Tout dans ce cadre me sera sympathique,
Je m'y sentirai à l'aise et logique,
Rebut parmi d'autres rebuts,
Simple accession aux détritius
Que le sort avec nonchaloir
D'un balai docile à la loi des causes,
Mêlant les bêtes, les hommes et les choses,
Entraîne au même dépotoir.





VII - LES ABIMES DU COEUR

"MON COEUR"

Louis Dantin (1865 - 1945), s. d.

L'avenir intellectuel des jeunes Franco-Américains passait souvent par le séminaire et la vie religieuse. Louis Dantin suivit cette voie puis l'abandonna. Personnalité de premier plan de la littérature francophone, tempérament fougueux et passionné, prêtre et même supérieur, devenu journaliste, typographe, critique littéraire, Dantin est aussi et d'abord un poète qui puise au plus profond de lui-même toute sa force expressive.

Ah ! mon cœur est un gouffre insondable et béant
Où le désir écume et bout comme une braise,
Et, pauvres oiseaux fous qu'attirait le néant,
Tous mes amours sont là tombés dans la fournaise.

Amours naïfs des jours de mes robes d'enfant.
Amours sacrés, rayons de ma jeunesse austère,
Amours cruels, qui brisiez l'âme en triomphant,
Amours maudits, courbés de honte, et qu'il faut taire.

Les amours nés au choc d'un regard fugitif,
Au charme d'un sourire, au tulle d'un corsage ;
Ceux qu'a lancés de loin au cœur inattentif
L'arc rose d'une lèvre où l'aveu se présage.

Les amours patients et sûrs, calmes et doux,
Faisant à l'âme comme un nid sur une cime,
Et les amours trahis qu'on traîne à deux genoux ;
Tous mes amours sont là dans mon cœur, cet abîme.

Aucun n'a déserté l'abri vertigineux,
Nul n'a péri, ployant au souffle qui l'embrase ;
Tous sont vivants encore et, plaintif ou joyeux,
Leur cœur chante toujours les larmes ou l'extase.

Tous mes amis d'hier et des passés lointains,
Ceux qu'abrite mon toit, les autres dont l'absence
A fait l'ombre plus vague et les traits incertains,
Ceux que m'a pris la mort même, ou l'indifférence ;

Mon cœur les garde tous, trésor pieux et cher,
Sources de son ivresse et de ses agonies,
Et les frissons anciens de l'âme ou de la chair,
Il les revit dans leurs caresses rajeunies.

Qu'importe qu'il s'élançe à de nouveaux désirs
En une soif d'aimer tyrannique et suprême ?
Il reste empreint du sceau des premiers souvenirs,
Et tout ce qu'il chérit un jour, toujours il l'aime.

Il est inassouvi parce qu'il est profond,
Il veut tout consumer parce qu'il est intense,
Mais ce qui dans sa flamme invisible se fond
Dure plus beau, paré d'une éternelle essence.

Laissez donc nos destins intimes se lier,
Sœur nouvelle, chère âme, hier encore inconnue.
Mon cœur vous attendait ; l'abîme hospitalier
Se fait riant et doux pour votre bienvenue.

Prenez place, ma reine, au cercle radieux ;
Des amantes d'antan ne soyez point jalouse ;
Comme si l'univers ne portait que nous deux
Vous m'aurez tout entier, ô ma millième épouse !

Que votre âme se ferme aux doutes obsesseurs ;
Qu'elle tende plutôt des lèvres fraternelles
A celles qu'un destin mystique fit vos sœurs ;
Je vous aimerai mieux en vous aimant pour elles.

Notre tendresse ira plus pure se créant
Pour avoir cû Soupçon ignoré le fantôme,
Et nos deux cœurs grandis feront un cœur géant
Où la terre et les cieux sembleront un atome...

Ah ! mon cœur est un gouffre insondable et béant !

"JE VEUX QUE NOTRE AMOUR SOIT PAREIL
A L'AUTOMNE"

Rosaire Dion-Lévesque
"Inamorata" (Extraits, IV et VI)

Inamorata est l'un des recueils poétiques les plus puissants de Rosaire Dion-Lévesque. Ce ne sont que les contraintes de l'anthologie qui nous amènent à choisir les cinquième et sixième parties. Les mots ont pris l'immense liberté et la forme du désir qui les soutient ou les alourdit.

Je veux que votre amour soit pareil à l'automne !

La mort sied bien à la tâche remplie !
Il est juste que sous un linceul blanc
La terre fatiguée dorme enfin !
Pleurez, ô vents du nord,
Pleurez l'enfantement fatal
De ses flancs rompus !
Avec des pans de nuages opaques,
Voilez votre face, ô soleil éternel !
Fleurs, feuilles et fruits,
L'hiver a tout fauché !

Je veux que notre amour soit pareil à l'automne !

Torpeur des jullets alanguis !
Parfums anesthésiques des résédas et des tubéreuses.
Cataractes mugissantes des après-midi tourmentés !
Été !
Coupe de désirs devenus fous !

Je veux que notre amour soit pareil à l'automne !

Les avrils
Sont puérils ;
Leurs roses
Sont trop nombreuses et trop fragiles !
Et ces réveils brutaux,
A cause de trop de lumière, de chaleur et de sèves !

Je veux pour notre amour un visage d'automne !

o

Les cèdres odorants et les pins toujours verts
Sont calmes comme des bonzes
Dans le froid des hivers.
Le vieux jardin désert
Est serein comme un mort.

Dans les linceuls d'un sommeil résigné
On a couché
Tout son peuple de parfums et de couleurs.

Il faut beaucoup d'amour
Pour accepter l'absence.

Il faut tant de souvenirs,
Heureux et obstinés,
Pour ainsi s'endormir.

"REVE DE MARBRE"

Rosaire Dion-Lévesque
 "Aspects", s. d.

Il y a quelque chose de naïf (de natif ?) dans ce rêve de pierre, un peu baudelairien de la première manière ; et aussi de si fortement plastique qu'il dépasse le simple jeu d'artiste. Un rêve sacré, quelque évocation "formidable".

Nous émergeons du bain
 Dans la clarté lunaire d'un soir de juillet.
 Nos corps harmonieux, dépouillés de leurs vains oripeaux
 Se dressent, vierges, ainsi que deux fiers bouleaux
 Au sein d'une forêt de conifères,
 Tout ruisselants encore de l'eau verte de la source,
 Nos reins ont la splendeur et le poli
 D'un marbre d'Italie.
 Laissons la brise douce sécher nos corps haletants,
 Caresser nos poitrines et nos paupières mi-closes ;
 Offrons à la nuit bleue piquée de feux lointains,
 Offrons à la forêt qui frissonne elle aussi,
 Offrons la nudité éblouissante de nos corps.

Tous mes désirs convergent, ainsi que des rayons,
 Vers le centre lumineux de ton orbe.
 O corps harmonieux et souple,
 O poème de chair dont le rythme, la forme et la couleur
 Ont rempli mes yeux et mon cœur.
 Et je me précipite vers toi
 Comme un cerf assoiffé vers l'eau pure.

O corps splendide,
 Demeure ! Dressé dans la clarté lunaire
 Ta forme éphémère,
 Ta forme que nul ciseau de sculpteur ne préserva
 Mais qui dans ma mémoire
 A la substance impérissable d'une statue.

Admirable poème ! Corps parfait !
Chair nacré et laiteuse,
Transparence de cette chair,
Tous ces jeux fascinants des muscles sous la peau,
Et ces mains diaphanes et puissantes !

Je t'enserre de mes deux bras ; je baise tes lèvres rouges
comme l'amour ;
Je baise ces deux vivants pavots distillant le rêve et le
mystère : tes yeux ;
J'embrasse ta poitrine et ton flanc qui frémit.

Et là, dans la poussière odorante,
Je baise tes pieds de neige.

Ne bouge pas !
Ne me rends pas mes caresses !
Je veux garder l'illusion d'êtreindre sur moi
L'incarnation de la beauté,
De cette beauté épique, formidable, mais froide
Et qui reste insensible à nos élans humains.

"A MAREE MONTANTE"

Paul Chassé
Cont.

Paul Chassé est l'un des plus dynamiques défenseurs de la cause franco-américaine. Professeur au Rhode Island College, placé à la tête des "Franco-American Ethnic Studies", pionnier des recherches littéraires dans ce domaine, sa thèse, puis son anthologie (1976) font découvrir au public la poésie de Nouvelle-Angleterre.

Mais Paul Chassé est poète lui-même. Une exposition vient de lui être consacrée à la Bibliothèque Centrale du R.I.C. (1980), qui distingue entre autres Et la mer efface (1964) et La carafe enchantée (1968).

Mon cœur pavé d'étoiles t'attendait
 au crépuscule de ton deuil
 pour te dire de rire
 malgré tes lèvres asséchées par l'absence du baiser
 mon cœur tout lourd comme le tien
 chantait de faux allegrettos
 dans l'espoir d'empêcher ta frêle barque
 de sombrer sous les lames sans larmes
 mon cœur bulbeux comme l'écume
 effleurait la falaise immuable du tien

comme la patine du marbre solitaire
 qui nuit et jour écrase le sien
 mon cœur engourdi par l'effort
 hésite ce matin sans étoile à haler ton cœur
 qui s'écorche aux pistils endormis
 de crainte de voir trop tôt le tien uni au sien

"SUITE ESPAGNOLE"

Paul Chassé
Cont.

1 - El acercamiento

TOI, fougère des amours partagées qui grisent ma chair jugulée
MOI, mémoire mouillée qui me rappelle les caresses du
printemps
C'est dans l'esseulement des cœurs à l'affût que la brume nous
enveloppa

Je t'aimai avant que la marée des étoiles écarte son écume
Et que tes yeux s'embuent sous l'épanouissement des narcisses
Ou que les miens défaillent au sifflement des courlis sur la
grève

Le vertige des siècles poursuit sa course devant la mer noyée
Tandis que je m'éloigne de ces voix de femmes impures qui
bruissent dans la nuit
Pour m'approcher des berges humides où court la lune en
t'attendant

Viendras-tu enfin vers ces aiguilles de marbre où dansent les
narguilés
Cachant ainsi mon âge dans ton visage que fouette la pluie
Ou laisseras-tu cette épave du temps s'enfuir comme la
parasélène ?

Dis vite avant que la poussive pulsation qui anime la rive de
mes lèvres
Consumme en moi la sablonnière fumante de mon impunité
Et que mes désirs oublient que toutes les floraisons sont brèves.

Qui croise nos vies ou laisse croître ces pousses d'amour
déracinées ?
Quelle procession de lanternes éteintes somme au culte
maléfique ?
Quel fêtu osa isoler ton cœur du fruit moisi qui te
contemplant ?

O canicule de l'amour quel est ce vent qui laisse nus les arbres
Et sans substance mon être alors que j'avais tant aimé en
silence ?
Les liserons sont tombés puis le soleil abandonna la mer et
l'ombre s'est dévêtue

Etranges prêtres de castes qui voguez en conques dans ces
couloirs sépulcraux,
Jachères des amoureux, m'exilez-vous aux chantiers des lèvres
fripées
Pour m'envelopper sitôt dans ces linuels géométriques sous les
dédales du bonheur ?

Un fanal de fonte saigne près des brise-lames de l'amour
Et me traduit l'écho qui répète que l'absence ne s'apprend que
lentement
Et mon amour rompu se hérissé contre les assauts d'un nouvel
épanouissement.

4 - Desafinado

Un arbre de mouettes affolées fuit le reflux qui roule les
galets effarés
Le frasil a pétrifié mes pleurs sur ses joues insensibles dans
la tempête
Il a bluté dans l'orage les cris de mon cœur indolore

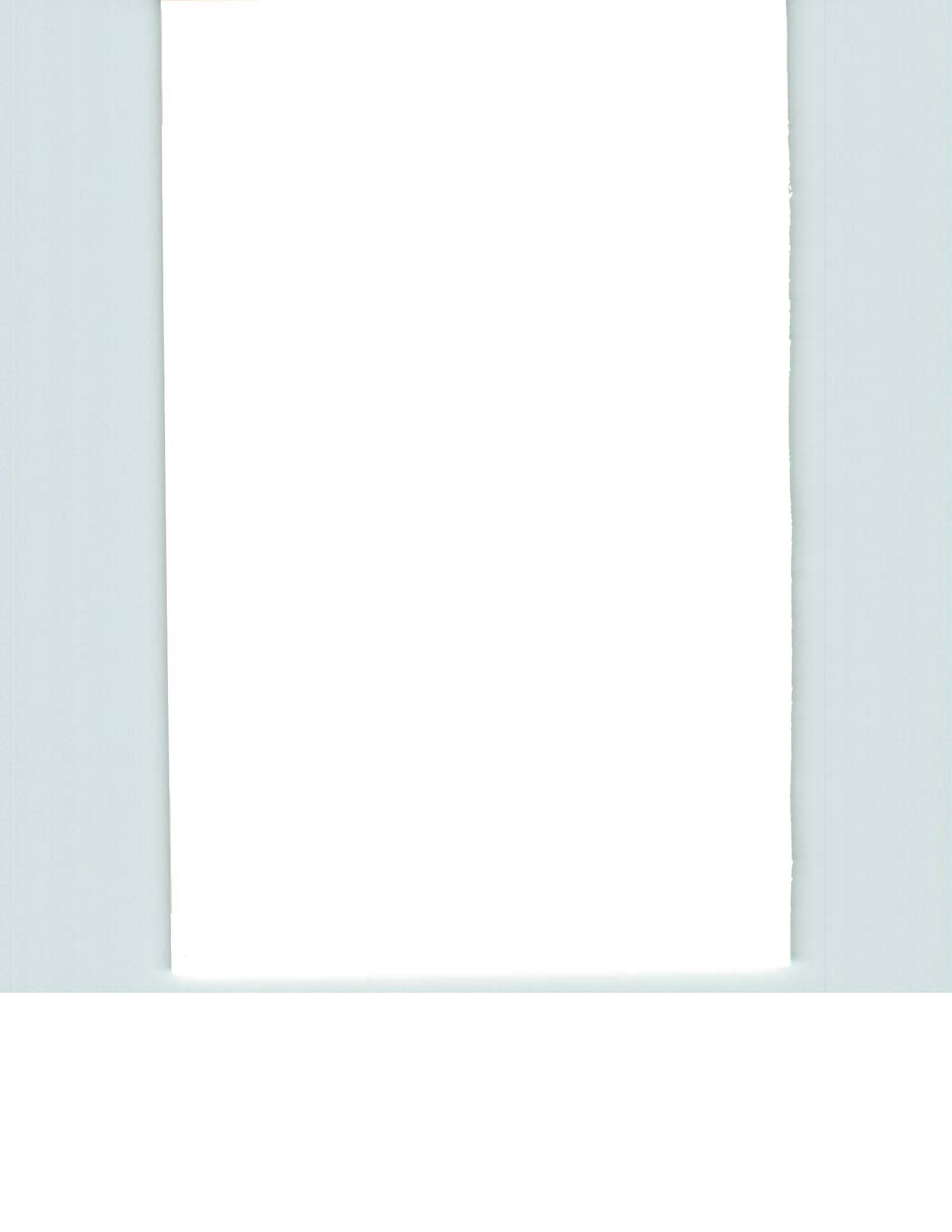
Par quels remous de lumière puis-je voir les gestes réprimés
en mes membres astatiques ?
Je me suis blessé le pied à l'écueil de mon destin et je dois
partir
Car je t'aimais à incendier les neiges et tu m'as quitté

Que sais-je de l'amour, de sa folie, de sa fugue ?
O neiges qui alourdissez le silence des forêts
Apprenez-moi à n'y plus chercher de baisers gênés

Si le partage n'est plus mon sort et que les glaces m'appellent
Que j'accepte leurs épaisses clameurs sans perdre de vue
Les enchantements du givre qui doit bientôt m'engourdir

L'hiver ne sait-il pas m'éblouir en m'apprenant
Par le froid de ses nuits aveuglantes
Qu'il n'y a qu'un flocon entre l'amour et la mort ?





VIII - IMAGINATIONS

"VOIX ETRANGES"

Joseph-Hormidas Roy - 1902

Médecin qui passa par le Grand Séminaire de Montréal, Joseph-Hormidas Roy habitait à Lowell (Massachusetts). Lui aussi fut très marqué par des deuils dans son entourage, et dès sa jeunesse. Ce qui explique sans doute le spleen profond qui l'envahit.

"O désolation, horrible solitude,

"Régnez-vous toujours sur ces tristes déserts

"Où nous marchons tremblants et pris de lassitude ?"

Ce que l'on sent d'influence des romantiques et des symbolistes français sur les poètes franco-américains se décèle aussi chez Joseph-Hormidas Roy, mais avec moins de servilité et surtout plus de sensibilité que chez beaucoup de ses contemporains, habiles rimeurs sans grand souffle poétique. Il est à mettre au meilleur rang des bons poètes francophones d'Amérique.

"Et doux, si doux, si loin aussi..."

Et doux, si doux, si loin aussi
Ce chant dans les grandes nuits calmes
Dans l'odeur de fleurs et de palmes
Et si bon au cœur indécis.

Est-ce chant d'ange ou chant de femme ?
Il est si vague et si lointain,
Et si doux qu'on dirait certain
Cantique où s'épancherait l'âme.

Et si bon au cœur incertain,
Ce très subtil parfum du rêve !
Effluve exquis de l'heure brève
Et doux, si doux, et si lointain...

Et je vogue ainsi dans le songe
Dans le silence de la nuit,
Berçant ma peine et mon ennui,
Sur l'aile blanche du mensonge.

Un corps diaphane et voilé
Flottant vaguement dans la nue
Monte vers l'étoile inconnue
Où mon rêve s'est envolé.

Et ce corps, on dirait une âme,
Tant il monte subtilisé,
Suivi d'un sillon irisé
Comme ces étoiles en flamme.

Et lointain, ce spectre indécis
Très lentement toujours s'élève,
Comme l'ascension du rêve,
Toujours plus loin, plus imprécis...

Nuit de douces mélancolies,
Nuit, berceuse de nos douleurs,
Tu donnes la rosée aux fleurs
Et de nos maux tu nous délies !

"Rêves morts"

Les rêves que je fis jadis, au temps du rêve,
Revenaient imprécis du vieux passé natal ;
Très vagues renaissaient, perçant l'oubli fatal,
Et, pour revivre en moi, me harcelaient sans trêve.

Je n'ai souci de vous, passez ô tristes morts !
J'écarte, d'un grand geste et les paupières closes,
Les noires visions en ma mémoire écloses ;
Je n'ai souci de vous, passez ! fades remords !

Que m'importent la cendre éparse sur ma route,
Les cheveux de l'aimée, hélas, les blonds cheveux,
Que je baisai le jour lointain de nos aveux.

L'amertume en mon cœur a filtré goutte à goutte.
O souvenir ! ô ver ! incessamment tu mords...
Je n'ai souci de vous, dormez mes pauvres morts !

"Naufrage symbolique"

Sur le flot incertain des sombres océans,
Voyageur au long cours, sans repos et sans trêve,
J'avance tête basse, absorbé dans mon rêve,
Méditant le combat des fabuleux géants.

Les rêves de nos cœurs sont courts et décevants,
Et dans les pleurs cuisants l'illusion s'achève.
Quand donc avec effort dans l'azur je m'élève,
Mon espoir en retombe en des gouffres béants...

Et je touche aux confins du trajet séculaire.
Sur le rouge corail, ou sur le blanc calcaire
Le navire a donné de sa coque de fer ;

Dans son flanc entr'ouvert l'eau jaillit et l'inonde,
Il tourne et disparaît dans l'abîme qui gronde...
L'âme pleine d'horreur, je bois au flot amer.

"Quiétude"

Vois ! l'ombre somnolente épand dans l'air subtil,
De flottantes vapeurs et d'indécis murmures ;
L'aile humide se clôt sous les vertes ramures ;
Viens sous ce frais treillis, viens reposer, dit-il.

O repos dans un rêve, ô langueur infinie !
Que sa voix était douce et ses deux bras berceurs !
Une commune extase unit nos âmes sœurs ;
J'ai connu de l'oubli la suave agonie.

Nos yeux étaient fixés sur un point de l'azur
D'où venaient, caressants les rayons d'une étoile ;
Et les lointains rayons de l'astre calme et pur,

Scintillant dans la nuit que nulle ombre ne voile,
Nous disaient que le ciel à la terre est uni
Et nous rendaient meilleurs nous montrant l'infini.

"L'Inconnu"

Dans un désert aride, avec grande contrainte,
Sous les brûlants rayons d'un soleil du midi,
Un homme, face ambrée et le torse raidi,
Allait, mystérieux, sans marquer son empreinte.

Les grands fauves hurleurs que torture l'étreinte
De la faim, de la soif, dans ce désert maudit,
L'apercevant, fuyaient éperdus : on eût dit
Qu'un pouvoir surhumain commandait à leur crainte.

Il marcha tout le jour, étrangement ainsi,
Poussé par on ne sait quelle force impulsive.
Le soir venu, je veux, dit-il, dormir ici,

Sous de grands palmiers verts, près d'une source vive ;
Alors une oasis apparut soudain... mais
Ce qu'il advint de lui, nul ne le sut jamais !

"Effet de nuit"
(Sonnet symbolique)

Rien ne pouvait calmer nos âmes inquiètes
Et le sommeil fuyait nos appels confondus ;
Les beaux soirs de jadis, nous seront-ils rendus
Avec leur repos calme et leurs ombres quiètes ?

O désert somnolent des antiques ascètes,
O bonne solitude et beaux rêves perdus,
La promesse a menti, car nos cœurs éperdus
Ont d'éternels désirs et de noires tempêtes !

Vers des rives de paix, vieux nuages pèlerins,
Nous marcherons, guidés par un signe insolite,
A travers les déserts et les sables marins.

Du baudrier des forts nous sanglerons nos reins ;
Toi, tu pontifieras, je serai acolyte,
Et nous psalmodierons pour les astres sereins.

"Désespérément"

Le remords obsédant, de son rire moqueur,
Achève son travail dont rien ne te protège,
Et tu vas, à pas lents, précédant le cortège
Des dégoûts infinis que morcellent ton cœur.

En essaims éperdus sur ton front trop rêveur,
S'abattent les flocons d'une hâtive neige.
Qui sondera l'horreur de ce mal qui t'assiège ?
L'abîme en est immense, ô sombre voyageur !

Moi, je sais que tout passe et que tout enfin tombe,
Que l'âme a son péché, que le corps a sa tombe,
Que la lèvre se leurre à la source du beau.

Le remords t'a vieilli sous son âpre morsure,
Goutte à goutte ton sang coule de ta blessure
Et ton cœur dévoré part lambeau par lambeau.

"Argémone"

Je m'en allais heureux sans haine et sans envie,
Chantant comme un enfant qui voit rose la vie.

Je vous vis parfumée au bord de mon chemin,
Je m'inclinai, soumis, et je tendis la main.

En vous apercevant ainsi fraîche et gentille,
Avec la robe bleue et la verte mantille,

J'ai senti naître en moi d'indicibles langueurs,
Et le sort me toucha du sceau de ses rigueurs...

Plus de chanson naïve ! et plus de calmes songes !
O désillusion !... O vie !... O noirs mensonges !...

Mon regard se perdit au mirage aveuglant,
Et la mer m'emporta dans son reflux cinglant.

Or, depuis, j'ai rêvé de floraisons étranges,
D'ascension lointaine au bleu séjour des anges,

De voix lentes chantant au silence des nuits
Et de spectre lunaire aux heures des minuits.

Et j'ai beaucoup souffert, en mon cœur, en mon âme,
De la perversité de l'homme et de la femme.

Mais, je m'en irai seul, bien doucement, m'asseoir
Auprès du lac d'Oubli, si calme au bord du soir.

Et j'y reposerai mes longues défaillances
Sous l'aile duvetée et chaude du silence.

"REVERIE"

*Anna-Marie Duval-Thibault
"Fleurs du Printemps" - 1892*

On a coutume d'attribuer à Anna-Marie Duval-Thibault le droit d'aïnesse parmi les poètes franco-américains, puisque son recueil, Fleurs du Printemps date de 1892. C'est son principal titre de gloire. Pour le reste, on perçoit chez elle des accents lamartiniens qui s'expliquent, comme pour l'amant d'Elvire, par la perte d'un être cher. Aujourd'hui on peut trouver cette poésie un peu pâle, à moins de se laisser gagner par la musique du vers.

J'aime le soir serein et la brise qui chante
En berçant les oiseaux sommeillant dans leur nid ;
J'aime le flot dormant, et le ciel sombre où luit
Pure et vive, au lointain, l'étoile scintillante.

Écoutant du zéphyr le mystérieux bruit,
Savourant longuement cette paix qui m'enchante,
Je suis le vol lointain de ma pensée errante,
Qui s'élançe au hasard sous l'ombre de la nuit.

Elle effleure en passant dans sa course légère
Les longs jours du passé, le présent éphémère,
Et s'envole au-delà vers le pâle avenir.

Mais il est un endroit, pourtant, qu'elle préfère ;
Elle y trouve une autre âme à la mienne bien chère ;
C'est là qu'elle repose avant de s'endormir.

"ÉTRANGES IVRESSES"

Charles-Roger Daoust
 "Au seuil du crépuscule" - 1924

Déjà cité pour ses préoccupations sociales, Charles-Roger Daoust, qui eut quelque mal à se réhabituer à la vie civile après de nombreux mois d'armée (1885-1886), fut de cette race des journalistes franco-américains, voyageurs insatiables et curieux de tout. Sa poésie, très variée, souvent de circonstance, contient quelques belles pages, dont l'étonnant poème qui suit.

Conserve-tu tes morts, vaste mer aux eaux vertes
 Qui berces le corail et la perle aux yeux gris,
 La coquille au teint rose, aux lèvres entr'ouvertes,
 Qui murmure, le soir, au chant du clapotis ?

Tandis que chaque perle, attentive, à la brune,
 Pâlit d'étonnement à ces étranges sons,
 Les algues en silence, aux rayons de la lune
 Tendent leurs doigts crochus pour de fraîches moissons.

Leurs bras frêles et nus, mol et pliant suaire,
 Entrelacent, la nuit, leurs replis silencieux,
 Déroulant, au matin, leur réseau mortuaire
 Pour rendre quelque corps à la clarté des cieux.

Qui pourrait dire, ô Mer, les étranges ivresses
 De ceux qu'à ta merci délivrent les Destins,
 Lorsque, sous tes baisers et tes folles caresses,
 Leurs lèvres vont s'ouvrir à de nouveaux festins ?

O Mer, à l'existence incertaine et fébrile
 Que chacun de nous mène en ce monde charnel
 Que je préférerais de ta plaine immobile
 Le délicieux repos, le silence éternel !

Avoir de l'océan la gigantesque bière,
 Être en ses plis mouvants balancé sans remords,
 Cela vaut cent fois mieux qu'écrasé sous la pierre,
 Douce mer, réponds-moi : conserve-tu tes morts ?

"C'EST UN JOUR OU L'ON S'ENNUIE"

Joseph-Amédée Girouard
"Au fil de la Vie", p. m. - 1909

Ce médecin connu à Lewiston (Maine) marque un penchant particulier pour la méditation poétique. Sans recherche excessive ni fioriture, mais avec un incontestable sens du rythme et de l'harmonie sonore, Joseph-Amédée Girouard nous entraîne dans son monde mélancolique.

C'est un jour où l'on s'ennuie ;
Dans les arbres dépouillés,
Et sur les toits tout mouillés
Glisse lentement la pluie.

Mort l'été ; mortes les fleurs.
L'on vient d'entrer en automne,
Qui de son ciel monotone,
Met la tristesse en nos cœurs.

Doucement, comme la flamme
D'une lampe qui s'éteint,
Sous le souffle qui l'atteint,
Vient de mourir une femme.

Comme un cristal écrasé
Sous le talon d'une reine ;
Sous le fardeau de sa peine
Soudain son cœur s'est brisé.

La fortune meurtrière,
Vint l'assaillir sans remords,
Tous ceux qu'elle aimait sont morts ;
Elle est morte la dernière.

Mort l'été ; mortes les fleurs.
L'on vient d'entrer en automne
Qui de son ciel monotone
Met la tristesse en nos cœurs.

La maisonnée étant morte ;
Du logis inanimé
Que j'ai si longtemps aimé,
Je m'en viens clore la porte.

Des larmes tout plein les yeux,
Le cœur débordant de peine ;
Après la mort souveraine,
Je me trouve dans ces lieux.

Par les fenêtres ouvertes
Entre le jour attristé ;
Car nous n'avons plus l'été,
Ni ciels bleus, ni feuilles vertes.

Je ne saurais définir
L'état de mon âme émue
Pendant que ma main remue
Ce fouillis du souvenir.

Soit que tantôt j'amoncelle
Figurines, bibelots,
Souvenirs, hochets, tableaux,
Comme quelqu'un qui recèle.

Soit que mes bras bien peu sûrs,
Enlèvent chaque parcelle,
Cadre, image, bagatelle
Qui pendent là sur les murs.

Ou bien que je considère
Un bout de papier écrit,
Ou quelque objet décrépité
Dont j'enlève la poussière :

Je sens que flotte partout,
Dans cette demeure vide
Que je fouille et dilapide
Des âmes encore debout.

C'est un jour où l'on s'ennuie,
Dans les arbres dépouillés,
Et sur les toits tout mouillés
Glisse lentement la pluie.

Anciennes "maisons de la corporation" où logeaient les ouvriers de la compagnie Amoskeag - Manchester, New Hampshire. Cette rangée fut construite en 1881 et restaurée en 1977, pour y loger des bureaux. Photo Gary Samson.



"DIVAGATION POUR UN DIMANCHE"

Rosaire Dion-Lévesque
 "Vita" - 1939

On mesurera le chemin parcouru par Rosaire Dion-Lévesque depuis Oasis ; on ne compte pourtant que neuf ans. L'expression s'est soudain libérée et la poésie prend une force et une originalité considérables, en même temps qu'elle gagne en authenticité.

Des taches de lumière pareilles à des gouttes de sang
 Maculent la robe azurée du jour
 Que renversera bientôt la nuit déterminée.

Souviens-toi de l'étoile miraculeuse !
 Mais est-ce vraiment la peine que ton cerveau se creuse
 Pour un souvenir aussi lointain ?
 (Cette brûlure, cette cicatrice, au front de ma sérénité
 Est vraiment étonnante en sa pérennité !)

Mais les vivants ne sauront jamais à quoi rêvent les morts,
 Et j'ai bien vu par cet après-midi d'hiver hâve,
 Par ce jour de décembre
 J'ai vu dans ma chambre
 Bien des morts se réveiller, sans yeux, sans paroles, sans
 esprit,

Pour tout simplement
 S'étirer longuement.

Des bruits de marteau sur une enclume ;
Des étincelles claires qui jaillissent
Sous les coups drus d'un sombre Vulcain.

Des pas, sur la route, dans la brume,
- Il faut bien que les jours finissent.
Et qu'as-tu fait du clair matin ?

La nuit éclôt. La lampe s'allume ;
Sa lueur rouge s'allonge et glisse
Sur le vide blanc du parchemin...

Et les étoiles mènent leur vacarme
Silencieux dans les salles de l'azur.
Ah ! c'est bien le temps que tu désarmes !

"SOLEIL DE DEMAIN"

Philippe Sainte-Marie (1875-1931)

*Médecin qui vécut de part et d'autre de la frontière
Etats-Canada, globe-trotter, autant romancier que poète,
Philippe Sainte-Marie se fait ici, au début du vingtième siècle,
le porte-parole de la modernité ; ce qui tranche avec la tendan-
ce générale, plutôt portée vers le passé et ses nostalgies.*

Derrière les décombres
Fumant encor du sang
Et les dernières ombres
Du sceptre agonisant,
Un ciel après l'orage,
La nuit et le carnage,
Entr'ouvre le chemin
Du Soleil de demain
L'Aviateur y vole
Et des gens de partout,
Par l'onde et la parole,
S'entendent bout à bout.

O Soleil de science !
O Jour de l'Avenir !
Eclipsez l'ignorance
Du vivre et du mourir
Principe de la vie,
Visible poésie,
Fable de ses tyrans
Et mensonge des temps,
L'Âme passe sur terre
Dans son corps mieux connu,
Libre de son mystère,
Conquérante en son nu.

Demain ! Dans des attelles
Sans carcasses de fer,
L'homme emploiera des ailes
Pour voyager dans l'air.
Au gré d'un bras solide,
Son vol souple et rapide,
En large, en haut, en bas
Et libre d'embarras,
Fouettera l'espace
Pour que, toujours plus haut,
Il y marque sa place
Et son pouvoir nouveau.

Ah, demain ! La pensée,
Comme la voix, le son,
Ame localisée,
Organe de raison,
montrera ses neurones,
Ses fibres autochtones,
Son rôle avec la chair
Et l'idéal plus fier
Enfin quittant la terre,
Son palais vieux garni,
Cherchera le mystère
Dans un monde infini.

Demain ! Les mers dociles
Ornementent leur cours
Et sur leurs dos mobiles
S'élancent les contours
D'usines magnifiques.
Des ondes électriques
Naissent des lits géants
Comme des vieux torrents,
La chaleur, la lumière
S'unissent au Soleil
Et donnent à la terre
Son souffle matériel.

Demain ! Humain génie,
Pour toi changent les lois :
Cent cinquante ans de vie,
Trente repas par mois,
Deux saisons par année,
Quatre heures par journée
D'un travail à ton soin
Règlent tout ton besoin.
Tu guides les nuages,
La chaleur des corps ;
Tu contrôles les âges,
La faim et les efforts.

Enfin l'intelligence
Détrône le métal
Et sa magnificence
Domine au principal.
Trésors de poésie,
Fontaines d'Extasie,-
Cours d'inspiration,
Mines de fiction,
Partout que l'Art était
Pour sa gloire et son bien,
Soyez-lui sa monnaie
Dans le divin demain !

Refrain :
Humanité, regarde !
Le Ciel s'ouvre au Soleil
Pour que le jour ne tarde
De le voir sans pareil.

Envoi :
Demain ! je te désire.
Viens, viens, ton Ciel m'inspire.

"AU JARDINIER"

Claire Quintal
Cont.

Claire Quintal, qui dirige l'Institut de Français du Collège de l'Assomption à Worcester, et dont nous avons souligné le rôle moteur dans le renouveau littéraire franco-américain, nous livre une poésie toute de discrétion et de modestie. Choissant le module court, préférant la touche à la fresque bavarde, elle tranche quelque peu avec une certaine grandiloquence qu'on trouvait au début du siècle chez les poètes francophones.

Viendras-tu me voir
Ayant à la main
Ton arrosoir téméraire
Rempli d'eaux calcaires
Déposées là
Par les années accumulées ?
Gangues exsangues
D'innombrables idées
Sans contrepartie de sang versé

Voulant arroser
Ma vie futile
Vouée à l'intensité
Morbide
Des lendemains de l'au-delà
Jamais atteint

Hors la loi
Je n'ai ni cœur, ni voix
Pour ces choses-là.

"L'IMAGINATION"

Claire Quintal
Cont.

C'est le hasard
Qui travaille ici
Sans relâche
Il ne lâche jamais prise
Et méprise l'intelligence
La connivence
Lui va beaucoup mieux

L'imagination se repaît
De mes sursauts
De surprise
De mes rechignements
La négligence est son fort
Fortune aux autres
L'hôte de mon âme
Se gorge
De mon dégoût
De sa présence

Je suis chargée de tout
Sauf de moi

Cela m'afflige
M'infligeant
D'étranges bourrasques
D'émotion saccadée

Mon haleine brûle les tempes
A venir
Rien n'est irréfutable
L'irréremédiable
S'empare de moi.



NOTES

NOTES DE L'INTRODUCTION GENERALE

1. Claire Quintal : "Le peuple franco-américain", p. 41 sqq.

2. Voir notre chapitre VI p. 169 sqq.

NOTES

1. Village de Contrecoeur : village du Québec d'où est originaire la famille Dupuis.

2. Marie et Joséphine ont quinze et treize ans, les suivantes respectivement douze, dix et huit ans.

3. En 1850 - En 1875, Holyoke comptera 16 260 habitants, dont 25 000 Canadiens-Français environ.

4. L'auteur affirme s'être référé à des travaux historiques qu'il cite parfois largement (Our Country and its People) ou à des journaux de l'époque (L'Echo du Bazar, La Patrie).

5. Étou : aussi (cf. normand : itou)

6. Moulin : nom conventionnel pour qualifier l'usine ; la force motrice provenait des chutes d'eau.

7. Job : au féminin en franco ; métier, activité.

8. Asteur : maintenant, à cette heure.

9. Le boss : le patron.

10. Ainque : seulement (rien que).

11. Qui usait : qu'il employait.

12. Tedben : peut-être bien que.

13. Petit-Canada : nom traditionnellement donné dans les villes de Nouvelle-Angleterre au quartier des émigrés franco-canadiens.

14. Grande fête traditionnelle au Québec et chez les Franco-Américains, qui donnait lieu à des cérémonies religieuses, des défilés en ville et des banquets mémorables.

REMERCIEMENTS

Nous adressons nos plus vifs remerciements à tous ceux qui, d'une manière ou d'une autre, ont contribué à l'édition de cette anthologie

- Pour leur aide et leurs encouragements :

- Le Ministère de la Culture et de la Communication*
- Le Ministère des Affaires Etrangères et les services culturels de l'Ambassade de France aux Etats-Unis*
- Le fonds d'Intervention culturelle*
- Le Haut-Comité de la Langue Française*
- Le Centre National des Lettres*
- Les nombreuses associations franco-américaines du Rhode-Island, New-Hampshire, Massachusetts et Maine.*

- Pour leurs recherches, leur assistance technique et les autorisations de copyright :

Mesdames et Messieurs Donat B. Boisvert (Etat du Maine), G. Chabot, Paul Chassé (R. I. College), Normand C. Dubé N. M. D. C. - Bedford), Julien Olivier (ibidem), Robert B. Perreault (bibliothécaire A. C. A. Manchester), Claire Quintal (Collège de l'Assomption - Worcester), Richard Santerre.

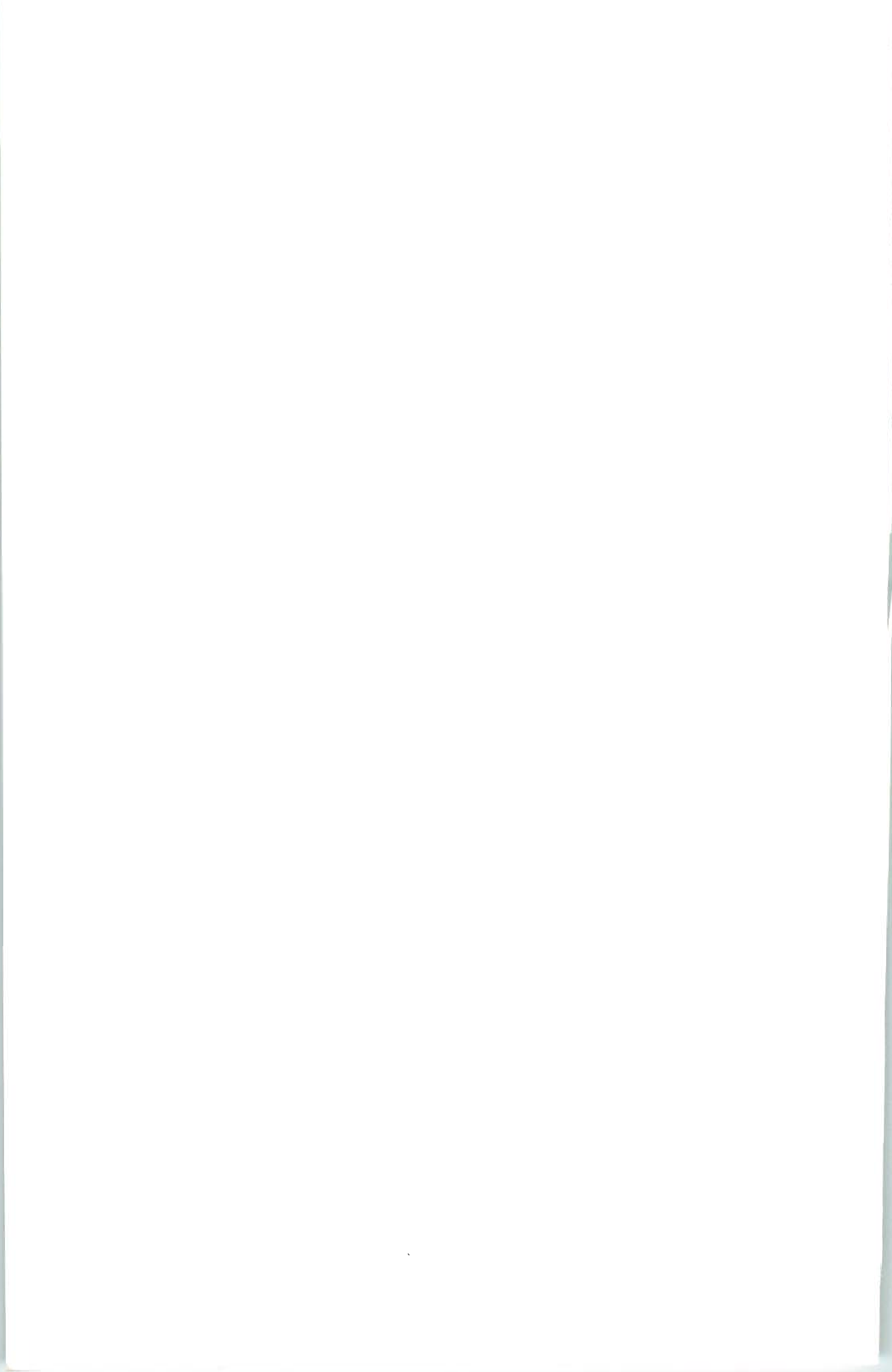
Messieurs les Présidents de l'Association Canado-Américaine de Manchester et de l'Union Saint Jean-Baptiste de Woonsocket, de l'Université du New-Hampshire et du Rhode-Island College, Monsieur le Directeur du National Materials Development Center for French and Creole de Bedford.

Et tous ceux que nous aurons bien involontairement oubliés.

- Pour l'iconographie : toutes les photographies y compris celle de couverture : G. Samson et Département des Media de l'Université du New-Hampshire, sauf pour la taverne Vigneault-Pigeon, copyright A. C. A.

Pour les autres auteurs, voir mentions sous les clichés.

- Pour la réalisation technique : Mesdames et Mademoiselle Cabaton, Develay, Leroy, Monsieur Lavoillotte, ainsi que toute l'équipe du Centre d'Action Culturelle du Creusot.



SOMMAIRE

PREAMBULE	p. 7
INTRODUCTION	p. 9
I - L'EXIL	
Louis Dantin : "La Procession des Ancêtres"	p. 19
Rosaire Dion-Lévesque : "L'Exode"	p. 21
Honoré Beaugrand : "Premiers jours d'exil à Fall River"	p. 22
Emma Port-Joli : "Immigrés à Holyoke"	p. 28
Maurice Trottier : "Le Dérangement"	p. 32
II - IDENTITE	
Normand C. Dubé : "L'Héritage"	p. 35
Claire Quintal : "Le Peuple Franco-Américain"	p. 41
Ferdinand Gagnon : "Catholiques et Français"	p. 50
Grégoire Chabot : "C't'a sorte d'animal qui parle le français"	p. 53
Louis Dantin : "Franco et Yankees"	p. 60
Louis Dantin : "Les bannières illusaires"	p. 63
Robert B. Perreault : "Affirmation ou Assimilation"	p. 69
III - PAYSAGES	
Rosaire Dion-Lévesque : "Spleen d'automne"	p. 75
Rosaire Dion-Lévesque : "Neige"	p. 76
Rosaire Dion-Lévesque : "Ma rivière"	p. 77
Henri d'Arles : "A toute heure"	p. 78
- Pastels	
- Miscellanées	
- Horizons	
- Eaux-fortes	
Henri d'Arles : "Paysages d'eau"	p. 82
- Pastels	
- Eaux-fortes	
- Laudes	
Rodolphe-Louis Hébert : "Ports océaniques"	p. 85

IV - CONTES ET FOLKLORE

Normand C. Dubé : "Loups-garous et fantômes"	p. 89
Honoré Beaugrand : "Conte pour le jour de l'an"	p. 90
Honoré Beaugrand : "La chasse-galerie"	p. 95
Emma Port-Joli : "Chansons de la rue"	p. 105
Robert B. Perreault : "L'escalier interdit"	p. 107
Julien Olivier : "Histoire des gens"	p. 112
- Histoire du cimetière	
- Omer Marcoux le violoneux	
- Le cordonnier fanfaron	
- La maison hantée de Taunton	

V - MEMORABLES

Rémi Tremblay : "Un Frenchy à la prison Libby"	p. 121
François Xavier Burque : "Nouveau procédé pour épater le lecteur"	p. 129
Emma Port-Joli : "La catastrophe de la Fête-Dieu"	p. 154

VI - LES OUVRIERS

Joseph-Amédée Girouard : "Le travail des enfants"	p. 169
Charles Daoust : "La grève"	p. 172
Rémi Tremblay : "Le chant de l'ouvrier"	p. 175
Louis Dantin : "Le chômeur"	p. 177

VII - LES ABIMES DU COEUR

Louis Dantin : "Mon cœur"	p. 183
Rosaire Dion-Lévesque : "Je veux que notre amour..."	p. 185
Rosaire Dion-Lévesque : "Rêve de marbre"	p. 187
Paul Chassé : "A marée montante"	p. 189
Paul Chassé : "Suite espagnole"	p. 190

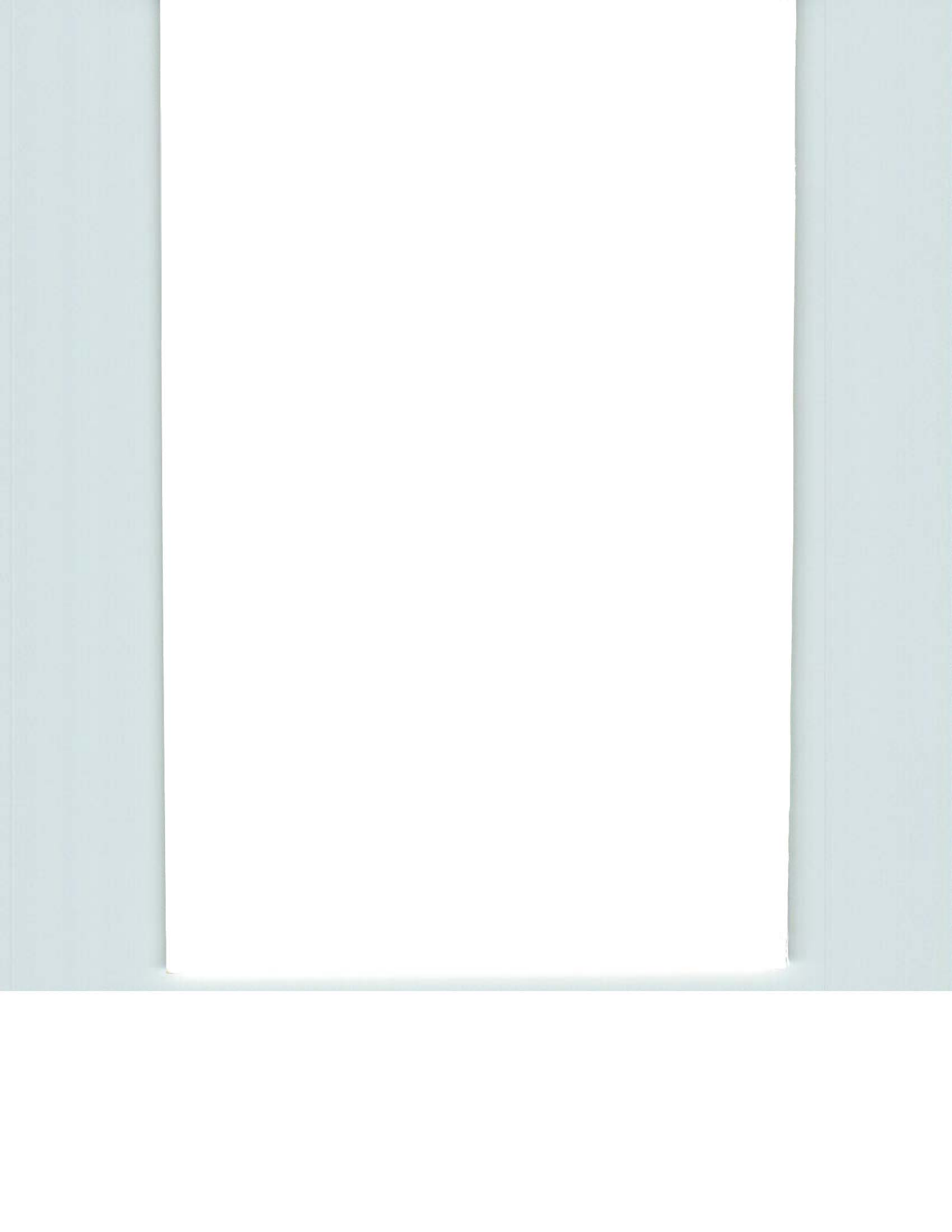
VIII - IMAGINATIONS

Joseph Hormidas Roy : "Voix étranges"	p. 195
- Et doux, si doux, si loin aussi...	
- Rêves morts	
- Naufrage symbolique	
- Quiétude	
- L'Inconnu	
- Effet de nuit	
- Désespérément	
- Argémone	
Anna-Marie Duval-Thibault : "Rêverie"	p. 201
Charles-Roger Daoust : "Etranges ivresses"	p. 202
Joseph-Amédée Girouard : "C'est un jour où l'on s'ennuie"	p. 203
Rosaire Dion-Lévesque : "Divagation pour un dimanche"	p. 206
Philippe Sainte-Marie : "Soleil de demain"	p. 208
Claire Quintal : "Au jardinier"	p. 211
Claire Quintal : "L'imagination"	p. 212

NOTES	p. 215
-----------------	--------

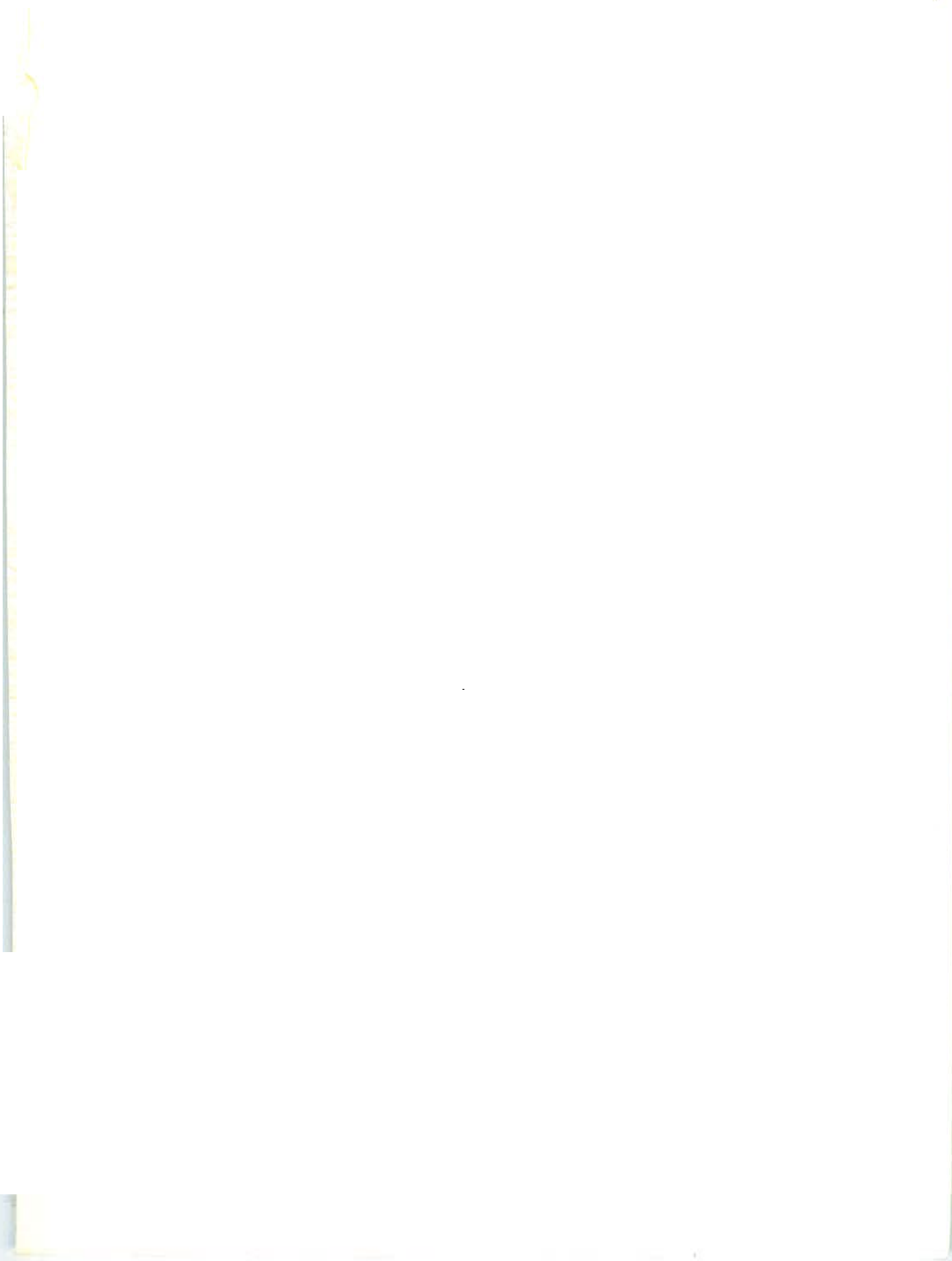
REMERCIEMENTS	p. 217
-------------------------	--------





**Achevé d'imprimer le 25 février 1981
par l'Atelier Imprimerie de LARC
Le Creusot**

**Dépôt légal : 1er trimestre 1981
N° d'édition : 2234
N° d'impression : 1
ISBN 2-251-36105-7**



LES FRANCOS

de la nouvelle - angleterre

Ni du Québec ni de la Louisiane, ces Américains de la Nouvelle-Angleterre, au Nord-Est des Etats-Unis forment pourtant une large communauté francophone. Descendants d'immigrés pauvres venus du Canada, menacés d'être engloutis par l'océan anglo-saxon, ils recherchent avec passion leurs racines et tentent d'affirmer leur identité. A travers une littérature inconnue, leurs contes, leur poésie, leurs récits, leur théâtre, se dessinent les portraits de nos cousins issus de germains, qui combattent avec ardeur et fierté pour la sauvegarde de leur langue française.

DIFFUSION

Les Belles Lettres
95 Bd Raspail
75006 PARIS
Tél. 548 70 55